

31



LE CŒUR ET LA DOT

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PAR M. FÉLICIEN MALLEFILLE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, LE 24 DÉCEMBRE 1852.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M^r CHAVAROT, avoué, 40 ans.....
LE DOCTEUR DUMÈGE, médecin des Eaux de Vichy.
55 ans.....
HENRI DUMÈGE, son fils, 28 ans.....
LE CAPITAINE BEAUDRILLE, ancien corsaire, 55 ans.
M^{lle} ATHÉNAÏS BEAUDRILLE, sa sœur, 25 ans.....

MM. RACHIN.
BEAUVALLÉ
DOLANAY.
GOT.
M^{lle} NATALIE.

M^{lle} VEUVE DESPERRIERS, 60 ans.....
M^{lle} ADÈLE DESPERRIERS, sa petite-fille, 17 ans.
NANON-LA-CHERCHEUSE, sœur de lait d'Adèle, domestique de M^{lle} Desperriers, 25 ans.....
UN DOMESTIQUE de l'Établissement des bains ...
Aux Eaux de Vichy, en 1851.

M^{lle} JOURNALIER.
D. FIZ.
A. BROUIN.
M. CASTEL.

ACTE I.

Le jardin de l'Établissement des Eaux. — A gauche du public, un pavillon entouré sur des marches, et au fronton duquel on voit, tracée en grosses lettres, cette inscription : SAISON DE MONTAGNE. — A droite, une table et deux chaises. — Dix heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{lle} DESPERRIERS, ADÈLE, entrant par la droite.

ADÈLE, montrant un bouquet à madame Desperriers.
Comment trouvez-vous mon bouquet, grand'maman? C'est Nanon qu'il a cueilli et c'est moi qui l'ai arrangé.

M^{lle} DESPERRIERS.

Laissons là ces minuscules, petites, et écoute-moi sérieusement. Il s'agit de vous marier.

ADÈLE.

Me marier, grand'maman! me marier, moi!

M^{lle} DESPERRIERS.

De qui croyez-vous que je parle? de moi peut-être?

ADÈLE.

Mais, grand'maman, je n'ai jamais pensé à me marier.

M^{lle} DESPERRIERS.

Vous avez bien fait. Les demoiselles ne doivent jamais penser d'elles-mêmes à ces choses-là.

ADÈLE.

Je vous dis tout simplement la vérité, grand'maman, et je vous assure que je ne désire nul changement à ma existence.

M^{lle} DESPERRIERS.

Tant mieux! Cela prouve que je vous rends heureux.

ADÈLE.

Sans doute.

M^{lle} DESPERRIERS.

Mais ce bonheur ne peut toujours durer, ne peut même durer longtemps.

ADÈLE.

Pourquoi?

M^{lle} DESPERRIERS.

J'ai tout juste ce qu'il me faut pour vivre, et ce n'est pas sans

peine, ce n'est pas sans privations, que je subviens à vos dépenses actuelles. Que serait-ce dans l'avenir ? A moins de jeunesse, il faut plus de toilette.

ADELE.

J'ai du temps.

M^{ME} DESPERRIERS.

Pas trop. Vous n'avez pour recommandation et pour dot que la fraîcheur de vos seize ans ; et, si nous laissons passer le printemps, vous pourriez bien sécher sur branche. Il faut donc vous marier le plus tôt possible.

ADELE.

Avec qui ?

M^{ME} DESPERRIERS.

Est-ce que je sais ? avec ce qui se trouvera de mieux.

ADELE.

Je ne connais personne.

M^{ME} DESPERRIERS.

Aussi me suis-je décidée à faire un dernier sacrifice pour vous fournir une occasion.

ADELE.

Comment ?

M^{ME} DESPERRIERS.

En vous amenant à Vichy d'abord.

ADELE.

Je vous suis reconnaissante, grand'maman, de tant de bonté. Mais je ne comprends pas à quoi pourront me servir les eaux de Vichy. Je n'ai point mal à l'estomac.

M^{ME} DESPERRIERS.

Cette petite est vraiment d'une naïveté fabuleuse. Comment ! vous ne comprenez pas que vous aurez ici, plus que partout ailleurs, la chance d'attraper un mari ?

ADELE.

Je ne vous attrape personne.

M^{ME} DESPERRIERS.

Vous m'entendez bien. Je vous dis que vous verrez ici en un mois plus de monde, plus de vrai monde, qu'à Montiers durant toute une année. Il n'y a que les gens riches qui aient le temps de promener leurs maladies et leur ennuis. Parmi ceux qui viennent chercher à Vichy le plaisir ou la santé, il y a toujours bon nombre de célibataires, et sur la quantité, plus d'un à qui le célibat déplaît.

ADELE.

Mais, grand'maman, un célibataire c'est un vieux garçon.

M^{ME} DESPERRIERS.

Il en est des maris comme des fruits : les meilleurs ce sont les plus mûrs.

ADELE.

Les fruits mûrissent ensemble sur la même branche et sous le même soleil.

M^{ME} DESPERRIERS.

Qu'entendez-vous par cette parabole ?

ADELE.

Que je voudrais épouser un homme jeune comme moi-même de vieillesse comme lui.

M^{ME} DESPERRIERS.

Trouver un mari qui vous apporte la fortune en échange de vos seize ans, et vous n'enrez pas à vous plaindre de l'arrangement.

ADELE.

Ce n'est pas l'argent...

M^{ME} DESPERRIERS.

Qui fait le bonheur, n'est-ce pas ? Proverbe usé jusqu'à la corde, mademoiselle, proverbe râpé comme ceux qui le répètent. Si ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, qu'est-ce donc, je vous prie ?

ADELE.

L'amour.

M^{ME} DESPERRIERS.

L'amour ! vous lisez donc des romans, mademoiselle ?

ADELE.

On ne m'a jamais lu de livre.

M^{ME} DESPERRIERS.

Qui vous a donc appris cela ?

ADELE.

Mon cœur.

M^{ME} DESPERRIERS.

Avez-vous perdu la tête ?

ADELE.

Oh ! grand'maman, je sais bien ce que je dis. Je voudrais, si je me marie, épouser un homme que j'aimerais afin d'aimer l'homme que j'aurai épousé.

M^{ME} DESPERRIERS.

Vous épouserez qui nous pourrons. Et pour ne manquer aucune occasion, rappelez-vous sans cesse les instructions que je vous ai données pour votre entrée dans le monde. Faites valoir sans affectation, mais avec une attention soutenue, tout ce que vous pouvez avoir d'avantages acquis ou naturels, hors l'esprit, qui fait peur aux sots ! Chanter sans vous faire prier, afin de montrer à la fois une jolie voix et un bon caractère. Dansez modestement, mais de façon pourtant à ce qu'on remarque votre tournure. Vous avez, ce qu'on dit, le pied petit et bien fait : ne craignez pas de le montrer ; mais gardez-vous d'en trop montrer ! ce serait indécent. Et je parle, si vous suivez bien mes conseils, qu'il ne se passe pas trois mois sans que vous ayez des cachemires.

SCÈNE II.

NANON, venant du pavillon, M^{ME} DESPERRIERS, ADELE.

NANON, entrant.

Madame ! madame !

M^{ME} DESPERRIERS.

Qu'est-ce que c'est ?

NANON.

Devinez ce que je viens de trouver, et sans chercher cette fois.

M^{ME} DESPERRIERS.

Quoi donc ?

NANON.

Monsieur Chavarot, l'avoué de Moulins.

M^{ME} DESPERRIERS.

Qu'est-ce que cela me fait ?

ADELE.

Grand'maman, monsieur Chavarot, c'est un homme mûr ; dois-je lui montrer mon pied ?

M^{ME} DESPERRIERS.

Ne vous occupez pas de ce coiffeur ; sa fortune fût-elle double et triple, c'est-à-dire cinquante mille livres de rente, je ne connaîtrai jamais à admettre dans ma famille un laide de cette espèce.

NANON.

Le voici. (Elle remonte la théâtre et se met à fureter dans tous les coins.)

SCÈNE III.

CHAVAROT, venant du pavillon, M^{ME} DESPERRIERS, ADELE,

NANON, dans le fond.

CHAVAROT, entrant.

Venez ici, mesdames ! ô l'agréable surprise ! je ne venais chercher à Vichy que la santé, et j'y rencontre le plaisir.

M^{ME} DESPERRIERS.

Bonjour, bonjour, maître Chavarot.

CHAVAROT.

Les personnes d'esprit savent tout faire à propos, et vous arrivez juste à point pour embellir la fête de votre présence.

ADELE.

Quelle fête, monsieur ?

CHAVAROT.

La commune et le calendrier rendent aujourd'hui leurs devoirs commémoratifs au patron de céans. Ce grand saint, protecteur attitré du Vichy-des-Bains, se verra célébrer avec tous les honneurs et tous les pèlerins qui lui sont dus. Nous aurons messe en musique, feu d'artifice, revue de la garde nationale et bal champêtre au beau milieu de la ville. L'espère, mademoiselle... (Il s'interrompt brusquement en voyant apparaître entre Adèle et lui la tête de Nanon, qui continue son monologue, le buste penché, les yeux baissés vers la terre.) Qu'est-ce que tu fais là, toi, courbeo sur mes talons ?

NANON, sans lever les yeux.

Ce que je fais souvent, monsieur, je cherche.

CHAVAROT.

Quoi ?

NANON.

Ce n'est pas mon bon sens, monsieur : je ne l'ai pas perdu.

CHAVAROT.

Tâche de répondre sérieusement. Qu'est-ce que tu cherches ?

NANON.

Ce qu'il plait au bon Dieu de me faire trouver.

CHAVAROT.
Voilà une impertinente fille!

AGÈLE.
C'est ma sœur de lait, monsieur.

CHAVAROT.
Ah!

AGÈLE.
Si vous la connaissez davantage, vous ne vous étonneriez ni de ce qu'elle vous lui voyez faire ni de ce que vous venez de lui entendre dire. Les enfants de nos curateurs l'ont surnommée Nanon-la-Chercheuse.

M^{me} DESPERRIERS s'essuyant.

Quelle matin!

AGÈLE.
Oh! bien innocente, grand-maman.

NANON.
Et pas tant bête, madame. M'est avis, d'abord, en mon petit particulier, que le meilleur moyen pour trouver c'est de chercher. Et puis, j'ai lu quelque part...

CHAVAROT.
Tu sais lire?

NANON.
Oui-à, monsieur, et couramment. J'ai voulu apprendre pour lire les affiches et reconnaître les billets de millo francs.

M^{me} DESPERRIERS.
Des billets de millo francs? Vous vous imaginez peut-être qu'on en trouve comme cela, entre deux pnyés?

NANON.
Qu'en voulez-vous! nous autres, qui n'avons rien, si nous n'avons pas l'espérance, ça ne serait pas assez. J'espère donc toujours et je cherche.

M^{me} DESPERRIERS.

Et vous ne trouvez pas!

NANON.
S'il vous plaît, madame? (Elle tire de sa poche un binocle qu'elle met sur son nez, et regarde M^{me} Desperriers avec une affectation norquoise.)

M^{me} DESPERRIERS.
Dieu du ciel! mon binocle! (Elle l'enlève brusquement et le met dans sa poche.)

NANON, faisant la révérence.
Vous voyez, madame, que je trouve quelquefois pour votre complice; et pour le mien tout de même: je trouve bien par-ci, par-là quelque tremblorion, un ruban, un chiffon, et je ramasse.

CHAVAROT.

Des chiffons!

NANON.
Hé! monsieur, ce qui est une misère pour le riche est souvent une richesse pour le pauvre. Les glaneuses trouvent leur vie sous le pied des moissonneurs.

AGÈLE.
Et à moi, Nanon, que me trouvez-tu?

NANON.
A vous, ma chère demoiselle, je vous cherche et je vous trouverai, à moins que vous ne le trouviez vous-même, ce qui pourrait bien se faire, un petit rari bon, aimable et joli comme vous.

M^{me} DESPERRIERS, se levant.
En attendant, marchez.

NANON.

De quel côté, madame?

CHERCHER.

NANON.
Quoi? mon chemin? Pour le trouver, je n'ai qu'à vous suivre. (Elle se se placer derrière M^{me} Desperriers.)

CHAVAROT.

Je connais les bêtes, madame; et, si vous le permettez, j'aiderai l'honneur de vous guider.

M^{me} DESPERRIERS.

C'est inutile, maître Chavarot. Nous allons tout simplement donner notre adresse au bureau de poste, où vous y'ici. Je vous salue. (Elle sort à gauche, suivie d'Agèle et de Nanon.)

SCENE IV.

CHAVAROT, seul.

Ah çà, est-ce que je m'en vais rester comme ça, tout seul? Moi qui comptais m'amuser aujourd'hui!

SCENE V.

DUMÈGE, venant du pavillon, CHAVAROT.

CHAVAROT.
Ah! salut au docteur Dumège! salut au directeur patenté de ces eaux curatives!

DUMÈGE.
Bonjour, maître Chavarot. Comment vous portez-vous?

CHAVAROT.
Toujours bien, sauf votre bon plaisir. (Il rit.)

DUMÈGE.
Quel heureux événement vous met donc, dès le matin, en si joyeux et si gaillard humeur?

CHAVAROT.
N'est-ce pas aujourd'hui fête pour vos administrés? Je fais comme tout le monde. Je me diverte; je prétends même me divertir plus que les autres, décidé que je suis à ne me refuser aucun plaisir.

DUMÈGE.

Peste!

CHAVAROT.
J'entends de ceux qu'annoncent les lois. Pour le qu'en dirait-on, je commence à m'en moquer. Je suis assez riche désormais pour mépriser le public.

DUMÈGE.

Vous êtes fort heureux.

CHAVAROT.
Un des hommes les plus heureux du département, sans contredit. Et pourtant, vous l'avouerez-je? Je ne suis pas satisfait.

DUMÈGE.
Quel grave souci peut donc empêcher un bonheur tel que le vôtre d'arriver à la satisfaction?

CHAVAROT.
Je suis veuf. Et le voyage pèse en province. A Paris, je ne dis pas... mais à Moulins!

DUMÈGE.

S'il le faut absolument, remarquez-vous.

CHAVAROT.
C'est pour cela même, à vrai dire, que je suis venu aux Eaux.

DUMÈGE.

Pour vous marier?

CHAVAROT.

Tout exprès.

DUMÈGE.
Pensez-vous donc que les Eaux de Vichy facilitent le mariage comme la digestion?

CHAVAROT.

Eh! parbleu! les Eaux ne sont-elles pas bonnes à tout? Vous le savez mieux que personne, ingrat docteur! C'est aux Eaux que vous envoyez tous les gens dont vous ne savez comment vous débarrasser. Aux Eaux la goutte, les rhumatismes, les sciatiques, les gastrites, les vapeurs, toutes les affections auxquelles vous ne pouvez rien, sans compter celles auxquelles vous ne connaissez pas grand chose. Oris, las de leur désespoir; j'aurais ruinés qui veulent corriger le hasard; maîtres tombés et moi remis de leurs chaus; riches embarrassés de leur argent; aventuriers cherchant fortune; beaux fils cherchant aventure; époux en chasse de dots; mères en quête de gendres; demiesseilles à marier; veuves à remarier; femmes stériles et fatiguées de l'être; maris courants après la paternité; tous viennent à la fois implorer le pouvoir mystérieux des sources bienfaisantes; et jamais en vain. Vous faites des ordonnances; on ne les suit pas, mais on les paye, ce qui est l'important; on boit de l'eau, du vin aussi; on se promène, on danse, on joue; l'argent va, le plaisir vient, la morale va et vient; on se marie ou on ne se marie pas; l'amour gagne ce que la vertu perd; la stérilité devient féconde; la maladie jette ses béquilles pour courir la prétextation; il en meurt quelques-uns, il en naît d'autres; personne ne se plaint; et les survivants se retirent satisfaits, ou se donnant rendez-vous pour la saison prochaine.

DUMÈGE.
Et c'est là, parmi cette foule vagabonde et bariolée, que vous allez choisir, — non pas choisir, le hasard ne choisit pas, — mais arrêter au passage l'épouse qui doit partager votre existence et porter votre nom! Un tel mariage ne m'amuse du ce pête-mêle d'aventuriers ne serait, permettez-moi de vous le dire, qu'une aventure de plus; et, pour mon compte, j'aimerais mieux prendre une femme à la loterie.

CHAVAROT.

Bah ! j'ai la main heureuse, et je suis pressé.

DUMÈGE.

Terriblement, à ce qu'il paraît.

CHAVAROT, s'asseyant à droite de la table.

Puis que vous ne sauriez croire. Il y a de par le monde, loin d'ici, fort heureusement, une jeune personne, elle le fut du moins, qui me poursuit d'un amour et d'une correspondance acharnés.

DUMÈGE, s'asseyant en face de lui.

En vérité ?

CHAVAROT.

Hélas ! oui. Elle m'écrit, une fois par semaine, au moins, que je suis un monstre, — comme si j'en le savais pas ! — que j'ai fait le malheur de sa vie, — et moi donc ! si elle croit que cela m'amuse ! — que j'ai abusé de son innocence, son innocence !... Enfin elle se dit, et peut-être, à force de le dire, a-t-elle fini par le croire.

DUMÈGE.

Et vous, qu'en dites-vous ?

CHAVAROT.

Rien. Je n'aime pas la médisance.

DUMÈGE.

En fin de compte, vous l'avez séduite ?

CHAVAROT.

Si l'on veut. C'était avant mon mariage ; pendant les vacances, aux Eaux d'Aix.

DUMÈGE.

Encore les Eaux ?

CHAVAROT.

On ne me vit que là. Je pensais à m'établir...

DUMÈGE.

Oui, je me souviens ; vous cherchiez une femme pour acheter une étude.

CHAVAROT.

Précisément. Je rencontrai une demoiselle qui se donnait pour une héritière, — en fait de titres, on prend celui qu'on veut, — menant grand train du reste et fort grand bruit ; parlant, chantant, dansant ; contrainant le lac en bateau et la montagne à cheval. Elle était très-savie. Elle pouvait me convenir ; je pris l'avance, et, que vous dirai-je ? je fis ce qu'on fait au théâtre quand il y a foule : je retins ma place.

DUMÈGE.

Pour la quitter ensuite ?

CHAVAROT.

Il le bien fallu. Un homme d'affaires ne perd jamais de temps. Pendant la scène d'amour, j'avais envoyé aux renseignements, et je sus bientôt à quoi m'en tenir sur le compte de mon héroïne. Sa fortune était maigre comme elle, les héritages qu'on vantait si haut valaient cette vertu dont il n'y avait plus rien à dire, et je m'esquivai avant le dénouement. On me poursuivait, mais trop tard : j'étais inviolable, j'étais marié. Voilà mon histoire. (Il se lève.)

DUMÈGE, toujours assis.

Pourquoi me la raconter ? Est-ce que vous tenez à savoir ce que je pense de votre conduite ?

CHAVAROT.

Nullement. C'est une affaire réglée. Si j'ai eu des torts, je me les suis pardonnés. À tout péché miséricorde.

DUMÈGE.

Vous êtes indulgent.

CHAVAROT.

Pas trop. L'expiation a été plus sévère que le délit n'était grave : j'ai eu sans cesse à trembler, tout que ma femme a vécu.

DUMÈGE, se levant à son tour.

Vous êtes tranquille à présent.

CHAVAROT.

De tout. Je n'ai fait que changer d'angoisses. Ma tigresse a appris mon ouvrage par les journaux : car la presse ne respice rien, pas même le deuil des familles. Et vous jugez le beau train qu'elle fait maintenant.

DUMÈGE.

Elle réclame la réparation qui lui est due.

CHAVAROT.

Je ne lui dois rien : je ne l'ai pas compromise. Ce qui ne l'empêche pas de jouer les hants cris ; elle va jusqu'à me menacer de sa famille, et elle a des parents féroces : un oncle entre autres, vrai bouledogue en retraite, toujours prêt à rentrer en activité.

DUMÈGE.

Vous craignez quelque mauvais affaire ?

CHAVAROT.

Je ne craindrais rien, si des lettres imprudentes ne m'interdisaient tout recours aux tribunaux.

DUMÈGE.

Il me semble que, de toute façon, vous seriez bien de l'épouser.

CHAVAROT.

Moi, l'épouser maintenant ? une fausse voute !

DUMÈGE.

C'est votre faute.

CHAVAROT.

Une faute collective, et je laisse à d'autres le soin de la réparer.

DUMÈGE, le quittant brusquement et remontant à droite.

Adieu.

CHAVAROT.

Tiens ! vous vous en allez, docteur ?

DUMÈGE.

Oui.

CHAVAROT.

Vous n'aimez donc pas causer ?

DUMÈGE.

J'ai mieux à faire.

CHAVAROT.

Un malade à expédier sans doute ?

DUMÈGE.

Non, monsieur : mon fils à embrasser.

CHAVAROT.

Il arrive aujourd'hui ?

DUMÈGE.

À midi.

CHAVAROT.

Vous avez le temps, il n'est pas encore onze heures (Dumège continue à s'éloigner). Parlons un peu de votre fil, je vous prie. (Dumège s'arrête). On le dit fort garçon. (Dumège recule sur ses pas). Et cela ne m'étonne pas ; il a de quoi tenir.

DUMÈGE.

Il ressemble à sa mère sous tous les rapports. C'est un charmant enfant, un excellent sujet. Il ne m'a donné de sa vie l'ombre d'un chagrin, rien que du bonheur. Toutes les lettres que j'ai reçues de Paris s'accordent sur son compte : c'est à qui me fera le plus grand éloge de son caractère et de ses talents.

CHAVAROT.

Quelle est sa partie ?

DUMÈGE.

Il est musicien.

CHAVAROT.

De quoi jone-t-il ?

DUMÈGE.

Il fait jouer de tout, il compose.

CHAVAROT.

Des romances, des chansonnettes ?

DUMÈGE.

Pas précisément : des études, des sonates, des morceaux de chant, on attendent les symphonies et les opéras.

CHAVAROT.

Cela se vend-il bien, ces choses-là ?

DUMÈGE.

Les artistes pensent plus à la gloire qu'au profit. Mon fils travaille surtout à nous faire un nom.

CHAVAROT.

Heureux père ! je vous envie.

DUMÈGE.

Il ne tient qu'à vous de préparer à votre vieillesse un bonheur pareil.

CHAVAROT.

Hélas ! il faut au moins être marié pour avoir des enfants légitimes.

DUMÈGE.

Et bien ?

CHAVAROT.

Et pour se marier comme pour se battre il faut être d'ess.

DUMÈGE.

Il n'est pas si malaisé de trouver un adversaire.

CHAVAROT.

Je n'en trouve pourtant pas, à ma convenance, s'entend.

DUMÈGE.

C'est que vous êtes trop difficile.

CHAVAROT.

En aucune façon. D'abord, je ne veux plus entendre parler de mariages d'argent. Ma défunte m'en a guéri pour toujours.

DUMÈGE.

Ces sortes de mariages, ont pourtant du bon, ce me semble : la femme s'en va parfois et l'argent reste.

CHAVAROT.

Vous en parlez à votre aise, vous qui avez fait un mariage d'inclination.

DUMÈGE.

Faites-en autant : prenez femme à votre goût.

CHAVAROT.

J'ai bien pensé, j'ai souvent pensé à une jeune personne de notre ville, qui se trouve justement ici, mademoiselle Adèle Desperriers.

DUMÈGE.

Eh bien ?

CHAVAROT.

Comment la trouvez-vous ?

DUMÈGE.

Charman !

CHAVAROT.

N'est-ce pas ? Blanche, fraîche, délicate, mignonne, et seize ans !... un vrai bouton de rose !

DUMÈGE.

A quand la noce ?

CHAVAROT.

Comme vous y allez ! on voit bien que cela ne vous regarde pas.

DUMÈGE.

Peut-on se méprendre à un pareil enthousiasme ? vous êtes amoureux fou.

CHAVAROT.

Amoureux, oui, fou, non : pas si bête ! et je serais à la fois bête et fou, si j'allais, moi, Chavarot, homme raisonnable, je m'en vante, me jeter ainsi, les yeux ouverts et de gaieté de cœur, dans une entreprise si étrange et si démesurée.

DUMÈGE.

Je comprends : vous la trouvez trop jeune.

CHAVAROT.

Alloes donc ! est-ce qu'une femme est jamais trop jeune ?

DUMÈGE.

Non, mais un homme l'est quelquefois trop peu.

CHAVAROT.

Ce n'est pas pour moi que vous dites cela : je n'ai que trente cinq ans.

DUMÈGE.

Sauf votre respect, maître Chavarot, vous en avez bel et bien quarante.

CHAVAROT.

Pour vous, parce qu'on n'a pas de secret pour son médecin. Mais, pour tout le monde, je n'ai que ce que je porte, trente-cinq ans, tout au plus.

DUMÈGE.

Si ce n'est pas la différence d'âge, qu'est-ce donc alors qui vous arrête ? Je m'y perds.

CHAVAROT.

Vous me le demandez, vous, un homme sensé ! Mais vous savez bien qu'elle n'a pas le son.

DUMÈGE.

Ah !

CHAVAROT.

Malheureusement. Sa grand'mère, fort avare et peu riche cependant, ne lui donne rien et ne lui laissera pas grand-chose. Je connais bien ses affaires : j'ai plaidé contre elle.

DUMÈGE.

Pardon. Vous m'avez tout à l'heure dit, si j'en crois mes orilles, que vous ne vouliez pas faire un mariage d'argent.

CHAVAROT.

Distinguons : je vous ai dit que je ne voulais plus me marier uniquement pour de l'argent ; mais je ne vous ai pas dit que je voulais me marier sans argent.

DUMÈGE.

A la bonne heure ! Il ne s'agit que de s'entendre.

CHAVAROT.

Mais, comme j'ai cette fois la liberté du choix, je veux bien choisir et prendre une femme, non-seulement riche, mais encore jeune, jolie, bien faite, bien élevée, une femme en un mot qui me convienne sous tous les rapports.

DUMÈGE.

Je vous le souhaite.

CHAVAROT.

Faites mieux : trouvez-la-moi.

DUMÈGE.

Ces opérations-là ne sont pas de ma compétence.

CHAVAROT.

Si fait : votre clientèle vous fournit des occasions pour moi de placer vos amis. De la main d'un médecin, tout se prend les yeux fermés, un mari aussi bien qu'un poison.

DUMÈGE.

C'est assez de tuer les gens sans les marier. Bonne chance et bonjour. *(Il sort à droite.)*

SCENE VI.

CHAVAROT, puis NANO.

CHAVAROT, seul.

Quel original que ce docteur ! J'ai bien envie de le suivre, pour le mortifier.

NANO, accourant par la gauche.

Monsieur, monsieur ! Une lettre !

CHAVAROT.

Pour qui ?

NANO.

L'adresse dit que c'est pour vous.

CHAVAROT.

Qui te l'a remise ?

NANO.

Personne.

CHAVAROT.

Où l'es-tu prise ?

NANO.

Où je l'ai trouvée.

CHAVAROT.

Tu l'as trouvée ?

NANO.

Pardine !

CHAVAROT.

Oh ?

NANO.

Bureau restant, par terre, entre la poste qui ne bougeait pas et le facteur qui s'en allait grand train.

CHAVAROT.

Canaille de facteur ! Je le ferai destituer.

NANO.

Comme elle vient de loin cette pauvre lettre, j'ai pensé qu'elle serait bien aise d'arriver, et je vous l'apporte à toutes jambes.

CHAVAROT.

Merci. Donne.

NANO.

Et vous, monsieur, qu'est-ce que vous me demandez ?

CHAVAROT.

Pourquoi te donnerais-je quelque chose ?

NANO.

Parce qu'il s'agit d'une trouvaille importante.

CHAVAROT.

Qui te le fait croire ?

NANO.

Le timbre, où je vois écrit en grosses lettres : Pays d'outre-mer.

CHAVAROT.

Eh bien ?

NANO.

Eh bien ! je ne suppose pas qu'on vous écrive de l'autre bout du monde uniquement pour vous demander de vos nouvelles. Ça n'est donc pas une petite affaire que je vous apporte, et je demande une part dans les bénéfices.

CHAVAROT.

Si la nouvelle est bonne ?

Bien entendu.

NANON.

Et si elle est maladroite ?

CHAVAROT.

NANON.

Je vous la laisse pour compte. (Elle sort en courant par la gauche.)

CHAVAROT.

Ah !

SCÈNE VII.

CHAVAROT, seul.

Voyons cette lettre d'outre-mer. — (Il regarde l'adresse.) Ho Bourbon ! Je ne connais pourtant pas de négros. De qui diable ce peut-il être ? (Il ouvre la lettre et regarde la signature.) Grélon. Grélon ? Ah ! je me rappelle : un ami de jeunesse, mon compagnon de l'Ecole de Droit et de la Chaumière. Qu'est-ce qu'il me veut encore celui-là ? Rigue générale, les anciens camarades ne vous écrivent jamais que pour vous demander un service. Trois francs pour ça ! C'est agréable ! (Il lit.) « Mon cher ancien camarade, bon front » se rembrunit ! espèrent à procurer une bonne affaire, (son » front s'éclaircit) à charge de revanche, (il sourit) je m'em » presse de l'annoncer qu'un certain monsieur Desperriers, na » tif de Digoïn, département du l'Allier, France, vient de déci » der, sans enfants, en cette ville de Saint-Denis, où il s'était » établi depuis longues années, et qu'avant son décès, par testa » ment rédigé en bonno et due forme, tu peux m'en croire, je » t'ai légué moi-même, il a institué sa légataire universelle » une certaine demoiselle Adèle Desperriers, sa parente éloignée. » Il laisse une fortune évaluée de cinq à six cent mille francs. » Rien de plus à te dire. » (Il cesse de lire.) Cinq à six cent mille francs ! (Il met la lettre dans sa poche.) O mon cœur ! contents-tu. Une bonne affaire en effet ; cher Grélon ! digne ami ! Un » affaire excellente, mon affaire en un mot ! Six cent mille francs ! c'est la femme que j'avais rêvée : je l'épouse ! En avant donc ! Enlève-toi au galop la fortune que nous tend ces bras charmants. Avant quelle gouverneur de l'île s'est écrit au ministre de la ma » rine, le ministre de la marine au ministre de la justice, le mi » nistre de la justice au ministre de l'intérieur, le ministre de l'in » térieur au préfet, le préfet au sous-préfet, le sous-préfet au maire, le maire à l'adjoint, l'adjoint au garde champêtre, qui devra ren » voyer ses informations à qui de droit, par la filière ordinaire des bureaux, en remontant et redescendant toutes les degrés de l'échelle hiérarchique, moi, j'aurai déjà fait baptiser mon second enfant, grâce aux sages lenteurs de l'administration et surtout à la ra » pidité de mon génie. Et puis, quand éclatera la grande nouvelle, il y aura des gens qui viendront vous dire : Ce Chavarot est un homme heureux ! — On est heureux, messieurs, quand on est habile.

SCÈNE VIII.

NANON, CHAVAROT.

NANON.

Eh bien ? monsieur, quelle nouvelle ?

CHAVAROT.

Une nouvelle bien triste ; la mort d'un parent.

NANON.

Qu'est-ce qu'il vous laisse ?

CHAVAROT.

Se bénédiction.

NANON.

Voilà tout ?

CHAVAROT.

Hélas !

NANON.

C'est donc pour ça que la lettre était si légère ?

CHAVAROT.

Et elle me coûtera trois francs.

NANON.

Ma foi, monsieur, vous n'aurons pas fait nos frais. (A part.) Elle m'avait pourtant dit quelque chose, cette lettre d'outre-mer.

CHAVAROT, à part.

Je ne pourrais rien lui donner sans me compromettre. Moi, gardant mon argent, elle gardera le silence. Double profit.

SCÈNE IX.

NANON, ADELE, M^{me} DESPERRIERS, CHAVAROT.

CHAVAROT, allant au-devant de M^{me} Desperriers, qui entre avec Adèle par la gauche.

Madame !... madame, veuillez-vous avoir la bonté de m'accorder un moment d'entretien ?

M^{me} DESPERRIERS, s'arrêtant sur place.

Je vous l'accorde, parlez.

CHAVAROT.

C'est qu'il s'agit d'une affaire confidentielle.

NANON, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M^{me} DESPERRIERS.

Pendant que maître Chavarot va m'honorer de ses confidences, vous, Nanon, faites faire à mademoiselle un tour de promenade.

ADELE, prenant vivement le bras de Nanon.

Viens !

NANON.

Allons voir les boutiques. (Adèle et Nanon sortent ensemble d'un pas lèste et joyeux, par la droite.)

SCÈNE X.

M^{me} DESPERRIERS, CHAVAROT.

M^{me} DESPERRIERS.

Maître Chavarot, vous étiez la parole. J'écoute comme un juge, et mieux ! sans dormir.

CHAVAROT.

Madame, j'ai près de Moulines, avoisinant votre terre Desperriers, une propriété de quatre-vingt-dix-sept hectares, cinquante ares et quelques centiares, d'un seul tenant et d'un excellent rapport, avec chapeli et bâtiments. J'ai, un peu plus haut, à mi-côte, soixante-six hectares juste de beau et bon bois : je vends le taillis pour le chauffage, et les baliveaux pour la construction. J'ai, dans le bas, au bord de la rivière, un pré de quelques trente hectares, que je coupe deux fois l'an ; et le regain vaut presque moitié du foin. Voilà ce que j'ai en terres.

M^{me} DESPERRIERS.

Nous le savons : c'est ce qu'avait feu madame Chavarot. Tous laide qu'elle était, elle vous a laissé un bel héritage.

CHAVAROT.

Pauvre femme !

M^{me} DESPERRIERS.

Pas si pauvre, puisqu'elle vous a fait riche.

CHAVAROT.

En outre de mes terres, j'ai mon étude qui me donne, bon au mal en, une dizaine de mille francs.

M^{me} DESPERRIERS.

Dix mille francs !

CHAVAROT.

J'ai les communes, madame, presque tout Moulines-Campagne ; et vous savez que le paysan ça plaide beaucoup.

M^{me} DESPERRIERS.

Où, ce sont eux qui plaident, et c'est vous qui gagnez.

CHAVAROT.

Que voulez-vous, madame ? quand on a des charges !...

M^{me} DESPERRIERS.

Charges pour le client, mon boudet pour qui les porte : pour vous, ce sont des gabites.

CHAVAROT.

J'ai encore de belles espérances, et très-prochaines ; notamment un ancien huissier royal, mon grand-oncle maternel, assez riche et fort vieux, qui ne saurait aller loin.

M^{me} DESPERRIERS.

Ah ! vous appelez cela des espérances, maître Chavarot !

CHAVAROT.

Dame ! madame, j'appelle cela comme tout le monde l'appelle. Ce n'est pas ma faute s'il y a des gens qui espèrent la mort de leurs parents.

M^{me} DESPERRIERS.

Fort bien. Mais que me font à moi vos soins, vos payssus, vos espérances et vos baliveaux ?

CHAVAROT.

Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Adèle Desperriers, votre petite-fille.

M^{me} DESPERRIERS.

Pst-t-t ?

CHAVAROT.

Pardonnez-moi, madame, la brusquerie d'une pareille déclaration.

M^{me} DESPERRIERS.

En effet, j'en suis toute saisie.

CHAVAROT.

J'aurais dû me rendre chez vous en grande visite, habit noir et cravate blanche...

M^{me} DESPERRIERS.

Laissons les cérémonies, monsieur Chavarot, pour nous occuper uniquement du côté sérieux et intéressant de la question.

CHAVAROT.

Pour ce qui est des intérêts, je n'ai qu'un mot à dire. Je compte, si vous daignez agréer ma demande, me marier tout simplement sous le régime de la communauté. Et, en cas de décès de l'un des conjoints, tout resterait au dernier survivant.

M^{me} DESPERRIERS.

Vous savez, monsieur Chavarot, que ma petite-fille n'aura pour dot que son trousseau ?

CHAVAROT.

Je m'en doutais, madame.

M^{me} DESPERRIERS.

Quant aux espérances, comme vous dites, Adèle a bien un oncle établi dans les Indes...

CHAVAROT.

Ham ?

M^{me} DESPERRIERS.

Quoi ?

CHAVAROT.

Rien.

M^{me} DESPERRIERS.

Mais, comme il ne vous a jamais donné de ses nouvelles, ce n'est guère la peine d'en parler.

CHAVAROT.

N'en parlons plus.

M^{me} DESPERRIERS.

Il ne reste donc à ma petite-fille pour venir que ma propre succession, laquelle malheureusement ne sera pas des plus considérables, vous le savez ?

CHAVAROT.

Eh ! qu'importe, madame, que mademoiselle Adèle ait plus ou moins d'argent, maintenant ou plus tard ? Ce n'est pas la fortune que je lui demande, c'est le bonheur. Je suis un homme désintéressé, madame.

M^{me} DESPERRIERS.

Dites chevaleresque, mon cher monsieur Chavarot.

CHAVAROT.

Eh bien ! madame, puis-je espérer l'honneur de votre alliance ?

M^{me} DESPERRIERS.

Je crois, pour mon compte, que vous roudriez ma petite-fille très-heureuse.

CHAVAROT.

S'il vous restait le moindre doute, madame, vous n'auriez qu'à prendre des renseignements chez mon notaire.

M^{me} DESPERRIERS.

Je m'en rapporte à vous, Chavarot, et à la notoriété publique. Entre honnêtes gens, il faut de la confiance.

CHAVAROT.

Ainsi, vous consentez ?

M^{me} DESPERRIERS.

Attendez donc, jeune homme, attendez un peu. Il faut que j'en cause avec ma petite-fille.

CHAVAROT.

Si vous avez la bonté de la consulter tout de suite ?

M^{me} DESPERRIERS.

Comme cela, sur-le-champ, ici même !

CHAVAROT.

Excusez mon insistance, madame. Vous devez comprendre, vous ! les impatiences du cœur.

M^{me} DESPERRIERS.

Je le crois bien ! (Elle appelle à gauche.) Adèle !

CHAVAROT.

Vous allez la consulter ?

M^{me} DESPERRIERS.

Il faut bien céder à vos instances.

CHAVAROT.

Vous êtes bonne ! (Il lui baise la main.)

M^{me} DESPERRIERS.

Cher Chavarot ! (A part.) Caressons l'animal pour le mettre en cage.

CHAVAROT, à part.

Pour arriver au trésor, il faut endormir le dragon.

M^{me} DESPERRIERS, appelée à droite.

Adèle !

SCÈNE XI.

M^{me} DESPERRIERS, ADELÉ, CHAVAROT, NANON.

NANON, venant de la droite avec Adèle.

Nous voilà, madame.

M^{me} DESPERRIERS.

Je ne vous si pas appelée, vous.

NANON.

Ça ne fait rien, madame : je viens tout de même.

M^{me} DESPERRIERS.

Je n'ai que faire de vous. J'ai besoin de parler seule à ma petite-fille. (Adèle fait un geste d'étonnement.)

ADELÉ.

A moi !

CHAVAROT.

Oui, mademoiselle. Et daignez vous rappeler que de cet entretien dépend le bonheur de ma vie. (Il pousse un gros soupir, porte la main à son cœur et lève les yeux au ciel.)

NANON.

Votre bonheur ! Qu'est-ce que ça lui fait à mademoiselle, monsieur ?

CHAVAROT.

Viens avec moi, Nanette ; je vais t'acheter quelque chose à la foire. Je veux gagner tes bonnes grâces.

NANON.

Achetez d'abord, monsieur : nous verrons après. (Elle sort avec Chavarot, à droite.)

SCÈNE XII.

ADELÉ, M^{me} DESPERRIERS.

Petite, j'ai à vous annoncer une excellente nouvelle. Je vous marie.

ADELÉ.

Déjà !

M^{me} DESPERRIERS.

Oui, c'est un bonheur inespéré.

ADELÉ.

En effet !

M^{me} DESPERRIERS.

Vous ne me demandez pas le nom de votre futur ?

ADELÉ.

N'aimant personne, je ne désire rien savoir.

M^{me} DESPERRIERS.

Mais vous allez sentir de joie, quand je vous aurai dit son nom. (Une pause.) Monsieur Chavarot.

ADELÉ.

Monsieur Chavarot ?

M^{me} DESPERRIERS.

Lui-même, l'évoué !

ADELÉ.

Eh bien ?

M^{me} DESPERRIERS.

Eh bien ! il m'a demandé votre main.

ADELÉ.

Pour qui ?

M^{me} DESPERRIERS.

Pour qui ? Pour lui donc, pour lui, Dieu merci !

ADELÉ.

Mais alors vous refuserez, n'est-ce pas, grand'maman ?

M^{me} DESPERRIERS.

Refuser monsieur Chavarot, le plus beau parti de Moulins !

ADELÉ.

Mais, grand'maman, vous ne traitiez tout à l'heure de cuistre et de lèdre.

M^{me} DESPERRIERS.

Moi ?

ADELÉ.

Oui, et vous ajoutiez que, eût-il le double de fortune, eût-il cinquante mille livres de rente, vous ne lui accorderiez jamais ma main.

M^{me} DESPERRIERS.

Pourrais-je me douter qu'il la demanderait ?

ADÈLE.

Vous n'en avez pas moins dit...

M^{me} DESPERRIERS.

Qu'importe ce que j'ai dit ? Et où en serait-on s'il fallait toujours conformer sa conduite à ses paroles !

ADÈLE.

Mais, grand'maman, je n'aime pas monsieur Chavarot.

M^{me} DESPERRIERS.

Vous l'aimerez plus tard.

ADÈLE.

Jamais.

M^{me} DESPERRIERS.

Et quand même ! on ne se marie pas pour s'aimer.

ADÈLE.

Pourquoi faire alors ?

M^{me} DESPERRIERS.

Pourquoi faire ? pour vivre ensemble donc.

ADÈLE.

Je ne me soucie pas du tout de vivre avec monsieur Chavarot.

M^{me} DESPERRIERS.

Je vous demande à mon tour : pourquoi ?

ADÈLE.

Parce que je ne l'aime pas.

M^{me} DESPERRIERS.

Vous répétez toujours la même chose.

ADÈLE.

Grand'maman, laissez-moi au moins, je vous en conjure, le temps de réfléchir.

M^{me} DESPERRIERS.

C'est inutile : j'ai réfléchi pour vous.

ADÈLE.

Huit jours seulement.

M^{me} DESPERRIERS.

Pas huit minutes. En boudant, nous le laisserions réfléchir aussi, lui, et adieu les noces ! Adieu mon repos et votre bonheur !

ADÈLE.

Mais, grand'maman, vous ne pouvez pas vouloir me rendre heureuse malgré moi.

M^{me} DESPERRIERS.

Monsieur Chavarot a notre consentement.

ADÈLE.

Le vôtre, grand'maman !

M^{me} DESPERRIERS.

Le vôtre aussi, mademoiselle : je le lui ai donné.

ADÈLE.

Le mien !

M^{me} DESPERRIERS.

Est-ce que les enfants n'appartiennent plus à leurs parents ? J'entends qu'on m'obéisse, et sans réplique. Vous épouserez monsieur Chavarot, ou vous rentrerez au couvent.

ADÈLE.

Au couvent !

M^{me} DESPERRIERS.

Pour le reste de vos jours.

ADÈLE.

Soit. J'aime mieux le couvent que monsieur Chavarot.

M^{me} DESPERRIERS, tirant son mouchoir.

Ah !... Et vous quitterez ainsi sans regret et pour toujours votre grand'mère, votre vieillesse grand'mère dont vous êtes la seule parente, et qui n'aura personne pour lui former les yeux !

ADÈLE.

Bonne maman !...

M^{me} DESPERRIERS, s'essuyant les yeux.

Ingrate !

ADÈLE.

J'obéirai.

A la bonne heure ! remettez mon mouchoir dans sa poche.

A la bonne heure ! je vous pardonne, et le jour de vos noces, je vous donnerai ma bénédiction. (*Elle hume une grande prise de tabac.*) Voici votre futur. Je vous prie de ne le contraindre en rien, avant le mariage. Après, cela vous regarde.

SCÈNE XIII.

ADÈLE, M^{me} DESPERRIERS, CHAVAROT.

CHAVAROT.

Eh bien, madame ?

M^{me} DESPERRIERS.

J'ai consulté ma petite-fille.

CHAVAROT.

Et qu'a-t-elle répondu ?

M^{me} DESPERRIERS.C'est une affaire conclue, mon gendre. (*Elle le fait passer près d'Adèle.*)

CHAVAROT.

O ciel ! dois-je en croire mes oreilles ?

ADÈLE.

Oui, monsieur.

CHAVAROT.

Quoi ! mademoiselle, vous consentez à m'épouser ?

ADÈLE.

Oui, monsieur.

CHAVAROT.

Je suis le plus heureux des hommes.

ADÈLE.

Oui, monsieur.

CHAVAROT.

Vous êtes charmante.

ADÈLE.

Oui, monsieur.

CHAVAROT.

Ah !

M^{me} DESPERRIERS.L'émotion la trouble. Un tour de promenade va dissiper son étonnement, et je vous la ramènerai plus éveillée et plus gaie que jamais... Venez, mon enfant. — Adieu, cher ami. (*Elle sort avec Adèle par la gauche.*)

SCÈNE XIV.

CHAVAROT, NANON.

CHAVAROT, seul.

Et voilà comme on bâcle un mariage

NANON, regardant la droite

Voyez, monsieur, comme on voilà brave avec s'écouler que vous m'avez acheté ! Il y a plaisir à donner... pas vrai, monsieur ? quand les gens se font honneur des cadeaux.

CHAVAROT.

Des cadeaux ! tu en aurais bien d'autres, va, ma chère Nanon. Tiens ! voilà pour toi. (*Il lui donne une pièce d'argent.*)

NANON, regardant la pièce.

Vingt sous ! vous me donnez encore vingt sous tout de suite, comme ça, sans motif, par pure générosité !... Qu'est-ce qui se passe donc ?

CHAVAROT.

Je veux que tu prennes part à mon bonheur.

NANON.

J'y prends une part de vingt sous, monsieur. (*Elle met l'argent dans sa poche.*) Maintenant, dites-moi de quoi il s'agit.

CHAVAROT.

J'épouse la maîtresse.

NANON.

Madame Desperriers ?

CHAVAROT.

Mauvaise, m'entendez-vous. C'est de la petite-fille que je parle.

NANON.

De mademoiselle Adèle ?

CHAVAROT.

Certainement.

NANON.

Vous prétendez épouser mademoiselle Adèle, vous ?

CHAVAROT.

Moi-même.

NANON.

Non, monsieur : ça ne se peut pas.

CHAVAROT.

J'ai le consentement de la grand'mère.

NANON.

Ça ne m'étonne pas de madame : c'est un bris-craque.

CHAVAROT.

J'ai celui de mademoiselle Adèle.

NANON.

Bah ! vous n'avez pas le mien.

CHAVAROT.

Voilà une bonne plaisanterie !

NANON.

Mademoiselle Adèle ! Ce bel ange du bon Dieu, tout ce que j'aime sur la terre, ma sœur du lait et du cœur ! elle, vous épouse ! Pauvre chère enfant ! j'aimerais mieux lui voir son bonsoir dans le dos !

CHAVAROT.

Ce ne sont pas là des raisons.

NANON.

Vous voulez que je vous les raconte, mes raisons ?

CHAVAROT.

Où, voyons, qu'as-tu à dire contre moi ?

NANON.

Que vous n'êtes ni assez bon ni assez beau pour elle, et que vous êtes trop vieux.

CHAVAROT.

Trop vieux !

NANON.

Vous avez plus de cinquante ans.

CHAVAROT.

C'est une infamie, un mensonge, une atroce calomnie ! Cinquante ans ! C'est tel qui ose me diffamer de la sorte, toi que j'ai comblée de mes bienfaits !

* NANON, déposant aux pieds de Chavarot le foulard et la pièce de vingt sous.

On n'achète pas mon amitié pour six francs. *(Elle se frotte joyeusement les mains.)* A présent me voilà débarrassée ; je pourrai vous faire la guerre tout à mon aise.

CHAVAROT.

Tei, me faire la guerre ! Et comment ?

NANON.

Je chercherai.

CHAVAROT.

Cherche, pauvre folle.

NANON.

Il ne faut mépriser personne, monsieur. Il y a de petites souris qui font de grands trous. Au revoir, monsieur. *(Elle s'éloigne par la gauche.)*

CHAVAROT.

Nanon ! Écoute donc, ma chère tête. Est-ce qu'il n'y a pas moyen de faire sa paix avec toi ?

NANON, s'arrêtant et descendant à gauche.

Vous obstinez-vous toujours à épouser mademoiselle Adèle ?

CHAVAROT.

Ah ! oui.

NANON.

Ah ! non, alors. *(Elle s'écroule.)*

CHAVAROT.

Nanon ! *(Elle s'arrête.)* Sérieusement, tu vas laisser là, par terre, au milieu du chemin, à la merci du premier venu, tout ce que je t'ai donné.

NANON.

C'est pour les pauvres. *(Elle sort par la gauche.)*

SCÈNE XV.

CHAVAROT, seul.

Les pauvres ! Si ce sont eux qui doivent avoir tout cela, il faut au moins qu'ils aient ce qui est moi qui le leur donne. *(Il ramasse les deux objets, met l'argent dans sa poche de gilet et regarde attentivement le foulard.)* Il est pourtant superbe ce foulard, et tout neuf ! *(Il se mouche dedans et le met dans sa poche d'habit.)* C'est un peu dommage ! *(Il sort.)*

ACTE II.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUDRILLE, ATHÉNAIS.

BEAUDRILLE.

Eh bien ! ma nièce, vous voilà contente, l'espérance nous sommes à Vichy.

ATHÉNAIS.

Ne dirait-on pas, mon oncle, que Vichy c'est le Paradis ?

BEAUDRILLE.

A vous en croire, c'est au moins l'Eldorado.

ATHÉNAIS.

Bon ! vous elles recommencer.

BEAUDRILLE.

J'en veux finir, sa contraire.

ATHÉNAIS.

Soit, n'en parlons plus.

BEAUDRILLE.

Au contraire, parlons-en, parlons-en beaucoup et parlons-en bien, pour nous entendre une bonne fois.

ATHÉNAIS.

Racontez-moi plutôt l'histoire du capitaine Velsin, mon oncle : j'aime mieux l'histoire du capitaine Velsin.

BEAUDRILLE.

C'était un brave ! laissons en paix sa cendre, et revenons, s'il vous plaît, aux Eaux, puisque nous y sommes.

ATHÉNAIS.

Moi, je suis mu supplée.

BEAUDRILLE.

Ei moi, croyez-vous que je sois, depuis sept ou huit ans, sur un lit de roses ? On a beau dire : les uns ont la chance et les autres le guignon...

ATHÉNAIS.

Hélas !

BEAUDRILLE.

Surtout moi. Je n'avais jamais voulu me marier, pour ne point m'empêcher d'une famille. J'ai toujours été garçon dans l'âme, simon la vie insouciant et libre. Je suis né philosophe, et ma seule ambition c'était d'avoir douze mille livres de rente, ni plus ni moins, à dépenser, tout seul et à ma guise, dans la capitale de la civilisation. Pour réaliser mon rêve, j'ai navigué vingt ans sous toutes les latitudes, après trois incendies en pleine mer, sept naufrages, plus de cent tempêtes, et fait quatre fois le tour du monde. Lorsqu'enfin j'eus périé assez de balcons, transporté assez de color et vendu assez de négres pour tripler mon petit capital, je quittai le métier et plaçai mon argent au lieu sûr, à fonds perdus.

ATHÉNAIS.

Perdus, en effet, pour moi !

BEAUDRILLE.

Ne vous ayant pas donné le vie, je ne vous devais pas mon héritage. Je croyais même, dans ma simplicité, ne rien vous devoir du tout. Mais j'avais compté sans les préjugés tyranniques de la société. A peine commençais-je à savourer les joies du rentier coléitaire, c'est ! voilà mon frère qui meurt.

ATHÉNAIS.

Ah !

BEAUDRILLE.

Ce n'est pas sa faute ; mais il aurait bien pu se dispenser, j'en crois, de me nommer votre tuteur.

ATHÉNAIS.

N'éciez-vous pas mon plus proche parent ?

BEAUDRILLE.

Ce n'est pas une raison pour faire élever une jeune personne par un officier de corsaire.

ATHÉNAIS.

Mon éducation ne vous a pas donné grand embarras. Il ne s'agissait que de payer quinze cents francs de pension, et j'avais mille écus de rente.

BEAUDRILLE.

Il faut être juste : ça marchait à merveille alors ; j'étais brisé, les mains dans les poches, dix ongles à l'heure ! Mais mon bonheur n'a pas duré longtemps. Au bout d'un an, juste à la fin de votre deuil, vous êtes sortie de votre pensionnat pour rentrer dans mes foyers. Le halage a commencé ce jour-là et n'a plus cessé : j'avais endossé le collier de misère, pour m'en quitter Dieu sait quand ! Il m'a fallu réformer mon train, changer mes habitudes, respecter les convenances et me faire de bonnes manières. Il a fallu vous mener dans le monde, où l'on est bécoula au diable et pas amusant du tout. Il a fallu vous suivre partout au plus près, comme un remorque ; rester là, en panne, quand vous dansiez, m'extasier à vos variations de piano, comme si j'y entendais quelque chose, me qui comprends tout au plus l'orgue de Barbarie ! Et jamais de repos. Après la campagne d'hiver, la campagne d'été. Paris ne suffisait pas à vos recherches matrimoniales, je me voyais, je me vois tous les ans contraint de m'aller, d'abandonner le boulevard, ma vraie patrie ! Vous m'effrayez qu'à telles ou telles Eaux se trouvait un dépôt de maris en disponibilité ; et je vous croyais sur parole, ne connaissant personnellement rien à ce genre de topographie. Je vous ai menée aux Bains de Pierrières, aux Bains de Barèges, aux Bains d'Alx,

Carlsbad, à Wiesbaden, à Badenbaden, à tous les Bains de France et à tous les Bains d'Allemagne. Et j'y ai gagné quoi ? de perdre mon argent au jeu, et de m'éblouir l'estomac, que j'avais fort bon, par l'usage contradictoire de toutes ces eaux minérales, que puisse avoir dans le ventre celui qui les a inventées !

ATHÉNAÏS.

Qui vous priait de jouer ? et pourquoi prendre les eaux si vous n'en aviez pas besoin ?

BEAUDRILLE.

Qu'aurais-je fait sans cela ? Il faut bien tuer le temps... (Applaudissant.) Gargon ! (Reprenant sa phrase interrompue.) dût-on se tuer soi-même. (Au gargon qui entre.) Une abstinence ! (Le gargon sort.) D'ailleurs, je suis un homme d'ordre, et je tiens, quoi que je fasse, à le faire consciencieusement. Je ne me mets jamais en dépense sans en prendre pour mon argent. (Le gargon sert un verre d'absinthe que prend Beaudrille.) Quand j'ai par hasard diné à prix fixe, j'ai toujours mangé tout ce que j'avais le droit de consommer, sans m'inquiéter du reste ; et vous savez qu'aux Italiens même, une fois ma place payée, je reste jusqu'à le fin.

ATHÉNAÏS.

C'est donc par votre mérite que vous avez souffert, et non par ma faute.

BEAUDRILLE, allumant un cigare.

Et toutes les affaires que vous m'avez mises sur les bras !

ATHÉNAÏS.

Quelles affaires ?

BEAUDRILLE.

Ces devoirs avec vos prétendants, c'est-à-dire vos prétendus prétendants ; car, ou l'un ou l'autre, ils prétendaient uniquement ne pas vous épouser ; et voilà pourquoi j'ai manqué me battre vingt fois.

ATHÉNAÏS.

Manqué !

BEAUDRILLE.

Parce qu'ils n'ont pas osé !

ATHÉNAÏS.

En somme, de prétendus devoirs avec des prétendus prétendants, et personne de mort.

BEAUDRILLE.

Ni de marié, ce qui me fâche. J'en aurais volontiers tué plusieurs pour que vous en épousassiez un. Mais autant voudrais courir avec un bâton après des canards sauvages. Vous m'avez promis d'épouser un prince russe, un lord d'Angleterre, ou tout au moins un pair de France : vous n'avez pas même épousé un baron allemand.

ATHÉNAÏS.

De mieux en mieux. Voilà maintenant que, après m'avoir reproché vos mésaventures, vous me reprochez mes malheurs.

BEAUDRILLE.

Vos folies.

ATHÉNAÏS.

Est-ce ma faute si je ne me marie pas ?

BEAUDRILLE.

Certainement. Si vous aviez voulu vous contenter du possible, vous seriez depuis longtemps mariée, mariée une bonne fois et pour toujours. J'ai vu rôder à vos côtés plus d'un brave gargon prêt à s'embarquer avec vous dans le conjugal défilé.

ATHÉNAÏS.

Qui, par exemple ? où ? quand ?

BEAUDRILLE.

Par exemple, ce petit avocat de Moulins, qui vous faisait une cour assidue aux bains d'Aix, il y a six ans ; qui courait avec vous le lac et les montagnes, quoiqu'il eût toujours peur de tomber sur les pierres ou dans l'eau ; et qui se vengeait de ses terreurs sur ma bourse, me gagnant sans cesse mon argent au whist ou à la bouillotte : car il était dans ma destinée de payer toujours pour vous.

ATHÉNAÏS.

Comment le surnommez-vous ?

BEAUDRILLE.

Eh ! Chavartot donc ! Vous ne vous souvenez pas de Chavartot ?

ATHÉNAÏS.

Ah ! je crois maintenant me le rappeler : un petit maigre ?

BEAUDRILLE.

Gros ou maigre, il n'importe. L'important et le fâcheux de l'affaire, c'est que vous l'avez rebuté.

ATHÉNAÏS.

Qui vous l'a dit ?

Lui-même.

BEAUDRILLE.

ATHÉNAÏS.

Oh ! l'effronté menteur ! c'est lui qui s'est volontairement retiré parce qu'il ne me trouvait pas assez riche.

BEAUDRILLE.

Allons donc ! vous étiez solennelle mille francs !

ATHÉNAÏS.

La belle affaire !

BEAUDRILLE.

Que de peuples diables pour qui ce serait une fortune !

ATHÉNAÏS.

Voudriez-vous donc voir votre nièce mariée à un pauvre diable ?

BEAUDRILLE.

Anges ou diables, riches ou pauvres, pourvu qu'on vous épouse, c'est tout ce qu'il me faut et j'y donne les mains. Vous avez voulu venir à Vichy ; vous y êtes ; profitez-en. Vous avez pris l'engagement de vous y installer sans remise ; voilà le moment ; tenez parole. Employez le temps à votre guise : regardez, écoutez, parlez, chantez, dansez, démenez-vous, tremoussez-vous, égarrez-vous comme il vous plaira pour trouver un mari. Quant à moi, je consens à vous assister encore, et de mon mieux, dans cette épreuve suprême. Le premier que j'attrappe à vous faire la moindre apparence de cœur, sans autre explication et sur la simple constatation de son identité, je le tuez ou je le force à vous épouser ; c'est à choisir. Mais, si, malgré les facilités que je vous offre et la coopération que je vous apporte, vous manquez votre affaire, ce sera tant pis pour vous, irrévocablement tant pis ; et je vous laisse débrouillant toute seule et sur place avec sainte Catherine, patronne du quel vous savez ! Voilà ce que j'avais à vous dire ; prenez un bon note et agissez en conséquence. (On entend le voix de Chavartot, qui s'approche en fredonnant le vieux refrain de : *Comptez Guillery.*) Je connais cette chanson et est orgueilleux.

ATHÉNAÏS, à part.

Le voilà donc enfin !

BEAUDRILLE.

Dieu me donne ! c'est Chavartot, mais très-engraissé.

ATHÉNAÏS.

Mon oncle, vengez-nous donc un peu du mensonge qu'il vous a fait sur mon compte.

BEAUDRILLE.

Il y a longtemps d'ailleurs que je n'ai trebuché personne, et la langue me démonte. Quant au bras...

SCÈNE II.

ATHÉNAÏS, CHAVARTOT, BEAUDRILLE.

CHAVARTOT, se frottant les mains et chantant sans voir Beaudrille et Athénaïs ; il vient de la gauche.

Il était un p'tit homme

Tant habillé de gris,

Carab !

Il allait à la chasse,

A la chasse...

BEAUDRILLE, d'une voix profonde, en l'interrompant.

Aux perdrix, monsieur Chavartot.

CHAVARTOT.

Ah !

ATHÉNAÏS.

Eh ! bonjour, monsieur Chavartot.

CHAVARTOT.

Ah ! — Bonjour, madame.

ATHÉNAÏS.

Madame ?... Vous ne reconnaissez donc pas vos anciens amis ?

CHAVARTOT.

Si fait, si fait : je vous reconnais très-bien. (À part.) Trop bien !

ATHÉNAÏS.

Qui vous trouble donc si fort ? On dirait un homme qui, en chassant une perdrix, aurait rencontré un lion.

BEAUDRILLE.

Eh !...

CHAVARTOT, à part.

Elle veut me faire dévorer.

BEAUDRILLE.

Allons, décidément, je vous fais pour.

Pour ? à moi ?

CHAVAROT.

Vous ne seriez pas le premier.

BEAUDRILLE.

Oh ! je sais, capitaine, que vous êtes un homme terrible.

CHAVAROT.

ATHÉNAIS.

Mon oncle, racontez donc à monsieur l'histoire du capitaine Voisin.

CHAVAROT.

L'histoire du capitaine Voisin ?

BEAUDRILLE.

Est-ce que je ne vous ai pas, dans le temps, conté mon duel avec le capitaine Voisin ?

CHAVAROT.

Il me semble, en effet, me rappeler quelque chose comme cela.

ATHÉNAIS.

Rien qu'un souvenir confus. Mon oncle vs vous rafraîchir la mémoire.

BEAUDRILLE.

Du moment où il ne se rappelle pas bien l'affaire, c'est qu'il ne le connaît pas. On n'oublie pas de pareilles histoires, quand on les a entendues une fois.

CHAVAROT, à part.

Ah ! maudites lettres !...

BEAUDRILLE.

Puisque vous ne connaissez pas mon duel avec le capitaine Voisin, et que vous désirez le connaître, je veux bien vous le raconter, quoique j'en aie point à parler de ces choses-là, mais elle le sait bien.

ATHÉNAIS.

Je le sais mieux que personne.

BEAUDRILLE.

Ce sont de tristes souvenirs !

CHAVAROT, à part.

Si je criais à la garde !

BEAUDRILLE.

J'étais jeune alors. Je commandais le *Jules-César* de Marseille, et je séjournerais pour la première fois à Nantes, où j'étais arrivé en droiture, venant des grandes Indes. Or, toutes les fois que j'abordais dans un port nouveau, j'avais l'habitude, pour plaire aux dames, de me battre en arrivant.

CHAVAROT.

Avec qui ?

BEAUDRILLE.

N'importe. Comme Nantes était une ville d'importance, pleine de jolies femmes et de fracs lurons, je résolus d'y faire une entrée brillante, dont il s'ensuivrait de loin. Je pris mes informations en conséquence ; et le soir, accompagné de mon second, je m'en fus droit au café militaire. Il s'y trouvait un certain nombre d'habituels paisibles ; ce n'était pas mon affaire : je ne leur dis rien. Il en vint quelques autres plus ou moins fringants : ça ne me suffisait pas. Enfin, à dix heures de nuit, voici que m'arrive un petit tenacé et en grandes manchettes, marchant d'un air superbe et regardant son noeud du haut en bas, un vrai fringant de la lane, le fameux Voisin, capitaine ou premier ou troisième escadron du cinquième cuirassiers. C'était le plus bel officier de la garnison et le plus fin duelliste de la ville — Mo voilà ! — s'écria-t-il d'un ton glorieux. — Je vous attends, lui répondis-je en me levant ; — je vous ai marqué à tuer. — Il avait son épadaon au côté ; j'avais apporté mon sabre sous ma lévite ; nous allâmes dans la cour, sous une lanterne ; et il se battit, ma foi très-bien, en vrai crâne qu'il était.

CHAVAROT.

Vous l'avez tué ?

BEAUDRILLE.

Puisque me voilà !

CHAVAROT.

Tué ! sous une lanterne ! à la fleur de l'âge !

BEAUDRILLE.

Il l'a voulu !

CHAVAROT.

Oui, c'est sa faute. Il aurait dû reconnaître ses torts et les réparer.

BEAUDRILLE.

Il m'a donné la seule réparation que je puisse accepter : je n'en connais pas d'autre.

Ah ! malheureux ! (Il s'assoit sur une chaise, à moitié économi.)

CHAVAROT.

Tiens ! qu'est-ce qui lui prend ?

BEAUDRILLE.

Il se trouve mal, mon oncle.

ATHÉNAIS.

Eh bien ! que voulez-vous que j'y fasse ?

BEAUDRILLE.

Que vous sachiez chercher du secours. Vite, un médecin !

ATHÉNAIS.

Au fait, je lui dois bien cela. (À part, en s'en allant.) J'ai toujours vu l'histoire du capitaine Voisin produire beaucoup d'effet, mais jamais autant. (Il sort à gauche.)

SCÈNE III.

ATHÉNAIS, CHAVAROT, assis à droite.

ATHÉNAIS.

Remettez-vous... Nous sommes seuls.

CHAVAROT.

Tué sous une lanterne !

ATHÉNAIS.

Il y a encore moyen de vous sauver.

CHAVAROT.

Vous croyez ?

ATHÉNAIS.

Mais il ne faut pas perdre un moment. Toute hésitation, tout délai vous seraient funestes.

CHAVAROT.

Vous avez raison, vous êtes ma Providence. Merci, adieu. (Il se lève et s'éloigne.)

ATHÉNAIS.

Où allez-vous ?

CHAVAROT.

Très-loin. (Il continue à s'éloigner.)

ATHÉNAIS.

Mais que faites-vous donc ?

CHAVAROT.

Je suis vos conseils. Je me sauve. (Il poursuit sa marche.)

ATHÉNAIS.

Croyez-vous m'échapper par une billesoée ? (Elle l'arrête vivement par le bras.)

CHAVAROT.

Une billesoée ! Dieu du ciel ! je jure que je n'ai pas envie de plaisanter.

ATHÉNAIS.

Ni moi. Parlons sérieusement. Vous êtes un monstre.

CHAVAROT.

C'est beaucoup dire.

ATHÉNAIS.

Moins que vous n'avez fait.

CHAVAROT.

C'est l'ambition qui m'a égaré, la fatale ambition, qui perd les hommes.

ATHÉNAIS.

Et leur fait perdre les femmes.

CHAVAROT.

Hélas !

ATHÉNAIS.

Si j'écoutais ma colère !

CHAVAROT.

Écoutez plutôt ma défense.

ATHÉNAIS.

Il n'y a pas de justification possible.

CHAVAROT.

Il y a des circonstances atténuantes.

ATHÉNAIS.

Lesquelles ?

CHAVAROT.

Je suis veuf.

ATHÉNAIS, à part.

Allons donc !

CHAVAROT.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'arranger ?

ATHÉNAÏS.
 Adressez-vous à mon oncle.
 CHAVAROT.
 Pour me faire égarer ?
 ATHÉNAÏS.
 Vous n'avez rien à craindre, quant à présent.
 CHAVAROT.
 Est-ce que vous ne lui avez pas tout dit ?
 ATHÉNAÏS.
 Pas encore.
 CHAVAROT.
 Lui avez-vous dit quelque chose ?
 ATHÉNAÏS.
 En pareil cas, on dit tout ou rien.
 CHAVAROT.
 Je ne suis donc pas obligé à tout ?
 ATHÉNAÏS.
 C'est selon.
 CHAVAROT.
 Je comprends : il vous faut ma tête en ma main.
 ATHÉNAÏS.
 L'avez-vous l'autre.
 CHAVAROT.
 Je vous offre l'autre.
 ATHÉNAÏS.
 Votre main ?
 CHAVAROT.
 Et mon cœur.
 ATHÉNAÏS.
 Faites attention à ce que vous dites et prenez garde à ce que vous ferez. Si ce n'est pas sérieux cette fois, ce sera tragique.
 CHAVAROT.
 Le mariage n'est pas une plaisanterie.
 ATHÉNAÏS.
 Ainsi voilà qui est bien entendu : vous m'épousez ?
 CHAVAROT.
 Si vous daignez y consentir.
 ATHÉNAÏS.
 Vous me croyez peut-être plus riche qu'autrefois ?
 CHAVAROT.
 Ni plus ni moins.
 ATHÉNAÏS.
 A la bonne heure ! je vous accorde votre pardon.
 CHAVAROT.
 Et votre consentement ?
 ATHÉNAÏS, lui tendant la main.
 Voilà ma réponse.
 CHAVAROT, lui baisant la main.
 Chère Athénaïs !
 ATHÉNAÏS, à part.
 Cette fois je le tiens.
 CHAVAROT, à part.
 Il faut maintenant me tirer de là.
 ATHÉNAÏS.
 Quand ferez-vous publier les bans ?
 CHAVAROT.
 Quand vous voudrez.
 ATHÉNAÏS.
 Demain.
 CHAVAROT.
 Tant mieux. Vous avez toujours vos soixante mille francs ?
 ATHÉNAÏS.
 Ni plus ni moins.
 CHAVAROT.
 C'est suffisant.
 ATHÉNAÏS.
 C'est indifférent.
 CHAVAROT.
 Pâti à Dieu !
 ATHÉNAÏS.
 N'êtes-vous pas riche ?
 CHAVAROT.
 Je l'ai été.

ATHÉNAÏS.
 Vous ne l'êtes plus ?
 CHAVAROT.
 Je suis ruiné.
 ATHÉNAÏS.
 Ruiné !
 CHAVAROT.
 Complètement.
 ATHÉNAÏS.
 C'est incroyable.
 CHAVAROT.
 C'est trop vrai.
 ATHÉNAÏS.
 Vous seriez pourtant gagné deux cent mille francs à ce mariage ?
 CHAVAROT.
 Sans compter l'épouse. C'était joli.
 ATHÉNAÏS.
 Superbe.
 CHAVAROT.
 Mais les affaires se saivent et ne se ressemblent pas.
 ATHÉNAÏS.
 Pourquoi spéculer encore ?
 CHAVAROT.
 Je voulais un million.
 ATHÉNAÏS.
 Vous avez joué ?
 CHAVAROT.
 Je me croyais sûr de gagner. Mon agent dit chaque fois qu'il avait formellement promis.
 ATHÉNAÏS.
 Et, malgré sa promesse ?...
 CHAVAROT.
 J'eus ma bataille de l'aviation, hélas ! et je perdis...
 ATHÉNAÏS.
 Tout ?
 CHAVAROT.
 Forcément l'honneur.
 ATHÉNAÏS.
 Voilà tout ce qui vous reste ?
 CHAVAROT.
 Plus une cinquantaine de mille francs...
 ATHÉNAÏS.
 C'est encore une ressource.
 CHAVAROT.
 Entendons-nous. Je disais : cinquante mille francs de dettes.
 ATHÉNAÏS.
 De dettes ?
 CHAVAROT.
 De dettes. — N'importe ! je puis me consoler de tout, puisque vous me rendez votre amour.
 CHAVAROT.
 Mon affection ne paierait pas vos dettes.
 CHAVAROT.
 Pardonnez-moi, sur les soixante mille francs que vous m'apportez en dot, j'en prendrai tout de suite cinquante mille pour liquider l'arrière ; restent dix mille francs que je garderai comme en cas ; et, avec du travail et du temps, beaucoup de temps, par exemple, j'arriverai, je l'espère du moins, à nous assurer une vieillesse tranquille. Qu'en dites-vous, Athénaïs ?
 ATHÉNAÏS.
 Moi ? rien.
 CHAVAROT.
 O ciel ! vous vous taisez ! vous hésitez peut-être ! se pourrait-il, Athénaïs, que l'avoué de ma pauvre mère m'ait fait perdre votre affection ?
 ATHÉNAÏS.
 Point du tout ; votre malheur ne fait que m'intéresser davantage à vous.
 CHAVAROT.
 Ah ! je reconnais là votre désintéressement.
 ATHÉNAÏS.
 Mais mon oncle !
 CHAVAROT.
 Eh bien ?

ATHÉNAÏS.

Moi, je ne tiens pas à l'argent. Mais mon oncle y tient pour moi; et cela revient au même.

CHAVAROT.

Pas du tout.

ATHÉNAÏS.

Je ne puis me marier sans son consentement.

CHAVAROT.

Vous êtes majeure ?

ATHÉNAÏS.

Moi ?

CHAVAROT.

Vous avez même la grande majorité. C'est donc de vous seule, uniquement de vous que dépend notre salut.

ATHÉNAÏS.

C'est-à-dire le vôtre.

CHAVAROT.

Tout n'est-il pas commun entre gens qui s'aiment ?

ATHÉNAÏS.

Êtes-vous bien sûr que nous nous aimions ?

CHAVAROT.

Oui, pour mon compte.

ATHÉNAÏS.

Vous m'aimez aujourd'hui, parce que vous êtes ruiné.

CHAVAROT.

Serait-ce donc pour cela que vous ne m'aimeriez plus ?

ATHÉNAÏS.

Moi ! j'ai cessé de vous aimer le jour où vous m'avez abandonnée, et il y a longtemps.

CHAVAROT.

Vous me dites le contraire tout à l'heure.

ATHÉNAÏS.

J'avais mes raisons.

CHAVAROT.

Lesquelles ?

ATHÉNAÏS.

Croyez-vous qu'on oublie de pareils outrages ? Je ne suis pas femme pour rien, monsieur Chavarot ; j'ai bonne mémoire et bonne rancune. Vous aviez autrefois désigné la main que je vous offrais. J'ai voulu me faire offrir la vôtre, pour avoir le plaisir de la refuser. Vous m'aviez tourné le dos alors que vous ne me trouviez pas assez riche ; je suis venue tout exprès vous tirer ma révérence, maintenant que vous êtes ruiné. Je tenais à vous payer de votre monnaie, et je crois que nous sommes quittes. Je vous avais annoncé une veuve : la voilà ; je n'en veux pas d'autre. Rassurez-vous ; je suis généreuse, et je maintiens le pardon que je vous ai accordé tout à l'heure.

CHAVAROT, à part.

Et c'est elle qui me raille !

ATHÉNAÏS.

Eh bien ! monsieur Chavarot, qu'en dites-vous ?

CHAVAROT.

Rien ; j'aurais trop à dire.

ATHÉNAÏS.

Quoi, par exemple ?

CHAVAROT.

Que vous n'iez maintenant, parce que vous me connaissez peu, ce que vous affirmiez tout à l'heure, parce que vous me croyiez riche.

ATHÉNAÏS.

Moi ! je savais depuis longtemps que vous étiez ruiné.

CHAVAROT.

En vérité ?

ATHÉNAÏS.

Tout Paris le sait.

CHAVAROT, à part.

De mieux en mieux ; je n'ai plus besoin de m'en mêler.

ATHÉNAÏS.

Cela vous étonne ?

CHAVAROT.

Je l'avoue.

ATHÉNAÏS.

Rien de plus simple cependant : votre agent de change a parlé.

CHAVAROT.

Quelle indiscretion ! un agent de change ! il n'y a plus à se fier à personne.

ATHÉNAÏS.

A propos de confiance, nous avons un petit compte à régler, monsieur Chavarot.

CHAVAROT.

Lequel ?

ATHÉNAÏS.

Mes lettres ?

CHAVAROT, à part.

Dieu soit loué ! je ne savais comment lui demander les miennes.

ATHÉNAÏS.

Vous hésitez, monsieur ?

CHAVAROT.

Je gémis, mademoiselle, mais je n'hésite pas ; je suis glorieux homme, et, quel qu'il en puisse coûter à mon cœur, je remplirai mon devoir. Puisque tout est fini entre nous... est-ce fini ?

ATHÉNAÏS.

Irrévocablement fini.

CHAVAROT.

Vous le voulez, cruelle !

ATHÉNAÏS.

Je veux mes lettres.

CHAVAROT.

Quand ?

ATHÉNAÏS.

Le plus tôt possible.

CHAVAROT.

Vous les surez dans une heure.

ATHÉNAÏS.

Toutes ?

CHAVAROT.

En avez-vous le compte ?

ATHÉNAÏS.

Quatre-vingt-seize.

CHAVAROT.

Juste. Vous verrez qu'il n'en manque pas une.

ATHÉNAÏS.

Très-bien !

CHAVAROT.

Adieu, mademoiselle.

ATHÉNAÏS.

Au revoir, monsieur... Dans une heure.

CHAVAROT.

Et pour la dernière fois ?

ATHÉNAÏS.

J'aime à le croire.

CHAVAROT.

Vous voudrez bien alors me remettre en même temps les miennes.

ATHÉNAÏS.

Quoi ?

CHAVAROT.

Mes lettres.

ATHÉNAÏS.

Vos lettres ?

CHAVAROT.

Oui. Je vous en ai écrit sept.

ATHÉNAÏS.

Il y a si longtemps !

CHAVAROT.

Scripts moment.

ATHÉNAÏS.

Je n'entends pas le latin.

CHAVAROT.

Je vous prie de me les rendre.

ATHÉNAÏS.

Je les ai brûlées.

CHAVAROT.

C'est égal, rendez-les-moi toujours.

ATHÉNAÏS.

Vous doutez de ma parole ?

CHAVAROT.
De votre méconnaissance seulement.

ATHÉNAÏS.
Il me semble bien les avoir brûlés.

CHAVAROT.
Après tout, c'est possible.

ATHÉNAÏS.
C'est même très-probable.

CHAVAROT.
En ce cas, pour que nous soyons à deux de jeu, qui de quatre-vingt-seize lettres ôto sept, reste...

ATHÉNAÏS.
Je chercherai dans mes malins.

CHAVAROT.
Cherchez et vous trouverez. A bientôt. (*Il salue et s'éloigne.*)

ATHÉNAÏS.

Adieu.

CHAVAROT, à part, en s'en allant.
Encore une partie gagnée!

ATHÉNAÏS, à part.

Encore un parti perdu.

SCÈNE IV.

DUMÈGE, CHAVAROT, BEAUDRILLE, ATHÉNAÏS.

BEAUDRILLE.

Voilà le docteur, enfin!

CHAVAROT.

Merci, capitaine, je suis remis.

BEAUDRILLE.

Déjà!

CHAVAROT.

Grâce aux attentions délicates de mademoiselle votre nièce.

BEAUDRILLE.

C'était bien la peine de me faire tant courir!

DUMÈGE.

Quant à moi, je suis bien aise, monsieur Chavarot, d'être venu pour rien.

CHAVAROT.

Je vous remercie, cher docteur, comme si vous étiez venu pour quelque chose. Mais je vous dois à tous deux un dédommagement pour la peine que chacun de vous a prise à sa manière; et je crois vous le donner, messieurs et amis, en vous présentant l'un à l'autre. (*A Dumège, en lui montrant Beaudrille.*) Monsieur le capitaine Beaudrille, mon ami. (*A Beaudrille, en lui montrant Dumège.*) Mon ami, monsieur le docteur Dumège, médecin des Eaux.

DUMÈGE, saluant Beaudrille.

Vous êtes le bienvenu dans ce pays, monsieur, et vous serez le très-bien venu dans ma maison, si vous voulez me faire l'honneur de vous y présenter.

BEAUDRILLE, saluant Dumège.

Enchanté, docteur, de faire votre connaissance. Un médecin est toujours bon à connaître, surtout aux Eaux. Les vôtres, docteur, sont-elles vraiment bonnes pour les gastrites?

DUMÈGE.

Oui, monsieur; mais elles ne valent rien pour la goutte.

BEAUDRILLE.

Diab! Athénaïs, vous ne m'avez pas dit cela.

ATHÉNAÏS.

Je ne sais pas médecin, mon oncle.

BEAUDRILLE.

Mais comment vois-je faire?

DUMÈGE.

Rien de plus simple. Si les eaux doivent vous faire du mal, n'en buvez pas.

BEAUDRILLE.

Cela me contrariait, parce que j'aime à commettre sur place. Les produits spéciaux d'un pays valent toujours mieux et coûtent moins cher qu'ailleurs. Mais il faut bien se faire sa raison; et, puisque vous me défendez l'eau, d'ailleurs, je me résigne à n'en pas boire; je boirai du vin. Allons déjeuner, ma nièce. (*Il prend le bras d'Athénaïs, qui lui dit un mot à l'oreille.*) Tiens! je t'avais oublié, docteur, je vous présente ma nièce et je vous la recommande.

DUMÈGE.

C'est à moi de me mettre aux ordres de madame.

BEAUDRILLE, poussé par Athénaïs.

Mademoiselle, docteur, mademoiselle Athénaïs Beaudrille, ma nièce: elle est encore à meriter.

DUMÈGE.

J'aurais dû m'en douter, et j'en félicite celui qui aura le bonheur de plaire à mademoiselle.

ATHÉNAÏS.

Rien d'aimable ne saurait m'étonner de votre part, monsieur; la politesse est chez vous un apaisage de famille. Nous avons fait route, en venant de Paris, avec monsieur votre fils, qui m'a comblé d'attentions et de prévenances. Je suis heureuse de vous remercier à la fois de son obligeance et de la vôtre. (*Echange de saluts; Athénaïs sort à gauche, donnant le bras à Beaudrille.*)

SCÈNE V.

DUMÈGE, CHAVAROT.

CHAVAROT, regardant Athénaïs qui s'éloigne, à part.

L'ennemi se retire en pleine déroute: c'est le moment de lancer les hussards.

DUMÈGE.

A l'avantage de vous revoir, monsieur Chavarot. (*Il commence à s'éloigner.*)

CHAVAROT, arrêtant Dumège.

Docteur, vous allez dire que je rêve toujours mariage; mais tout à l'heure, en voyant mademoiselle Beaudrille, il m'est venu une idée.

DUMÈGE.

Laquelle?

CHAVAROT.

Oh! une idée en l'air. Il est trop jeune pour elle. Ce n'est pas qu'elle soit bien âgée. Vous l'avez vue: quel âge lui donnez-vous?

DUMÈGE.

Je ne sais: vingt-cinq ans.

CHAVAROT.

Tout au plus. Mais c'est égal: je la crois trop jeune pour elle. Quel âge a-t-elle?

DUMÈGE.

Qui?

CHAVAROT.

Votre fille.

DUMÈGE.

Vingt-deux ans.

CHAVAROT.

Trop jeune! C'est dommage: une personne aimable, élevée dans un des meilleurs pensionnats de la capitale, et soixante mille francs comptant. Soixante mille francs, c'est quelque chose au bout du compte.

DUMÈGE.

C'est l'aisance d'une honnête famille.

CHAVAROT.

Mais il est décidément trop jeune pour elle.

CHAVAROT.

Je le crois comme vous.

DUMÈGE.

La chose mérite pourtant réflexion. Si par hasard ce parti vous convenait à tous deux, vous m'auriez qu'à me le dire: entre nous, je crois que l'oncle serait bien aise de la marier, convenablement entendu, avec un honnête homme, avec un jeune homme de bonne famille, comme voilà votre fils.

DUMÈGE.

Merci, j'y penserais.

CHAVAROT.

Pensez-y. Peut-être est-il trop jeune, peut-être non. En tout cas, vous pouvez compter sur mes bons offices.

DUMÈGE.

Merci encore une fois pour votre bonne pensée et pour vos offres amicales.

CHAVAROT.

Il n'y a pas de quoi. Tout à vous, docteur. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE VI.

DUMÈGE seul.

Il faut décidément que je me corrige de cette mauvaise habitude de jurer les gens sur leur physionomie: Chavarot à du bon.

SCÈNE VII.

HENRI, DUMÈGE.

HENRI, venant du pavillon.

Eh bien, père, où es-tu donc ? que fais-tu ? à peine arrivé, tu m'abandonnes. C'est que je m'ennuie de ne pas te voir.

DUMÈGE.

Tu m'aimes donc toujours ?

HENRI.

Ne devons-nous pas nous aimer chacun pour deux ? maintenant que nous avons perdu l'amour en qui nous confondions nos deux âmes !

DUMÈGE.

Chère et vivante image de mon bonheur passé ! Ta mère n'est pas tout entière perdue pour moi : elle t'a laissé en partant sa parole et son regard.

HENRI.

Et à toi son cœur. Je l'aimais en elle : je l'adore en toi. *(Dumège s'essuie furtivement les yeux.)* Oh ! ne te cache pas pour pleurer, tu n'en as pas besoin ; c'est si bon les bonnes larmes ! Moi aussi j'ai envie de pleurer, et de dire aussi, de parler, de crier, de chanter. Depuis que j'ai quitté Paris, il me semble que je suis sorti de prison. Je suis libre de joie et de liberté, l'air du pays me monte à la tête, j'aime tant l'odeur d'un toit campé ! Et cette rivière qui me semblait si grande quand j'étais petit, et qui me paraît toujours si belle ! Le long de la route, je voyais les arbres s'incliner pour me dire bonjour, comme les paysans qui me tiraient leur bonnet ; et, la tête à la portière, je saluais tous ces vieux amis. Les nôtres eux-mêmes me faisaient cortège en courant après la voiture ; et je trouve à mon arrivée les apprêts d'un bal ! Veux-tu que nous dansions un peu ? *(Il prend son père par la taille.)*

DUMÈGE, se défendant.

Non : mes clients pourraient me voir.

HENRI.

Quel ennui de ne pouvoir être heureux à son aise ! quand on l'est si rarement.

DUMÈGE.

Serais-tu vraiment heureux, complètement heureux, ici ?

HENRI.

Rit : N'ai-je pas sous mes pieds la terre deux fois sacrée où reposent mes souvenirs, où vivent mes affections, et sur ma tête le ciel bleu, patrie de l'espérance ? Que desirer de plus ?

DUMÈGE.

Ce que tu regretterais peut-être plus tard.

HENRI.

Quoi donc ?

DUMÈGE.

Les plaisirs que recherche la jeunesse et qu'offre Paris.

HENRI.

Moi ! je ne connais qu'un plaisir, le travail. Et c'est un plaisir commode qu'on peut se donner partout.

DUMÈGE.

Et à bon marché.

HENRI.

Da papier, de l'encre, une plume : l'art n'en demande pas davantage pour donner la gloire.

DUMÈGE.

Tu consentirais donc, mais là, de bon cœur, à l'enfermer, pendant les deux tiers ou les trois quarts de l'année, je suppose, au fond d'un département ?

HENRI.

Dans un désert, si c'était avec toi.

DUMÈGE.

Tu dis cela pour me faire plaisir.

HENRI.

N'ai-je pas réussi ?

DUMÈGE.

Certes ! Mais toi ? c'est de toi qu'il s'agit. Réponds en toute franchise, d'une façon complètement désintéressée, en m'oubliant... *(mouvement de Henri)* pour un moment. Je ne te demande pas l'impossible. Un peu d'égoïsme, s'il vous plaît, monsieur, et dis-moi ta mauvaise vérité. Où et comment te plairait-il de vivre ?

HENRI.

Ici, gâté par toi.

DUMÈGE.

Reste donc avec moi, cher enfant, et ne quitte plus ton père que pour la gloire.

HENRI.

Que dis-tu, père ? Et pourquoi me parler d'un bonheur, hélas ! impossible ?

DUMÈGE.

Oh ! est l'impossibilité, je te prie ? où est l'obstacle ? Qui t'empêcherait, après avoir travaillé ici, d'aller résider à bas ? Sois tranquille : ce n'est pas moi qui l'arrêterai jamais, ce n'est pas moi qui te retarderai d'une heure sur la route du succès.

HENRI.

Tu m'y pousserais plutôt.

DUMÈGE.

Je t'y porterais.

HENRI.

Je le sais bien.

DUMÈGE.

Qui te retient alors ?

HENRI.

Mes leçons.

DUMÈGE.

Tu en prends encore ?

HENRI.

Non : j'en donne.

DUMÈGE.

Est-ce que cela t'amuse ?

HENRI.

Comme la pluie.

DUMÈGE.

Pourquoi t'imposer un ennui qui me prive d'un plaisir ?

HENRI.

Eh ! ne faut-il pas gagner sa vie ?

DUMÈGE.

Non, quand on a un père qui gagne pour deux.

HENRI.

Tu seras donc toujours le même, mon pauvre père ? Tu ne deviendras donc jamais raisonnable ?

DUMÈGE.

Par exemple !

HENRI.

C'est vrai : j'ai beau te prêcher l'économie à tout instant et de toutes les manières, rien n'y fait ; je ne puis venir à bout de te corriger. Tu ne songes qu'à la dépense !

DUMÈGE.

Qu'est-ce que tu me racontes là ?

HENRI.

Tes fredaines, père prodigue ! Après avoir payé mon éducation, tu as voulu payer mon entretien, mes plaisirs, mes fantaisies, que sais-je ? Et maintenant tu voudrais, sous prétexte de gloire, me payer l'oisiveté avec ton travail !... Halte-là ! si je te laissais faire, tu m'enrais jamais le sou.

DUMÈGE.

Je puis bien faire ce qu'il me plaît de mon argent : j'en suis le maître.

HENRI.

Pas du tout : j'en suis copropriétaire, et je veux que tu y gardes.

DUMÈGE.

Pour qui et pourquoi ?

HENRI.

Pour toi, pour tes vieux jours.

DUMÈGE.

Dans ce temps-là, tu m'en donneras.

HENRI.

Certainement, si j'en ai. Mais si je n'en ai pas ?

DUMÈGE.

Tu seras fortune avec tes œuvres.

HENRI.

Attends au moins que les œuvres soient faits.

DUMÈGE.

Le meilleur moyen de les faire, c'est de travailler ; et le meilleur moyen, c'est de bien employer les temps.

HENRI.

Je t'en prie, père, n'insiste pas. J'aurais peine à refuser, j'aurais honte d'accepter.

Hum ! DUMÈGE.

Parlons d'autre chose. HENRI.

Comme tu voudras. Hum ! DUMÈGE.

Est-il arrivé beaucoup de baigneurs ? HENRI.

Beaucoup. Hum ! DUMÈGE.

Tout mieux. La saison sera brillante. HENRI.

Hum ! N'as-tu pas fait route avec un certain capitaine Beau-drille ? DUMÈGE.

Celui qui a tué le capitaine Voisin sous une lanterne ? HENRI.

Il t'a semblé ridicule ? DUMÈGE.

Il m'a semblé ce qu'il est. HENRI.

Ah ! Sa nièce était avec lui ? DUMÈGE.

Où. HENRI.

Qu'en dis-tu ? DUMÈGE.

Rien. HENRI.

Je te demande ce que tu en penses. DUMÈGE.

Ni bien ni mal. HENRI.

Comment trouves-tu sa figure ? DUMÈGE.

Singulière. HENRI.

Et son caractère ? DUMÈGE.

Un peu étouffé et trop romantique pour son âge. HENRI.

Vingt-cinq ans ? DUMÈGE.

Oh ! oui. HENRI.

Il n'en faut plus parler. *(Il passe à gauche.)* DUMÈGE.

Pourquoi ? HENRI.

Elle ne te convient pas. DUMÈGE.

Songais-tu à me la faire épouser ? HENRI.

Oh ! si elle t'eût convenu. DUMÈGE.

Elle me convient parfaitement. HENRI.

Tu viens de me dire qu'elle n'était ni jeune, ni jolie, ni sensée, ni... DUMÈGE.

Qu'en est-ce que cela fait ? HENRI.

Ce que cela fait ? DUMÈGE.

Cela ne fait rien. HENRI.

Cela fait qu'elle ne te convient pas et que tu ne l'épouseras pas. DUMÈGE.

Mais si. HENRI.

Mais non. DUMÈGE.

Si tu ne le veux pas, c'est une autre affaire. Je ne prétends pas me marier contre ta volonté. HENRI.

Veilà qui est plaisant ! ne vas-tu pas maintenant me faire jouer malgré moi le rôle d'un père de-pose, et me per-met-tre

que c'est moi qui t'empêche de te marier à ton gré, quand c'est toi en contraire qui répugnes à ce mariage, tandis que moi je n'y renonce que parce que tu m'as prouvé que... Tiens ! je ne sais ce que je dis. C'est à en perdre la tête. Laisse-moi tranquille.

Laisse-moi t'expliquer la chose, ou contraire. Rien de plus simple. Ce mariage me convient, puisqu'il l'arrange ; et je ne demande pas mieux que d'épouser cette demoiselle, puisqu'elle te plaît.

Il ne s'agit pas de moi. DUMÈGE.

Si fait. Du moment où cela m'est égal, c'est toi que cela regarde. HENRI.

Eh bien ! elle ne me plaît pas, à moi, cette demoiselle ! DUMÈGE.

Pourquoi ? HENRI.

Pour les raisons que tu m'as dites tout à l'heure. DUMÈGE.

Bah ! jellie ou laide, jeune ou vieille, celle-là ou une autre, qu'importe ? HENRI.

Quel philosophe ! Est-ce que tu te mélerais, Henri, de mépriser les femmes ? DUMÈGE.

Dieu m'en garde ! HENRI.

Tu les hais donc ? DUMÈGE.

Tu vois bien que non, puisque je veux me marier. HENRI.

Que signifie alors une pareille inconstance en un sujet si grave ? DUMÈGE.

Que les femmes me sont indifférentes : voilà tout. HENRI.

O mon fils ! si jeune encore, ne tente pas la vie. C'est un mystère aussi, et personne avant d'en sortir n'en sait le dernier mot. DUMÈGE.

Rassure-toi, père. J'ai plus d'expérience que tu me supposes, et je ne parle point au hasard. HENRI.

Bon ! ne vas-tu pas à cette heure te métamorphoser en victime des passions et te pencher mélancoliquement sur les ruines de tes illusions brisées ? DUMÈGE.

Ne te moque pas de moi. Je veux dire simplement qu'à Paris j'ai rencontré nombre de jeunes et jolies femmes, fort aimables, disait-on, et que je ne me suis jamais senti le moindre velléité d'en aimer aucune. HENRI.

Je te salue raisonnable, mais pas à ce point. DUMÈGE.

Toi voilà donc rassuré, complètement rassuré, l'espère ; et je n'imagine pas quelle objection tu pourrais encore me présenter. HENRI.

Eh ! ne vois-tu pas, mon cher enfant, qu'en te détournant de ton projet, j'élève contre mon plus cher désir ; que je cherche à tromper moi-même ma secrète espérance ? Ce mariage sans l'enrichir, Dieu merci, mettrait ton avenir à l'abri du besoin ; et libre alors des soucis matériels, tu pourrais consacrer tout ton temps, toutes tes forces, à l'élaboration de ton œuvre, à la construction de ta renommée ! DUMÈGE.

Bon ! je n'irai plus à Paris que pour la publication de mes ouvrages ; et le reste de l'année, je le passerai ici, heureux et tranquille, à rêver, à travailler, à vivre, près de toi ! HENRI.

Le paradis pour ma vieillesse ! DUMÈGE.

Père, va demander pour moi la main de mademoiselle Beau-drille. HENRI.

Tu es vraiment décidé à l'épouser ? DUMÈGE.

HENRI.

A condition qu'elle viendra habiter la maison paternelle.

DUMÈS.

Si tu le veux, nous essayerons.

HENRI.

Tout de suite.

DUMÈS.

Tu prendras bien vingt-quatre heures pour réfléchir.

HENRI.

Toutes mes réflexions sont faites. Mon parti est pris. Je me décide vite et j'agis de même. Penser, dire et faire, pour moi c'est tout un. Malgré mon air tranquille, je ne sais pas attendre. Va de ce pas entamer l'affaire et tâche de conclure. Va, pars tout de suite pour revenir plus tôt : veux-tu ?

DUMÈS.

Ce que tu voudras. Mais je crains...

HENRI.

Ne crains rien. Je réponds de tout.

DUMÈS.

Henri tu regretteras peut-être un jour de t'être engagé trop légèrement.

HENRI.

Ce que je regretterais toute ma vie, père, ce serait l'occasion du bonheur perdu par ma faute. Demain, peut-être, il serait trop tard. Prenons garde aux rivaux, et hâtons-nous.

DUMÈS.

C'est ton dernier mot ?

HENRI.

Au revoir, père, et bonne chance.

adieu, le servant dans ses bras.

Que Dieu récompense ta pitié filiale ! *(Il regarde un instant son fils d'un air à la fois attendri et inquiet, et semble chercher sur sa physionomie quelque trace d'hésitation. Voyant Henri lui sourire avec confiance, il lève brusquement les deux mains en homme qui a définitivement pris son parti.)* Le sort en est jeté *(il sort à grande pas par la gauche.)*

SCÈNE VIII.

HENRI, seul.

Ma récompense, ô mon père ! ce sera ta joie. Toi content, moi tranquille, qu'aurai-je à souhaiter ? c'est une affaire entendue : n'y pense plus. — Garçon ! Eh bien ! où est-il donc ce garçon ? *(Il sort à droite. Le jardin se remplit de promeneurs. On entend au dehors le prélude d'une contredanse.)*

SCÈNE IX.

NANON, ADELE.

ADELE, donnant le bras à Nanon.

Ah ! ma pauvre Nanon, j'en mourrai de chagrin.

NANON.

Attendez un peu, mademoiselle : il est toujours temps de faire une bêtise.

ADELE.

Je ne cesse de pleurer en pensant à ce mariage.

NANON.

Il n'est pas encore fait.

ADELE.

Ma grand-mère dit qu'il se fera bientôt.

NANON.

Elle n'est pas sorcière et n'a pas l'avenir dans sa poche. Tant que le maire et le curé n'y ont point passé, on ne peut jurer de rien. Et d'ici là !...

ADELE.

Eh bien ?

NANON.

Je trouverai quelque chose.

ADELE.

Dieu t'entende, hélas !

SCÈNE X.

NANON, ADELE, CHAVAROT.

CHAVAROT, à part, entrant par le fond à droite.

J'ai ma lettre, je me moque des réclamations, et je brave le destin. *(Foyant Adèle apercevoir de Nanon, il s'empresse de lui offrir le bras.)* Mademoiselle, voulez-vous permettre ?

ADELE.

Oui, monsieur.

CHAVAROT.

Vous n'avez pas oublié, j'espère, votre promesse d'ouvrir le bal avec moi ?

ADELE.

Non, monsieur.

CHAVAROT.

Aimez-vous la contredanse, mademoiselle ?

ADELE.

Moins que la redowa, monsieur.

CHAVAROT.

Veux m'étonner : C'est si joli, la contredanse !

ADELE.

C'est si vieux ! *(Adèle et Chavarot sortent par la gauche.)*

SCÈNE XI.

NANON, HENRI.

NANON, apercevant Henri, qui rentre à droite.

Tiens ! je connais cette figure-là : une jolie figure, ma foi ! *(Elle traverse le théâtre et va se mettre en face de Henri.)*

HENRI.

Que cherches-tu, Nanon ?

NANON.

Je cherche un ami d'autrefois, monsieur Henri.

HENRI.

Tu l'as trouvé, Nanon. *(Il s'assoit à droite de la table.)*

NANON, s'asseyant en face de Henri, le dos tourné vers le jardin. Ça prouve chez vous un bon cœur, monsieur Henri, si une bonne mémoire ; car il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus.

HENRI.

Depuis que j'ai quitté Moulins : il y a cinq ou six ans.

NANON.

Pourquoi donc que vous n'y êtes pas revenu ? est-ce que vous avez le dégoût du pays ?

HENRI.

Je l'aime à la folie, au contraire. Mais j'ai voyagé ; j'ai passé deux ans en Italie, le reste à Paris.

NANON.

Je ne vous en veux pas alors.

HENRI.

Tu aurais tort de m'en vouloir, Nanon ; car moi, je t'ai toujours gardé un bon souvenir, ainsi qu'à la sœur de lait, la petite Adèle. La bonne enfant et bien gentille ! A-t-elle grandi ?

NANON.

Elle est aussi grande que moi.

HENRI.

Ce n'est pas possible.

NANON.

Pourquoi donc ? Est-ce qu'il n'est pas permis aux petites filles de devenir de belles demoiselles comme aux petites garçons de devenir de beaux messieurs ? Elle n'a pas plus perdu son temps que vous.

HENRI.

La distraction est naïve, en effet. Je la vois toujours comme elle était dans ce temps-là, quand nous jouions tous les trois à cache-cache, dans la ferme, et que je la portais dans mes bras pour passer les ruisseaux.

NANON.

Je me rappelle que vous l'appeliez souvent : ma petite femme ! et que vous l'embrassiez à pleines joues.

HENRI.

Je l'aimais de tout mon cœur.

NANON.

Je suis contente que vous soyez venu pour la fête.

HENRI.

C'est un hasard.

NANON.

N'imporie. Puisque vous y êtes, j'espère que vous n'en donnerez pas votre part au chat. Vous allez danser ?

HENRI.

Non.

NANON.

Monsieur est trop vieux : ces plaisirs ne sont plus de son âge.

HENRI.

Si; mais ils ne sont plus de mon goût.

NANON.

Oh! faut pas faire le fier, parce que vous venez de Paris. Il y a de jolies filles ici, et pas farcies.

HENRI.

Je le vois bien, Nanon.

NANON.

Je ne parle pas de moi, pauvre paysanne! mais de certaines que je connais, autrement fautes que moi pour plaire aux beaux messieurs qui reviennent d'Italie. *(Henri a cessé d'écouter Nanon pour regarder Adèle qui descend les marches du pavillon.)*

HENRI, portant la main à son cœur.

Ah!

NANON.

Qu'avez-vous, monsieur?

HENRI, se frottant les yeux.

C'est une vision.

NANON.

Quoi?

HENRI, se levant.

Belle comme ma mère!

NANON, se retournant et apercevant Adèle.

Ah! je comprends. Sonnez les cloches!

SCÈNE XII.

ADÈLE, CHAVAROT, HENRI, NANON.

CHAVAROT, entrant vivement par la gauche, à Adèle.

Mademoiselle, j'ai eu soin de m'assurer un vis-à-vis.

HENRI, à Chavarot.

Monsieur...

ADÈLE, à part, reconnaissant Henri.

C'est lui! Henri!

HENRI.

Voulez-vous bien me permettre de danser avec mademoiselle votre fille?

CHAVAROT.

Monsieur, je n'ai pas d'enfants.

HENRI.

Pardon, monsieur, j'ai voulu dire avec mademoiselle votre nièce.

CHAVAROT.

Monsieur, je suis Chavarot, seul de ma famille.

HENRI.

A quel titre alors donnez-vous le bras à mademoiselle?

CHAVAROT.

La question est plaisante.

HENRI.

Je la fais pourtant très-sérieusement, monsieur, et je vous conseille d'y répondre de même.

CHAVAROT.

Puisqu'il faut vous le dire, monsieur, je suis le futur de mademoiselle.

HENRI.

Son futur beau-père?

CHAVAROT.

De quel pays arrive donc ce petit monsieur?

HENRI.

Puisque vous le prenez ainsi, monsieur, je n'ai plus de ménagements à garder, et je danserai avec mademoiselle sans vous enlever.

CHAVAROT.

Monsieur, cette contradance m'appartient de droit. *(En ce moment l'orchestre joue les premières mesures d'une redowa.)*

HENRI.

Ce n'est pas une contradance, monsieur, c'est une redowa, et elle m'appartient de fait. *(Il passe devant Chavarot et prend sa place auprès d'Adèle.)*

CHAVAROT.

Monsieur, ces choses-là ne se font pas.

HENRI, mettant ses gants.

Vous voyez bien que si, monsieur.

CHAVAROT.

Je veux dire, monsieur, qu'on ne doit pas les faire.

HENRI.

On et moi cela fait deux, monsieur.

CHAVAROT.

Monsieur, vous me poussez à bout! Je vais chercher la grand-mère. *(Il s'éloigne précipitamment par la droite.)*

SCÈNE XIII.

NANON, ADÈLE, HENRI.

HENRI, à Adèle.

Je vous demande pardon, mademoiselle; je vous demande mille fois pardon de mon inconscience. Mais c'est plus fort que moi. Épargnez-moi des reproches; j'en serais navré. Pas de représentations non plus; elles ne serviraient à rien. En vous voyant, j'ai perdu la tête.

ADÈLE.

Mais, monsieur, ma grand-mère m'a défendu de danser avec des inconnus.

HENRI.

Ce n'est pas vous qui dansez de votre plein gré, mademoiselle; c'est moi qui vous force à danser. Vous ne désobéissez pas, vous n'êtes pas libre.

NANON, à Adèle.

Allez de confiance, mademoiselle, je réponds de tout. *(Henri et Adèle sortent rapidement par la gauche.)*

SCÈNE XIV.

NANON, CHAVAROT, M^{me} DESPERRIERS.CHAVAROT, à M^{me} Desperriers, en entrant par la droite.

Oui, madame, oui, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

M^{me} DESPERRIERS.

Dieu du ciel! est-ce possible?

CHAVAROT, regardant de tous côtés.

Eh bien! où sont-ils passés?

NANON.

Vous arrivez trop tard, monsieur; les oignons sont envolés. *(Chavarot se dirige vivement vers la gauche; il se débat au milieu de la foule qui l'empêche d'avancer. Le rideau baisse.)*

ACTE III.

Le salon d'un appartement dits maché. — Au fond, une grande porte à deux battants. — À gauche, une porte latérale et une cheminée; devant la cheminée, une table. — À droite, une porte latérale et une fenêtre ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, M^{me} DESPERRIERS, NANON.M^{me} DESPERRIERS, entrant à grande pas, suivie d'Adèle et de Nanon.

C'est un scandale inouï. Danser la redowa avec ce patois, sous les yeux de monsieur Chavarot! Le bon Dieu vous punira.

NANON.

Moi aussi, madame?

M^{me} DESPERRIERS.

Certainement. On doit partager la peine quand on a partagé la faute.

NANON.

Je n'ai rien partagé, madame. J'ai dansé toute seule, et une danse respectable encore, l'ancienne bourrée du pays.

M^{me} DESPERRIERS.

Vous avez dansé pour un veuf.

NANON.

Ça va, donc, madame, qu'on prenne du plaisir?

M^{me} DESPERRIERS.

Il est indécent que les domestiques s'amuse quand les maîtres sont tristes.

NANON.

Madame vendra bien m'avertir quand elle sera de bonne humeur, pour que je me dépêche de rire.

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Ce ne sera pas aujourd'hui. Vous resterez toutes les deux enfermées ici, où vous ne verrez que monsieur Chavart.

NANON.

Tant mieux, madame. Nous n'irons pas en enfer de ce côté-là, puisque nous voilà en purgatoire.

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Vous êtes une pécure. Mouvement de Nanon, qui nous répond. Plus un mot, ou je vous coute à la cuisine.

NANON.

Je ne demande pas mieux, madame; j'y parlerai toute seule, et c'est le moyen d'avoir toujours raison. *(Elle fait un mouvement de sortie vers le fond.)*

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Eh bien! moi, je ne veux pas que vous y alliez. Je veux que vous restiez ici, sans rien dire, bavard! *(Nanon a sauté contre la porte du fond, à droite, et met les mains dans ses poches.)* Qu'est-ce que vous faites là?

NANON.

Mis pénitence, madame.

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Ce n'est pas pour cela que je vous paye des gages.

NANON.

Donnez-moi de l'ouvrage alors.

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Cherchez la clef de cet escalier *(elle montre la porte latérale de droite)*, qui s'est agitée dans notre emménagement.

NANON.

Je veux bien, madame; mais je ne la trouverai pas.

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Pourquoi?

NANON.

Parce que.

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Vous qui prétendez trouver tout!

NANON.

Tout ce qui me dit quelque chose, madame. Mais, que voulez-vous? cette clef ne me dit rien.

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Si vous ne la retrouvez pas aujourd'hui même, demain j'en ferai faire une autre à vos frais, pour vous apprendre!

NANON.

Qu'est-ce que ça m'apprendra, madame?

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Ce que coûte...

NANON, l'interrompt.

Une clef...

M^{ME} DESPERRIÈRES, reprenant vivement.

Et une négligence.

NANON.

Quarante sous les deux, c'est pas cher.

M^{ME} DESPERRIÈRES, tendant à Nanon un tricot commencé.

Tricotez! voici mon bas. *(À Adèle, en lui présentant une broderie.)* Et voilà ma broderie, mademoiselle! brodez! *(Adèle et Nanon se mettent vivement à la besogne, chacune de son côté.)* Je verrai bien ou revenant ce que vous aurez fait.

NANON, d'un ton chagrin.

Madame nous quitte déjà?

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Pour m'occuper de ce joli muguet qui vient troubler en plein jour le repos des familles. Je vais avertir le maire; je vais convoquer le garde champêtre et les gendarmes; je vais me plaindre au préfet!

NANON, à part.

Va-t'en au diable, si tu veux, pourvu que tu l'en ailles!

M^{ME} DESPERRIÈRES.

Quant à vous, je suis tranquille; je vous laisse sous clef. *(Elle sort par la porte du fond, qu'elle ferme au dehors à double tour.)*

SCÈNE II.

ADÈLE, NANON.

NANON, regardant sortir M^{ME} Desperrière.

Crie! crac!... Très-bien, madame, et n'oubliez pas le verrou. *(Adèle, posant sa broderie sur la table.)*

Quel bonheur que grand-maman t'ait laissée avec moi! *(Elle se lève.)*

NANON, se levant aussi et jetant son tricot.

J'étais bien sûre de rester, mademoiselle, en attendant qu'on m'en aller. Pour obtenir quelque chose de madame, il n'y a qu'à la prier du contraire. À votre place, moi, je la prierais de me faire épouser monsieur Chavart, demain matin!

ADÈLE.

Ah! Nanon, peux-tu plaisanter ainsi de mon malheur?

NANON.

C'est la preuve que je n'y crois pas, mademoiselle. Quand on a bon cœur, l'on n'plaisante les gens que sur les infirmités qu'ils n'ont pas. Et je réponds que vous ne serez jamais fou madame Chavart.

ADÈLE.

Ah! toi, d'abord, tu ne doutes du rien.

NANON.

C'est le moyen de venir à bout de tout.

ADÈLE.

Que faire et comment?

NANON.

On fait ce qu'on peut et comme on peut. Est-ce qu'on sait d'avance? Si vivez-vous ce matin que monsieur Chavart vous demanderait en mariage à midi, et qu'à deux heures monsieur lievre vous ferait polir à son nez et à sa barbe? Qui peut me dire aujourd'hui le temps qu'il fera demain? Pourquoi. Ce qu'il y a de certain, c'est que je mourrai mes soulers, s'il fait sec, et, s'il pleut, mes sabots. Voilà tout. On se chausse suivant l'occasion et l'on marche.

ADÈLE.

Une jeune fille est obligée de respecter les convenances.

NANON.

Qu'est-ce que c'est que ça, les convenances? C'est-il pas ce qui convient aux personnes?

ADÈLE.

Si l'en veut.

NANON.

Or donc, épousez celui qui vous convient, au lieu d'épouser celui qui ne vous convient pas, et vous aurez fait vos convenances.

ADÈLE.

Grand-maman n'y consentira jamais.

NANON.

Jamais! c'est bien long.

ADÈLE.

Si je résiste, elle me mettra au couvent.

NANON.

Si on fait des coups d'autorité, nous tirons des coups de tête; et nous prendrons la clef des champs. *(Elle lui montre une clef.)*

ADÈLE.

La clef! Tu l'as donc trouvée?

NANON.

Est-ce que je ne trouve pas tout ce que je cherche? Rassurez-vous donc; j'ai votre liberté dans ma poche. *(Elle remet la clef dans sa poche.)*

ADÈLE.

Moi, donner un tel scandale!

NANON.

Dame! on ne fait pas d'omélettes sans casser des œufs!

ADÈLE.

Mais crois-tu du moins qu'il m'aime?

NANON.

Qui? monsieur Chavart?

ADÈLE.

Mais oui! tu sais aussi bien que moi de qui je veux parler.

NANON.

Et vous, mademoiselle l'innocente, vous savez mieux que moi ce que vous voulez me faire dire.

ADÈLE.

Mais alors, pourquoi ne pas nous donner de ses nouvelles ?
Un bouquet entre par la fenêtre, et vient tomber aux pieds
(Adèle.)

NANON, à Adèle, lui montrant le bouquet.

En voilà.

ADÈLE, ramassant le bouquet.

Tu crois que ce bouquet vient de lui ?

NANON.

Ei vous ?... (Allant à la fenêtre et y faisant une révérence.)
votre servante, monsieur. (Elle se retire de la fenêtre.)

SCENE III.

ADÈLE, NANON, HENRI, en dehors.

HENRI, appelant.

Nanon !

NANON, à Adèle.

Mademoiselle, l'écoutez-vous ?

ADÈLE.

Écoute-le, toi.

NANON, à la fenêtre.

Qu'est-ce que vous voulez encore, monsieur ?

HENRI.

Je voudrais causer avec toi.

NANON.

Avec moi ?

HENRI.

Oui, avec vous.

NANON, se retournant vers Adèle.

Tiens ! il ne me tutoie plus.

ADÈLE.

Il est si poli !

NANON, à la fenêtre.

Eh bien ! monsieur, puisque vous voulez causer, causons.

HENRI.

C'est qu'on ne s'entend pas de si loin !

NANON.

Eh bien ! monsieur, ne causons pas. (Elle se retire de la fenêtre.)

HENRI.

S'il n'y a causons de plus près. (Adèle se rapproche de la fenêtre.)

NANON, à la fenêtre.

Comment ?

HENRI.

Est-ce que vous ne venez pas vous promener ? Il fait si beau !

NANON.

Nous ne pouvons pas sortir.

HENRI.

Mais, moi, ne pourrais-je pas entrer ?

NANON, se retournant vers Adèle.

An fait ?

ADÈLE.

Par exemple !

NANON.

Par exemple ! (A Henri, par la fenêtre.) Non, monsieur, non,
vous ne pouvez pas entrer.

ADÈLE, à part.

Quel dommage !

NANON, continuant.

A moins que vous ne trouviez moyen d'ouvrir la porte. (Elle
lui jette la clef par la fenêtre.)

SCENE IV.

ADÈLE, NANON.

ADÈLE.

Oh ! pour cela, Nanon, je ne puis le permettre.

NANON.

Je le sais bien, mademoiselle. Mais je sais aussi que vous me
permettez de me passer de votre permission.

ADÈLE.

Si grand-maman revenait !

NANON.

Le chien aboiera : il ne peut pas la souffrir.

ADÈLE.

Oh ! je tremble de peur, de honte et de joie.

NANON.

Fermez les yeux, mademoiselle : voilà la diable.

SCENE V.

ADÈLE, NANON, HENRI.

HENRI, se précipitant vers Adèle, les bras ouverts, avec un cri de
joie.

Adèle !

Adèle, immobile, les yeux baissés, la voix tremblante.

Henri.

NANON, se plaçant entre eux.

Doucement, s'il vous plaît. Je veux bien qu'on s'explique, mais
je n'entends pas qu'on s'embrasse. Pour la morale, voyez-vous
je suis un gendarme. Ainsi, situation ! des paroles tant qu'il
vous plaira, mais pas de gestes. (Elle remonte un peu ; les deux
jeunes gens se trouvent au milieu de la scène, et tout en cou-
rant ils vont à la droite du public.)

HENRI, à Adèle.

M'avez-vous reconnu ?

ADÈLE.

Pouvais-je oublier l'ami de mon enfance ?

HENRI.

Pourquoi ne me l'avez pas dit tout de suite ?

ADÈLE.

Je voulais vous éprouver.

HENRI.

Al-je bien supporté l'épreuve ?

ADÈLE.

Pas trop. Vous ne m'avez pas reconnu, vous.

HENRI.

Vous êtes si belle !

ADÈLE.

J'étais donc laide, autrefois ?

HENRI.

Cherment toujours ; mais autrement.

NANON, à part.

Pendant qu'ils font leur ramaga ensemble, qu'est-ce que je
pourrais donc faire, moi, pour me tenir compagnie ? Eh ! je vais
leur tirer les cartes. (Elle s'assoit devant la table à gauche, en
tournant le dos aux jeunes gens, et tire de sa poche un jeu de
cartes qu'elle bat et étale tour à tour devant elle.)

ADÈLE, s'assurant à droite, à Henri.

Durant cette longue absence, avez-vous quelquefois pensé
à moi ?

HENRI.

Toutes les fois que j'ai pensé à sa pays. Et vous ?

ADÈLE.

Quand vous êtes parti, j'ai bien pleuré, toute enfant que j'é-
tais ; et plus d'une fois, au couvent, on m'a grondée à cause de
vous.

NANON, regardant les cartes.

Roi de cœur ! C'est moassier. Demo de cœur ! C'est mado-
maisselle. Valet de trèfle ! Ça ne peut être que cet affreux
Chavaro.

ADÈLE.

Je n'étais pas heureuse, allez ! J'ai besoin d'affection pour
vivre, et je n'ai vu plus personne pour m'aimer. Sans cette
bonne Nanon, je serais morte de chagrin, si vous n'étiez pas
revenu.

HENRI.

J'ai un père excellent. Vous deviendrez sa fille, et nous vous
adorerons tous les deux.

NANON, regardant les cartes.

Un homme de campagne ! Le jeu se trompe ; c'est une femme
de campagne qu'il veut dire. Ça me regarde.

ADÈLE.

Vous n'avez jamais aimé ?

HENRI.

Vous avez été la première, vous êtes la seule, vous serez la
dernière.

ADÈLE.

O mon ami ! je crois tout ce que vous me dites.

HENRI.
Vous avez raison : je ne sais pas tromper.
ADÈLE.
Ce serait dommage.

HENRI.
C'est vous qui m'avez révélé l'amour. Je n'y ai pensé qu'en vous voyant, je n'y ai cru qu'en vous aimant. Je le portais en moi sans m'en douter. Je prenais pour l'indifférence une passion endormie. Mon cœur est resté enroulé tout le temps de notre séparation, comme une plante durant l'hiver. C'était aujourd'hui le printemps, et tout a éclaté au premier rayon de soleil.

NANON, regardant les cartes.
Contrariété, un homme de loi. C'est cet abominable Mistigri.
Oh ! le monstre !

Êtes-vous riche ? HENRI.

Non. ADÈLE.

Tant mieux ! HENRI.

Pourquoi ? ADÈLE.

HENRI.
On ne pourra me supposer des vues intéressées, et il n'y a pas de raison pour qu'on me refuse votre main.

NANON, regardant les cartes.

Ah ! de l'argent ! tout est sauvé, nous avons de l'argent.

ADÈLE.
Et vous, quelle fortune avez-vous ? HENRI.

Aucune.

Tant pis ! ADÈLE.

Pourquoi ? HENRI.

ADÈLE.
Grand'maman préfère monsieur Chavert qui a beaucoup d'hectares.

NANON, jetant les cartes avec découragement.
Je le rencontrerai donc partout, cet animal de Mistigri ! C'est à ne plus savoir où donner de la tête. *(Elle se remet à consulter les cartes avec plus d'attention que jamais.)*

ADÈLE.
Patience, je persévérerai.

Jusqu'à la fin ? HENRI.

Aussi longtemps que vous. ADÈLE.

Vous serez donc à moi, chère Adèle ! HENRI.

ADÈLE.
Ou à personne. Voilà ma foi. *(Elle lui tend la main.)*

HENRI, saisissant la main d'Adèle.
Je le prends. Voilà mon cœur. *(Il attire doucement Adèle et lui baise la main.)*

ADÈLE, les yeux baissés.

NANON, sans détourner les yeux de ses cartes.
Hé ! là bas ! Qu'est-ce que j'entends ? *(Les deux jeunes gens s'éloignent précipitamment l'un de l'autre.)*

HENRI, s'approchant de Nanon.
Que disent les cartes ?

NANON.
Grande réussite ! Mariage ! mariage ! mariage ! *(Elle se lève dans un transport d'enthousiasme, court se placer entre Adèle et Henri, et leur étend solennellement les mains sur la tête.)* Je vous aime, mes enfants. Soyez heureux, et... le reste !

ADÈLE, avec inquiétude.
On monte l'escalier. *(Elle va déborder à la porte latérale de droite.)*

NANON, à Henri.
Vous n'avez donc pas formé la poste ?

HENRI.
Eloordi !

NANON.
Le diable soit des amoureux !
ADÈLE, avec terreur.
Voilà grand'maman !

NANON.
C'est ici que les chais vont se peigner.

ADÈLE.
Que devenir ? *(Elle va s'asseoir près de la table, et se met à tricoter à tort et à travers.)*

HENRI.
Que faire ?

NANON.
Du tapage, on attendait mieux. *(Criant de toutes ses forces.)* Voulez-vous bien vous en aller, monsieur ?

HENRI, interdit.
Par où ?

NANON, à demi-voix.
Aidez-moi donc, au lieu de me répondre... Cassez quelque chose. *(Elle renverse une chaise et traine à grand bruit un fauteuil contre la porte de droite.)*

HENRI, stupéfait.
Moi, casser quelque chose ? ici !

M^{me} DESPERRIERS, au dehors, à droite.
Quel vacarme, bon ! bon ! *(Elle entr'ouvre la porte.)* Que se passe-t-il ?

NANON, s'adressant contre la porte qu'elle referme par une vigoureuse poussée, et criant plus fort que la première fois.

Si vous ne vous en allez pas, monsieur, je crie : au secours !
M^{me} DESPERRIERS, au dehors.

Nanon ! NANON, continuant.

Je crie : au feu ! j'appelle madame !

M^{me} DESPERRIERS, au dehors, criant à tue-tête.
Ouvrez, Nanon, ouvrez ! Je vous l'ordonne. C'est moi !

NANON, parlant très-haut.
La voilà, justement : nous sommes sauvées ! *(Elle ouvre la porte à M^{me} Desperriers, qui pousse un cri de surprise en apercevant Henri.)*

SCENE VI.

ADÈLE, HENRI, M^{me} DESPERRIERS, NANON.

M^{me} DESPERRIERS, à Henri.
Vous ici, monsieur ! Vous chez moi ! *(Henri saisi d'un air embarrassé.)*

NANON, vivement.
Ah ! madame, vous avez bien fait d'arriver.

M^{me} DESPERRIERS.
Vous m'attendiez peut-être ?

NANON.
A preuve que je vous ai laissé la porte ouverte.

M^{me} DESPERRIERS.
Ah ! ah ! vous avez donc trouvé la clef ?

NANON.
Vous m'aviez dit que, si je ne la trouvais pas, vous me la feriez payer.

M^{me} DESPERRIERS, montrant Henri.
Et monsieur ?

HENRI, embarrassé.
Moi, madame ?

NANON.
Monsieur ?

M^{me} DESPERRIERS.
Pourquoi lui avoir ouvert, à lui ?

NANON.
Parce qu'il menaçait de casser les carreaux et je n'ouvrais pas.

HENRI, à demi-voix.
Que dit-elle ?

ADÈLE, bas à Henri.
Laissez-la dire,

M^{me} DESPERRIERS, à Henri.
Mais, qu'est-ce que je vous ai fait, monsieur, pour me pousser de la sorte ?

NANON, *finement*.

Où ! ce n'est pas à vous, madame, qu'il en veut ; c'est à mademoiselle ; mais il lui en veut terriblement.

M^{me} DESPERRIERS.

A ma petite-fille ?

NANON.

Il prétend l'épouser tout de suite.

M^{me} DESPERRIERS.

Malgré moi ?

NANON.

Oui, madame, malgré vous, malgré moi, malgré monsieur Chavartot, malgré tout le monde.

M^{me} DESPERRIERS.

Malgré elle-même ?

NANON.

Pour ça, non, madame ; il croit que mademoiselle l'adore.

ANÈLE, à demi-voix.

Que dit-elle ?

HENRI, bas à Adèle.

Laissez-la dire.

M^{me} DESPERRIERS.

Il le croit ?

NANON.

Oui, madame, je vous demande un peu !

M^{me} DESPERRIERS, allant à Henri.

Apprenez, monsieur, que ma petite-fille est trop bien élevée pour aimer quelqu'un sans ma permission, surtout vous.

HENRI.

Pourquoi moi ?

M^{me} DESPERRIERS.

Parce que je vous trouve insupportable.

NANON.

Très-bien, madame !

HENRI, à part.

Cette femme a le génie de l'absurdité.

NANON, à Adèle.

Et vous, mademoiselle, parlez donc aussi, pour en finir, et dites une bonne fois la vérité.

ANÈLE, bas à Nanon.

Que fais-tu ?

NANON, bas à Adèle.

Je vous jette à l'eau pour vous faire nager.

M^{me} DESPERRIERS.

Allons, mademoiselle, dites à monsieur son fait en deux mots.

NANON, bas à Adèle.

Du courage ! ou je vous abandonne.

ANÈLE, à M^{me} Desperriers.

Que faut-il lui dire ?

M^{me} DESPERRIERS.

Eh ! parbleu ! que vous ne l'aimez pas.

ANÈLE.

Grand'maman, je ne sais pas mentir et je ne veux tromper personne, surtout vous. J'en appelle à votre cœur de mère, et je vous demande le bonheur comme je vous dis la vérité. Henri est mon ami d'enfance : je l'aime, je l'aimerais toujours, parce que je l'ai toujours aimé, et je mourrais plutôt que d'appartenir à un autre.

HENRI, à part.

Noble fille !

M^{me} DESPERRIERS, stupéfaite.

L'a-t-elle bien entendu ?

NANON.

Moi, je l'ai entendu.

M^{me} DESPERRIERS, à Nanon.

Vous, je vous connais, et je vois clair dans vos sinagrétes et vos mensonges.

NANON.

Vous m'excusez, madame : je ne mens pas, j'invente.

M^{me} DESPERRIERS.

Eh bien ! c'est vous qui avez inventé ce complot et causé tout ce désordre.

NANON.

J'en conviens, madame, et je m'en vante. C'est moi qui ai conseillé à mademoiselle de ne pas épouser ce vilain petit vieux procureur veuf, que vous vouliez lui donner pour mari, et qui pourrait être son père... s'il n'était pas si laid. C'est moi qui ai poussé monsieur au travers de ce mariage absurde. C'est moi qui vous ai tendu le petit piège où vous êtes tombée.

M^{me} DESPERRIERS.

Vous voilà bien avancée !

NANON.

Juste où je voulais en venir, madame. Vous savez maintenant, par devant témoins, que mademoiselle aime et qui elle n'aime pas, et vous ne pourrez plus prétendre d'ignorer pour la rendre malheureuse toute sa vie.

M^{me} DESPERRIERS.

Ah ! vous prétendez me mettre dans mon tort ?

NANON.

C'est fait, madame.

M^{me} DESPERRIERS.

Eh bien, moi, je vous mets à la porte. (Elle va ouvrir la porte du fond.)

NANON, avec un air d'effroi.

C'est-il bien vrai, madame ? vous me renvoyez ?

M^{me} DESPERRIERS.

Je vous chasse.

NANON, criant et pleurant.

Ah ! mon Dieu ! qu'infortuné ! Perdre une si bonne place, où je n'avais rien à faire que les appartements, le marché, la cuisine, les commissions, les recommandations et la lessive ! une place si lucrative, où je gagnais quarante écus par an, sans compter cinq francs d'étrennes et une paire de sabots. (Sérieusement.) Et quels procédés ! Nanon par-ci, Nanon par-là ! pour-quoi avez-vous fait ceci ? pourquoi n'avez-vous pas fait ça ? et qui, et qui...

M^{me} DESPERRIERS.

Insolente !

NANON.

Pardieu, maime ! les bons comptes font les bons amis. Vous m'avez donné le mien, il faut bien que je vous règle la vôtre, pour que nous soyons quittes. Bon courage, mademoiselle ; au revoir, monsieur Henri. (Faisant une grande révérence à madame Desperriers.) Votre servante, madame, moins les gages. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

HENRI, M^{me} DESPERRIERS, ADELÈ.M^{me} DESPERRIERS.

Maintenant, mademoiselle, que vous voilà privée de mauvais conseils, (Elle entraîne Adèle vers la porte à gauche.) nous verrons si vous osez encore me tenir tête.

HENRI, suivant sous les mouvements de M^{me} Desperriers.

Au revoir, mademoiselle. Je viens de contracter vis-à-vis de vous une nouvelle dette d'affection ; mais je me sens le cœur assez riche pour tout payer.

M^{me} DESPERRIERS, poussant Adèle à gauche.

Rentrez. (Elle se retourne, et se trouve nez à nez avec Henri.) Quand à vous, monsieur, c'est devant les tribunaux que vous aurez à répondre de tous vos attentats.

HENRI.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes respects. (Il se dirige vers la table où se trouve placé son chapeau.)

M^{me} DESPERRIERS, lui barrant le chemin.

Que voulez-vous encore ?

HENRI.

Mon chapeau.

M^{me} DESPERRIERS, s'emparant du chapeau.

Je le garde, pour le produire en justice, comme pièce de conviction.

HENRI.

Comme il vous plaira, madame. (Il s'assied à droite.)

M^{me} DESPERRIERS.

Vous ne voulez pas vous en aller ?

HENRI.

Je ne puis sortir au-tête.

SCÈNE VIII.

M^{me} DESPERRIERS, CHAVARTOT, HENRI.M^{me} DESPERRIERS.

Chavartot !

CHAVARTOT.

Madame ?

*** DESPERRIERS.

Vous arrivez fort à point.

CHAVAROT.

Pourquoi ?

*** DESPERRIERS.

Peur me débarrasser de monsieur.

CHAVAROT, à part.

Men impertinent du ce motif !

*** DESPERRIERS.

Vous êtes un homme, vous ; châtiez-le comme il le mérite ; je vous l'abandonne. *(Elle sort par la gauche, en emportant le chapeau de Henri.)*

SCÈNE IX.

HENRI, CHAVAROT.

CHAVAROT, se promenant de long en large, à part.
Le châtier ! Hum ! hum !

HENRI, se levant.

Monsieur, quelles sont vos armes ?

CHAVAROT.

Mes armes ? Pourquoi faire ?

HENRI.

Pour vous battre donc.

CHAVAROT.

Avec qui ?

HENRI.

Avec moi, parbleu !

CHAVAROT.

Donc et parbleu me paraissent charmants. Ne dirait-on pas, à vous entendre, qu'il s'agit d'une conclusion évidente et d'une affaire jugée ?

HENRI.

Ne prétendez-vous pas épouser mademoiselle Adèle Desperriers ?

CHAVAROT.

Certainement.

HENRI.

Moi aussi.

CHAVAROT.

Ah !

HENRI.

Oui.

CHAVAROT.

Tiens !

HENRI.

Pourquoi pas ?

CHAVAROT.

J'ai le consentement de la famille.

HENRI.

Et moi celui de la demoiselle.

CHAVAROT.

Moi aussi.

HENRI.

Vous ?

CHAVAROT.

Elle me l'a donné, elle-même à moi-même, parlant à un personnel.

HENRI.

J'ai entrepris de vous le faire rendre.

CHAVAROT.

Comment ?

HENRI.

Comme vous vous l'êtes fait donner, par force.

CHAVAROT.

Mais c'est de la barbarie !

HENRI.

Dites : de la justice !

CHAVAROT.

Singulière justice !

HENRI.

Vous achetez à autrui la liberté de nos affections, et je vous laissez tranquillement passer, emportant dans votre bourse le bonheur de deux existences ! Hâtez-les ! monsieur, et comptons ensemble.

CHAVAROT.

La bourse ou la vie !

HENRI.

Le mariage ou le vin !

CHAVAROT.

C'est une variante de grand chemin.

HENRI.

Oui : la différence du hoidit du chevalier.

CHAVAROT.

A d'autres, monsieur ! Je ne suis pas un chevalier, moi ; je suis un véné.

HENRI.

Mais homme d'honneur, peut-être ?

CHAVAROT.

Je défie qui que ce soit au monde d'articuler un fait contre moi par la parole honorabilité. Bon fils, bon époux, je le fus et le serai ; bon père, j'espère l'être ; bon confère et bon chapeau, j'ai toujours rempli tous mes devoirs envers ma compagnie, ma famille et ma patrie.

HENRI.

Arriez-vous servi ?

CHAVAROT.

J'ai fait mieux : j'ai acheté, pour servir à ma place, un homme d'étoffe, j'ose le dire ; un homme dont la belle conduite a noblement signalé ma présence sous les drapeaux, et qui a fini par se faire tuer sur champ d'honneur d'une façon tout à fait glorieuse pour moi.

HENRI.

Raison de plus, monsieur. Après vous être tant et si bien battu par procuration, vous pouvez bien vous battre un peu en personne et pour votre propre compte.

CHAVAROT.

Quel ! vous voulez qu'après de tels sacrifices, et dans une position pareille, j'aie le droit de me battre en duel moi-même comme un premier venu ! Cette riche santé que respectent les ans, cette belle fortune que chaque jour augmente, tant d'avantages naturels, tant de prospérités acquises, je les exposerai bénévolement à la brutalité d'un pistolet ?

HENRI.

Préférez-vous l'épée ?

CHAVAROT.

Pourquoi pas le sabre ou le bâtonnet ?

HENRI.

Comme il vous plaira. Faites votre choix ; dites votre goût ; ne vous gênez pas : en tout, pour tout, partout, je suis votre homme.

CHAVAROT.

Voyez-vous le spadassin ? Il abuse de sa supériorité à toutes les armes connues.

HENRI.

Je n'en connais aucune.

CHAVAROT.

Si vous ne les connaissez pas, monsieur, vous ne viendrez pas me les proposer. La preuve, c'est que moi, qui n'en connais véritablement aucune, je les refuse toutes.

HENRI.

C'est votre dernier mot ?

CHAVAROT.

Mon dernier comme mon premier mot. Quand on a des principes, on ne varie jamais.

HENRI.

Puisqu'il en est ainsi, monsieur, puisque vous ne voulez ni vous retirer, ni vous battre, attendez-vous à tout. Je vous donne la vedette : gardez-vous. A dater de ce moment, à partir de cette place, vous ne marcherez plus que sur des pétards. Vous serez assés, n'importe, bombardés, assés de toutes les manières, vous toutes les heures du jour et de la nuit, même le dimanche ! Bon gre, mal gre, vous aurez la guerre, une guerre d'Afrique, pleine de razias, d'irvanies et d'alsgrades.

CHAVAROT.

Ah ! monsieur ! c'est une lâcheté d'insulter un homme qui ne se bat pas.

HENRI.

Je ne m'attendais pas à cela ! Vous m'embarrassez. J'ai l'honneur de vous saluer. *(Il prend le chapeau de Chavarot, plaid sur une chaise, ou fond à droite.)*

CHAVAROT.

Avec mon chapeau?

HENRI.

Il n'est plus à vous; je le prouve.

CHAVAROT.

Mais c'est un dol.

HENRI.

Une substitution seulement. Madame Desperriers m'a pris le mien à cause de vous; je vous prends le vôtre à cause d'elle. (Il met le chapeau sur sa tête.)

CHAVAROT.

Mais ne voyez-vous pas qu'il vous est trop petit?

HENRI.

Tout mieux! le mien vous est trop grand, et vous en paraîtrez plus ridicule. (Il se dirige vers la porte du fond.)

CHAVAROT, le suivant.

Prenez garde, monsieur, de me pousser à quelque extrémité.

HENRI, revenant sur ses pas.

Me feriez-vous, par hasard, le plaisir de vous fâcher?

CHAVAROT.

Mais je me fâche, monsieur!

HENRI.

Prouvez-le donc, en venant à disputer ce trophée, (il agite le chapeau) conquis sur un poltron! (Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

ADELÈ, CHAVAROT.

CHAVAROT, se d.

Requiel! — Pourra qu'on n'ait pas entendu sa conversation!

ADELÈ, entrant à gauche.

Eh bien! monsieur Chavarot, qu'avez-vous fait de votre prisonnier?

CHAVAROT.

Je l'ai mis à la porte.

ADELÈ.

Il est fort heureux que vous ne l'ayez pas jeté par la fenêtre.

CHAVAROT.

C'est trop haut. Je ne veux pas la mort du pécheur.

ADELÈ.

La générosité sied bien au courage.

CHAVAROT, à part.

Elle n'a rien entendu.

ADELÈ.

Quel bonheur c'est pour moi de trouver en vous une âme si clémentine et si miséricordieuse! et combien cela me rassure! car j'ai, moi aussi, grand besoin de votre indulgence.

CHAVAROT.

J'en suis, je l'espère.

ADELÈ.

Plus tôt que vous ne l'imaginez.

CHAVAROT, à part.

Qu'est-ce qu'elle cache donc là?

ADELÈ.

Permettez-moi de vous en revenir à l'absence; et, pour vous témoigner ma gratitude, de vous offrir un petit présent, oh! bien petit il n'a d'autre valeur que l'à-propos.

CHAVAROT.

Oh! mademoiselle, le mien l'aura donc! vous sera pour moi un trésor.

ADELÈ.

Veuillez donc accepter ce chapeau. (Elle lui présente le chapeau de Henri, qu'elle avait jusqu'alors tenu caché.)

CHAVAROT, pétrifié.

Ce chapeau?

ADELÈ.

En remplacement du vôtre. (Elle lui met dans les mains le chapeau qu'il garde machinalement.)

CHAVAROT, à part.

Elle a tout entendu.

ADELÈ.

Il vous sera peut-être un peu grand.

CHAVAROT, lâchant de rire.

Vous croyez?

ADELÈ.

J'en ai peur. Mais enfin, tel qu'il est, je vous l'offre de bon cœur. Bonne chance, monsieur Chavarot, bonne chance! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XI.

CHAVAROT, seul.

(Il regarde longtemps en silence et d'un œil mort le chapeau qu'il tient dans ses deux mains.) Si je persistais à l'épouser après cet aveu symbolique, il faut avouer que j'aurais bien du froc! Et je n'en aurais point assez. Foin de moi! Pyramides, (Une pause.) Au fait, pourquoi y renoncerais-je? Toutes les femmes sont les mêmes: il n'y a que les dots qui diffèrent. Et quand la différence monte à cinq cent mille francs, les scrupules descendent à zéro. (Il prend le chapeau que lui a laissé Adèle, et s'en coiffe par distraction. Le chapeau s'enfonça brusquement jusqu'au nez de Chavarot, qui cherche vainement à s'en débarrasser. — La toile tombe.)

ACTE IV.

Un salon chez le docteur Dumège. — Au fond, une grande porte; deux portes latérales se faisant face l'une à l'autre. — À droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUDRILLE, DUMÈGE, assis tous deux et causant.

DUMÈGE.

Sous un réverbère!

BEAUDRILLE.

Où, voilà comme nous étions dans ce temps-là, quand je commandais le *Jules-César*, de Merceille.

DUMÈGE.

En vérité?

BEAUDRILLE.

Cela vous étonne?

DUMÈGE.

Un peu, je l'avoue. Preisible par astute et pacifique par état, je n'ai jamais tué personne, au moins volontairement. De là ma surprise au récit de ces héroïsmes transcendants. Pardonnez à la naïveté d'un pauvre médecin de province.

BEAUDRILLE.

A propos, c'est une affaire entendue, n'est-ce pas?

DUMÈGE.

Quoi?

BEAUDRILLE.

Eh donc! en mariage.

DUMÈGE, se levant.

Je n'aurai plus rien à désirer pour mon fils, s'il est aussi heureux pour obtenir le main de mademoiselle votre nièce.

BEAUDRILLE.

Il n'y a pas de doute, puisque je l'appréhende.

DUMÈGE.

Reste à savoir, et, sans vous offenser, capitaine, c'est là le point important, s'il sera également agréé par mademoiselle votre nièce.

BEAUDRILLE.

Certainement, certainement. Il lui convient, il se convient sous tous les rapports. Je l'ai bien vu pendant le voyage; ils n'ont fait que ruer, creuser littérature et manger des oranges ensemble.

DUMÈGE.

Ce sont là des témoignages assurément peu équivoques de convenance et de sympathie. Cependant, il ne m'en paraît pas moins nécessaire de consulter plus en détail la personne qu'intéresse spécialement la conclusion d'une aussi grave affaire.

BEAUDRILLE.

Soit: je ne veux pas vous contrarier pour si peu de chose. Je m'en vais de ce pas consulter ma nièce, et dans une heure je vous apporterai son consentement. Nous devons publier les bans dimanche prochain; et, dans une petite quinzaine, eux, vous et moi, nous serons à la noce. Sans adieu. (Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

DUMÈGE, seul.

Voilà un homme qui me paraît terriblement pressé de marier sa nièce! Et moi? Avant de blâmer les autres, il faudrait au moins être bien sûr qu'on est parfaitement satisfait de soi-même.

SCENE III.
DUMÈGE, HENRI.

HENRI, entrant.
Oh ! mon père ! que je suis heureux ! *(Il dépose sur la table le chapeau qu'il a pris à Chantrol.)*

DUMÈGE.
Tant mieux d'abord. Maintenant, veux-tu me dire pourquoi ?

HENRI.
Elle m'aime !

DUMÈGE.
Vraiment ?

HENRI.
Cela t'étonne ?

DUMÈGE.
Que l'on t'aime ? non. Je m'étonne seulement que tu le saches.

HENRI.
Filo me l'a dit elle-même, des yeux, des lèvres, du cœur.

DUMÈGE.
Oh l'as-tu donc vue ?

HENRI.
Au bal d'abord, où elle m'a reconnu la première. Moi, je ne pensais qu'à l'admirer.

DUMÈGE.
Comment ! tu l'admirais sans la reconnaître ?

HENRI.
Elle est tellement changée !

DUMÈGE.
Depuis que tu l'as vue ?

HENRI.
Transfigurée, mon père !

DUMÈGE.
O merveilleux prisme ! prisme changeant de la jeunesse !

HENRI.
Tu dirais comme moi si tu le voyais.

DUMÈGE.
Donne-moi la main. *(Henri tend la main à son père qui lui salue la poignée.)*

HENRI, retirant sa main.
Sois tranquille, je ne me suis jamais mieux porté.

DUMÈGE.
Du délire sans fièvre : le cas est singulier.

HENRI.
Si l'amour est une folie, ô mon père ! ne m'en guéris pas.

DUMÈGE.
Tu l'avoies donc ?

HENRI.
Je m'en glorifie.

DUMÈGE.
La voilà donc ce prophète de son cœur, qui prédisait à midi que jamais l'ombre d'une passion ne viendrait altérer la sérénité superbe de son indifférence ! O grand homme ! quelle heure est-il ?

HENRI.
Que te dirai-je ? J'ai été converti, comme saint Paul sur la route de Damas, par un éblouissement. Pardonne à mon erreur en faveur de mon repentir.

DUMÈGE.
Te pardonner, mon cher enfant ! N'as-tu donc pas deviné mon attendrissement au fond de mes railleries ? Je ne ris de ma joie que pour m'en point pleurer. Si tu savais de quel poids tu soulages mon pauvre cœur ! Je tremblais pour ton avenir d'un message sans amour. Toi, ne pas aimer ! c'était impossible. L'amour est une dot de nature que tout noble cœur doit payer, et paye inévitablement tôt ou tard. Tu as raison d'être amoureux : je t'en félicite pour ton bonheur, je t'en remercie pour ma conscience, et je t'en aime, s'il se peut, davantage.

HENRI.
J'en étais sûr.

DUMÈGE.
Voyez-vous, le fat !

HENRI.
Je te connais si bien, que j'avais compté d'avance, non-seulement sur ton pardon, mais sur ta complicité.

DUMÈGE.
Ma complicité ! A quoi diable pourrait-elle te servir en pareille affaire ?

HENRI.
A renverser les obstacles qui s'opposent à mon mariage.

DUMÈGE.
Il n'y en a pas. Tu es agréé par la famille.

HENRI.
Moi ? On vient de me mettre à la porte.

DUMÈGE.
Qui donc ?

HENRI.
La grand'mère, une femme absurde et terrible.

DUMÈGE.
Ah ! il y a une grand'mère ?

HENRI.
Tu l'ignorais ?

DUMÈGE.
Son oncle ne m'en avait rien dit.

HENRI.
Elle a donc un oncle ?

DUMÈGE.
Comment ? Tu ne sais donc pas que son tuteur est en même temps son oncle ?

HENRI.
Je ne savais même pas qu'elle eût un tuteur.

DUMÈGE.
Ah çà, de quoi et de qui parlons-nous ?

HENRI.
N'est-il pas bien entendu que nous parlons de mon mariage ?

DUMÈGE, l'interrompant.
Où, avec mademoiselle...

HENRI, l'interrompant à son tour.
Adèle...

DUMÈGE, interrompant encore.
Athénaïs, tu veux dire.

HENRI, vivement.
Adèle, te dis-je, Adèle...

DUMÈGE.
C'est mademoiselle Desperrières que tu aimes ?

HENRI.
Il y a une heure que je te le dis.

DUMÈGE.
Ah ! malheureux !

HENRI.
Quel donc ?

DUMÈGE.
Il y a une heure, moi, j'ai demandé, comme nous en étions convenus, si j'ai obtenu pour toi la main de mademoiselle Braudrille.

HENRI.
O mon Dieu ! Comment faire ?

DUMÈGE.
J'ai donné ma parole.

HENRI.
Et moi mon cœur.

DUMÈGE.
Sans retour ?

HENRI.
Pour la vie.

DUMÈGE.
Je suis perdu.

HENRI.
Perdu ?

DUMÈGE.
Que peut-il arriver de pis qu'une infraction à l'honneur ?

HENRI.
Ten honneur, à toi, compromis par ma faute !

DUMÈGE.
Puisque le mal est fait, que ce soit de ta faute ou de la mienne, qu'importe ?

HENRI.
Il importe à ma conscience d'honnête homme autant qu'à ma tendresse filiale, il importe que ce ne soit pas le père innocent qui paye pour le fils coupable. Tu sacrifier, quand c'est à moi d'expier ! Non, mon père. Etourdis ou faiblis, appelle cela comme tu voudras, j'ai commis une folie en acceptant ce mariage les yeux fermés ; il est juste que j'en porte la peine. Si je me suis trompé sur l'état de mon cœur, tant pis pour moi ! Peut-être d'ailleurs ce qui se passait en moi, quand je l'ignorais moi-même ? Pouvais-tu prévoir qu'en ma faveur, qu'en un ins-

tant, je changerais de pensée, de sentiment, de nature, et que mon indifférence te reviendrait subitement transformée en passion ? C'est une fatalité dont je dois supporter seul tout l'occurrence. Et j'aurai le courage de réparer mon imprudence.

Au prix de ton bonheur ?

Qu'il m'en coûte la vie plutôt qu'à toi l'honneur !

Eh ! n'étais-ce pas à moi d'avoir pour toi la raison qu'il me manquait nécessairement ! Oh ! l'aurais-tu prise à ton aise ? Comment pourrais-tu consulter la vie, toi qui n'as pas eu le temps de vivre ? L'expérience est le devoir des pères, comme la confiance est celui des enfants.

Tu m'as averti.

Je devais t'empêcher.

Calme-toi, je t'en supplie.

Que dirait ta mère, dont le vie n'a été qu'une longue effusion de tendresse et de dévouement ; ta mère, dont le souvenir sanctifie ma maison ! que dirait-elle, si je te laissais près de moi souffrir à cause de moi ?

Et que dirait-elle, si je dégradais ce nom que vous avez tous deux porté, toi comme une couronne, elle comme une auréole ?

Et l'autre ?

Adieu ! se cachant le visage dans les mains.

Adieu !

As-tu le droit, sur-tout le courage de l'immoler dans le sacrifice que tu prétends faire de toi-même ?

Aie pitié de moi, mon père. Pourquoi me montrer toute l'horreur d'une situation sans issue ? pourquoi retourner le fer dans la plaie, puisque tu ne peux me sauver ?

Peut-être.

Que veux-tu dire ?

J'ai demandé, j'ai exigé le consentement propre, le consentement formel de mademoiselle Beaudrille.

Elle refusa.

Oh ! ce n'est pas là-dessus que je compte.

Sur quoi donc ?

Sur un hasard, bon, sur un miracle : je ne veux pas être ingrat d'avance. Qui sait ? arrive, retarde par quelque accident imprévu, le capitaine n'a peut-être pas reçu sa note encore, et je cours... (Il fait un pas vers le fond.)

Allons !

Non. Ta présence, inutile à coup sûr, pourrait être dangereuse. Reste, et laisse-moi fuir.

Vo, mon père. Je vous l'ai dit, à Dieu et à toi, le soin de ma destinée. Ta présence m'a conservé une chance de salut : sa bonté fera le reste. (Il sort à droite.)

SCÈNE IV.

DUMÈGE, seul.

Arriverai-je à tem ? (Il se dirige à grands pas vers la porte du fond, et rencontre Chavarot qui entre solennellement, une boîte à pistolet dans la main droite, une paire d'épées sous le bras gauche. Une casquette de chasse complète l'étrangeté de son ajustement.)

SCÈNE V.

DUMÈGE, CHAVAROT.

CHAVAROT, d'une voix menaçante.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

rien.

Eh ! ben Dieu ! Chavarot, comme vous voilà équipé en guerre !

CHAVAROT, toujours du même ton.

Il n'y a pas de quoi rire, monsieur.

DUMÈGE, riant plus fort.

Que signifient donc cet appareil militaire et ces airs tragiques ?

CHAVAROT.

Mon ami vous le dira.

DUMÈGE.

Quel ami ?

CHAVAROT.

Mon vaillant ami, le capitaine Beaudrille, que je vous annonce. (Entre Beaudrille à la façon d'un ouragan.)

SCÈNE VI.

BEAUDRILLE, DUMÈGE, CHAVAROT.

BEAUDRILLE.

Me voilà !

DUMÈGE, reprenant tout à coup son sérieux.

Déjà !

CHAVAROT, à part.

Il ne rit plus ! (Il dépose sur la table sa casquette et ses armes.)

BEAUDRILLE.

Nous ne perdons pas de temps. J'ai trouvé le bon endroit, au bord de la rivière ; et je vous envoie par un petit chemin où il n'y aura pas de cailloux, soyez tranquille.

DUMÈGE.

Je le suis.

CHAVAROT, à part.

Est-ce qu'il n'aurait pas peur ?

DUMÈGE.

Mais je ne comprends pas très-bien ce que vous me faites l'honneur de me dire.

CHAVAROT.

Monsieur, nous venons, mon ami et moi, vous sommer de tenir votre parole.

DUMÈGE.

Vous, monsieur à quel titre ?

CHAVAROT.

Comme conseil, si l'on discute ; comme témoin, si l'on se bat. Mais j'aime mieux qu'on discute.

BEAUDRILLE.

Chacun son caractère : moi j'aime mieux qu'on se batte.

DUMÈGE.

Et pourquoi se battraient-ils ?

BEAUDRILLE.

Chavarot m'a conté toute l'histoire.

CHAVAROT.

Oui, monsieur, je me suis fait un devoir de révéler à mon honorable ami l'étrange conduite de monsieur votre fils.

BEAUDRILLE.

Qui faisait le cour à la fille de Chavarot, pendant que vous me demandiez pour lui la main de ma nièce.

DUMÈGE.

Je doute alors que mademoiselle Beaudrille consente à épouser un homme qu'elle sait amoureux d'une autre femme.

CHAVAROT.

Elle n'en sait rien.

DUMÈGE.

Il faudra bien qu'elle le sache.

CHAVAROT.

C'est inutile.

DUMÈGE.

Je suis d'un avis contraire.

BEAUDRILLE.

Eh bien ! on lui dira tout un bloc.

DUMÈGE.

Vous ne lui avez donc rien dit encore ?

BEAUDRILLE.

J'avais bien d'autres chiens à flatter.

DUMÈGE.

Ah ! je respire !

CHAVAROT, à part, en regardant Beaudrille.
Aussi maladroit que brutal !

BURKE.

J'avais mis dans mes conditions que mademoiselle Beaudrille serait expressément consultée.

CHAVAROT.

On va la consulter tout de suite, et je ne doute pas de son consentement.

BURKE.

J'ai meilleure opinion d'elle, monsieur. Il est donc inutile de pousser plus loin une affaire désormais sans issue.

BEAUDRILLE.

Il faudra pourtant bien qu'elle ait une.

BURKE.

La seule manière d'en sortir, c'est de revenir franchement sur nos pas.

BEAUDRILLE.

Vous saurez, monsieur, que je ne recule jamais.

BURKE.

Moi, monsieur, quand je me suis trop avancé, je recule toujours.

CHAVAROT, à part.

Je m'attendais à la reculer.

BURKE.

Lorsqu'un honnête homme a commis une faute, ce qu'il a de mieux à faire, monsieur, c'est de la reconnaître et de la réparer.

BEAUDRILLE.

Voyons un peu la réparation.

BURKE.

Si pénible que puisse être à menacer l'aven d'une fourberie, je n'hésite pas à reconnaître que j'ai agi avec une précipitation regrettable et déjà regrettée. Je vous prie donc, monsieur, d'oublier cette fautive démarche et d'agréer mes excuses.

BEAUDRILLE.

Des excuses ? à moi ! de petites excuses ! Ah ! ah ! vous me connaissez bien.

BURKE.

C'est tout ce que peut exiger un homme raisonnable et tout ce que peut offrir un homme de cœur.

BEAUDRILLE.

A d'autres ! Moi je ne me nourris pas de viande crue, et je veux du positif.

CHAVAROT, à part.

A la lanterne !

BURKE.

Prenez garde, monsieur. En insistant davantage, vous donneriez à supposer que vous tenez moins à bien marier votre nièce qu'à vous en débarrasser, vallez que vallez.

BEAUDRILLE.

Il n'est pas de tout ça. Vous m'avez dit que votre fils épouserait ma nièce, et il l'épousera, de gré ou de force.

BURKE.

Quoi ! traîner les gens à l'autel par le collet ! La prétention me semble étrange et le procédé violent.

CHAVAROT.

En fait de mariage, toute promesse est moralement obligatoire et ne souffre ni discussion ni retard.

BURKE.

Pourquoi donc aller n'épouser-vous pas la demoiselle à qui vous aviez engagé votre parole ?

BEAUDRILLE.

Mais il l'épouse.

CHAVAROT.

Je l'épouse !

BURKE.

Je ne parle point de mademoiselle Desperriers, à qui vous ne devez rien, qui vous connaît à peine et vous aime encore moins. C'est de l'autre que je parle ?

BEAUDRILLE.

Quelle autre ?

CHAVAROT.

Il n'y en a pas d'autre.

BURKE.

Et cette jeune fille que vous avez séduite ?

CHAVAROT.

Je n'ai jamais séduit personne.

BEAUDRILLE.

Quant à ça, je l'en déclare incapable. Qui diable voulez-vous qui se laisse séduire par Chavarot ?

CHAVAROT, à part.

J'ai fait alliance avec un ours.

BURKE.

Comment ! vous ne vous rappelez pas m'avoir raconté, ce matin même, qu'il y a...

CHAVAROT, vivement.

C'est faux !

BURKE.

Quoi ?

CHAVAROT.

Ce que vous allez dire.

BURKE.

Vous le savez donc ?

CHAVAROT.

Quoi ?

BURKE.

Ce que je vais dire.

CHAVAROT.

Comment voulez-vous que je le sache ?

BURKE.

Alors pourquoi ce démenti précovait ?

CHAVAROT.

Peur prévenir tous les cancanes possibles.

BURKE.

Des cancanes ? Vous jurez solennellement vos paroles, dont je n'ai que l'écho.

BEAUDRILLE, posément au milieu.

Cancan ou non, je vous déclare, moi ! que tous ces commérages-là ne font pas mon compte. Espérez-vous, par hasard, vous tirer d'affaire en cherchant querelle à Chavarot ? Ce serait trop comode.

CHAVAROT, à part.

Si on pouvait me tuer mon ami !

BEAUDRILLE.

Oh ! que non pas, s'il vous plaît, monsieur le docteur ! C'est à moi, c'est au capitaine Beaudrille en personne, qu'il s'agit de répondre expéditivement et catégoriquement.

BURKE.

Je suis prêt à répondre de toute façon à monsieur le capitaine Beaudrille en personne.

CHAVAROT, à part.

Est-ce qu'il prétendrait se rebiffer ?

BEAUDRILLE.

Votre fils épousera-t-il ma nièce, oui ou non ?

BURKE.

Non.

CHAVAROT.

Non !

BEAUDRILLE.

Non ?

BURKE.

Non, non, et non.

BEAUDRILLE, enfonce son chapeau sur sa tête.

Morbleu ! C'est bien ! Votre bien !

BURKE, mettant tranquillement son chapeau.

Monsieur, on ne jure pas ici. Ma maison n'est pas une taverne.

CHAVAROT, à part.

Mais c'est qu'il m'a pas peur du tout.

BEAUDRILLE.

Il faut donc en finir. Et vous allez me passer par les mains tous les deux, à commencer par ce petit drôle.

BURKE.

Mon fils un drôle ! Je vous en demande bien pardon, mais c'est vous qui êtes un loup.

BEAUDRILLE, regardant Chavarot de travers.

Hein ?

CHAVAROT, tremblant.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit.

BURKE.

J'ai supputé patiemment pour mon compte vos grossièretés.

et vos redomestades : mais insulter mon fils devant moi ! sur ce chapitre-là, monsieur, je n'entends pas raillerie : et pour un peu, je vous jetterais par la fenêtre.

CHAVAROT, à part.

Oser dire en face de pareilles choses à un pareil homme !

BEAUDRILLE.

Mais vous ne savez donc pas, malheureux, à quel homme vous avez affaire ?

DUMÈGE.

Parce que vous avez tué feu le capitaine Voisin sous un réverbère ? Qu'en sais-je ? et qu'est-ce que cela me fait ? Je suis médecin, si vous êtes duelliste, et je ne demande pas mieux que de vous disséquer tout vif.

BEAUDRILLE.

Fort bien, monsieur : je suis l'offensé, j'ai le choix des armes, et je choisis le sabre.

DUMÈGE.

Ah !

BEAUDRILLE.

Oui.

DUMÈGE.

Pourquoi donc avoir apporté ces épées et ces pistolets ?

CHAVAROT, à part.

Tiens, en fait ?

BEAUDRILLE.

Monsieur, je n'ai pas de comptes à vous rendre, et je veux me battre au sabre.

DUMÈGE.

Va donc pour le sabre ! c'est un instrument comme un autre, et je pratique toutes les chirurgies.

CHAVAROT, à part.

Fixez-vous donc aux médecines !

DUMÈGE.

Marchons !

BEAUDRILLE.

Où voulez-vous aller ?

DUMÈGE.

Au bon endroit que vous avez trouvé, sur le bord de la rivière.

BEAUDRILLE.

Ah çà ! décidément, vous êtes donc féroce ?

DUMÈGE.

Ah çà ! décidément, vous ne l'êtes donc pas ?

BEAUDRILLE.

Monsieur, j'ai fait mes preuves.

DUMÈGE.

De quoi ?

BEAUDRILLE.

De courage, parbleu !

DUMÈGE.

Il y en a de tant d'espèces !

CHAVAROT, à part.

Mais, Dieu me pardonne ! c'est l'autre qui a peur.

BEAUDRILLE.

Il est pourtant bien vrai que j'ai tué le capitaine Voisin.

DUMÈGE.

En êtes-vous sûr ?

BEAUDRILLE.

On m'a toujours dit qu'il en était mort.

DUMÈGE.

On vous a trompé.

BEAUDRILLE.

Vous croyez ?

DUMÈGE.

J'en répondrais ; et si vous en doutez encore...

BEAUDRILLE, l'interrompant.

L'affaire est arrangée : n'en parlons plus, cher docteur, et touchez-là. *(Il tend la main à Dumège qui le salue gracieusement, sans répondre à ses avances.)* Vous êtes un brave.

CHAVAROT.

Ah ! le bon brevet ! sans garantie du gouvernement.

BEAUDRILLE.

Ah ! Chavarot, entre amis !

CHAVAROT.

Moi, votre ami ! Je ne suis pas l'ami d'un faux brave.

BEAUDRILLE.

Je l'étais bien, moi, d'un vrai poltron.

CHAVAROT.

Quel que je sois, monsieur, je suis naïvement, honnêtement ce que je suis. Je ne trompe personne, je ne fais de tort à personne, je ne fais peur à personne.

BEAUDRILLE.

Je le crois bien !

CHAVAROT.

Tendis que vous, monsieur, vous pratiquez le plus odieux de toutes les hypocrisies, la plus honteuse pour soi-même, la plus fautive pour autrui, le mensonge du courage. Comment ! capitaine de contrebande, vous m'amenez ici pour être votre témoin, et voilà ce que vous me faites voir ! Vous menez dans le monde un pareil tapage, et vous n'avez pas seulement tué le capitaine Voisin ! c'est une infamie ! Vous méritez une leçon, et je me charge de vous la donner.

BEAUDRILLE.

Vous !

CHAVAROT, passant au milieu.

Moi, ferrailleur manqué ! Et si vous n'êtes pas content, je me mets à votre disposition.

BEAUDRILLE.

Le coup de pied de l'âne au lion blessé !

CHAVAROT.

Blessé ! par quel hasard ? à lion pacifique !

DUMÈGE, à Chavarot.

Voilà, en effet, un étrange procédé, monsieur. De quoi vous mêlez-vous ? et de quel droit osez-vous maltraiter en ma présence un homme qui ne vous a rien fait, à vous ?

CHAVAROT.

Il ne m'a rien fait ? voilà six ans qu'il me fait peur.

DUMÈGE.

Six ans !

BEAUDRILLE, à Dumège.

Ce n'est pas vrai, monsieur : je l'ai retu enjond'hui pour la première fois depuis...

CHAVAROT, l'interrompant.

En voilà assez, monsieur ! Laissons là ces misères.

BEAUDRILLE.

Ah ! ça vous déplaît que je le dise ? Eh bien, je le répète : je ne vous avais jamais rencontré depuis les Eaux d'Aix.

DUMÈGE.

Les Eaux d'Aix !

CHAVAROT, à part.

Ouf !

BEAUDRILLE, se frottant les mains.

Attirape !

DUMÈGE.

Voilà donc, monsieur, le secret de vos menueuvres !

CHAVAROT.

Ce n'est pas ma faute, monsieur, j'étais de bonne foi.

DUMÈGE.

Vous, de bonne foi !

CHAVAROT.

Sans doute. J'avais le naïveté de prendre au sérieux cette apparence de franchise-magnanimité, ce croquemitaine de carton, *(il signe Beaudrille)* que voilà !

BEAUDRILLE.

Bagasse !

DUMÈGE.

Singulière justification !

CHAVAROT.

C'est tout simple, bêtes ! je craignais d'être massacré.

DUMÈGE.

Et vous trouveriez plus commode de me faire massacrer à votre place, n'est-il pas vrai ?

BEAUDRILLE.

Oui, monsieur. C'est lui qui m'a poussé contre vous ; et, si j'avais suivi ses conseils, nous nous serions coupés la gorge ensemble.

CHAVAROT.

Non, monsieur. Ce n'était qu'un moyen d'intimidation concerté entre nous, pour faire épouser à monsieur votre fille... *(il hésite.)*

DUMÈGE, éclatant.

Qui ? votre ancienne maîtresse !

BEAUDRILLE, abasourdi.

Oh !
 écailles, alteres.
 Malheureux ! qu'ai-je dit ?

BEAUDRILLE.

Deshonorée par un pareil cuisire !
 mouton, allant à Beaudrille.

Rassurez-vous, monsieur, et pardonnez-moi. Je réparerai ma sottise en obligeant monsieur à réparer sa trahison.

CHAVAROT.

Vous !
 DUNÈGE.

Oui, monsieur. Je prends fait et cause pour la femme que j'ai involontairement compromise contre l'homme qui l'a volontairement perdue.

CHAVAROT.

Vous n'avez pas le droit d'intervenir dans cette affaire. Vous n'êtes pas le parent de la demoiselle.

DUNÈGE.

C'est un droit pour tous les gens de cœur de défendre une femme outragée par un homme.

CHAVAROT.

Monsieur, je ne vous crains pas. J'ai déjà refusé un duel à monsieur votre fils, qui est plus redoutable que vous. Si vous savez le malheur de m'attaquer, soit en silence, soit en paroles, je vous traduirais immédiatement en police correctionnelle.

DUNÈGE.

Et moi je vous traînerai devant le tribunal de l'opinion publique.

CHAVAROT.

Où siège-t-il ?

DUNÈGE.

Monsieur Chavarot, je n'aime pas les gros mots, mais je vous conseille de sortir d'ici.

BEAUDRILLE.

Très-bien !

CHAVAROT, passant à droite.

Au revoir, messieurs, quand vous voudrez. *(Prend sa casquette et son chapeau que Henri a laissé sur la table.)* Je reprends mon bien et je retourne chez moi. Là, dans mon domicile, sous la protection des lois, j'attends tout le monde de pied ferme. *(Il se dirige vers la porte du fond ; puis il se retourne vers Beaudrille, qui frémisse de le poursuivre.)* Bagasse ! *(Il sort triomphalement.)*

SCÈNE VII.

DUNÈGE, BEAUDRILLE.

DUNÈGE.

Monsieur, dites à mademoiselle votre nièce qu'elle peut compter sur mon entier dévouement.

BEAUDRILLE.

C'est convenu, cher docteur : nous la ferons épouser à cet infirme, ou, mille morts ! nous lui couperons les oreilles. *(Il sort avec de grandes salutations, emportant ses épées et ses pistolets.)*

SCÈNE VIII.

DUNÈGE, seul.

Voilà deux braves gens, qui feront ensemble une belle parenté ! Quand je pense... *(Appelant.)* Henri ! Henri ! *(Se parlant à lui-même.)* Ah ! monsieur Chavarot, vous prétendez nous en faire porter de votre façon ? nous vous en donnerons, nous autres, à garder. Nous vous stichérons vireux, et pour la vie, au spectre de votre bonne fortune. Nous ferons de vous, malgré vous, un honnête homme. Quelle vengeance et quelle métamorphose ! Il ne se reconnaîtra pas lui-même.

SCÈNE IX.

DUNÈGE, HENRI.

HENRI.

Eh bien ! mon père ?

DUNÈGE.

Nous sommes sauvés.

HENRI.

Sauvés !

DUNÈGE.

Et vengés. C'est Chavarot qui épousera... la future,

HENRI.

Si j'épousais le sienno ?

HENRI.

Tu lui dois cette compensation : il te doit cette revanche. Je vais me mettre sous les armes, en habit de gala, et nous irons ensemble livrer bataille à la terrible grand'sœur. *(Il sort à droite.)*

SCÈNE X.

HENRI, seul.

Mon pauvre bon père ! le voilà fou de me joie, comme il l'était de mon chagrin.

SCÈNE XI.

HENRI, NANON.

NANON, appelant du dehors.

Monsieur Henri !

HENRI, ouvrant la porte de gauche.

Par ici, Nanon,

NANON, entrant.

Vite, vite, monsieur ! le feu est aux étoupes, les chevaux sont à la voiture ; et nous sommes perdus, si nous tardons une minute.

Que se passe-t-il ?
 DUNÈGE.

Je vous le dirai en rousse.
 NANON.

Qu'allons-nous faire ?
 HENRI.

Des tours de force.
 NANON.

En avant, donc !
 HENRI.

A la grâce de Dieu ! *(Ils sortent en courant.)*

ACTE V.

Le salon de l'Établissement. — Trois grandes portes, l'une au fond, les deux autres à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAVAROT, M^{ME} DESPERRIERS.M^{ME} DESPERRIERS.

Chavarot, nous vous attendons.

CHAVAROT.

Mademoiselle Adèle consent donc à nous suivre en Italie ?

M^{ME} DESPERRIERS.

Puisque je le veux !

CHAVAROT.

Eh ! qui pourrais-tu résister ?

M^{ME} DESPERRIERS.

Peut-être en parlant la vertes-vous pleurer un peu, pour la forme.

CHAVAROT.

Chagrin de jeune fille !

M^{ME} DESPERRIERS.

Chagrin de pensionnaire !

CHAVAROT.

Nous la consolerons. Je ne regarde pas à la dépense.

M^{ME} DESPERRIERS.

Homme généreux ! A force de vous voir, et ne voyant que vous, elle finira par vous aimer.

CHAVAROT.

Et nous pourrions nous marier à notre aise, loin des curieux et des importuns, en gens comme il faut, à Rome !

M^{ME} DESPERRIERS.

Sous la coupole de Saint-Pierre !

CHAVAROT.

Je vois donc m'enivrer d'amour, sous le beau ciel de l'Ausonie !

M^{ME} DESPERRIERS.

Je verrai donc, avant de mourir, la terre classique des beaux arts !

CHAVAROT.

Italiam ! Italiam !... Avez-vous fait vos malles ?

Depuis une heure.

M^{me} DESPERRIERS.

CHAVAROT.

Veuillez donc les faire charger. La voiture doit être chez vous.

M^{me} DESPERRIERS.

Déjà ?

CHAVAROT.

A tout risque, pour ne pas perdre du temps, j'ai donné l'ordre au postillon d'aller m'attendre à votre porte.

M^{me} DESPERRIERS.

Très-bien ! Partons.

SCÈNE II.

UN DOMESTIQUE, CHAVAROT, M^{me} DESPERRIERS.

LE DOMESTIQUE, présentant un papier à Chavarot.
Monsieur, voilà votre note.

CHAVAROT, s'arrêtant.

Je l'aurais oublié. — Veuillez-vous permettre, madame ?

M^{me} DESPERRIERS, lui quittant le bras.

Faites vos affaires, mon gen. re. Pendant ce temps-là, moi, je vais mettre une petite-fille en voiture.

CHAVAROT.

Je ne tarderai pas à vous joindre, grand'maman. (Il boise la main de madame Desperriers qui sort, par la droite, en lui faisant de petits signes d'adieu.)

SCÈNE III.

LE DOMESTIQUE, CHAVAROT.

CHAVAROT, examinant la note.

Vojeons un peu cette note. « Logement... cinq journées... cinq déjeuners et cinq dîners... » Comme c'est cher, tout ça ! « Une bougie... un franc !... » un franc, une bougie ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, les mouches à moi ne travaillent plus.

CHAVAROT.

Total... trente-trois francs cinquante. C'est énorme !

LE DOMESTIQUE.

Oh ! monsieur !

CHAVAROT.

Je vous dit que c'est énorme. Enfin ! (Il remet de l'argent au domestique.) Voilà.

LE DOMESTIQUE, tendant la main.

J'espère que monsieur n'oubliera pas le garçon ?

CHAVAROT.

Avez-vous transmis mes ordres au postillon ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

CHAVAROT.

C'est bien.

LE DOMESTIQUE, tendant la main.

J'espère que monsieur n'oubliera pas...

CHAVAROT.

Vous avez porté ma valise dans la voiture ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur, la valise et le grand portefeuille.

CHAVAROT.

Mon portefeuille aussi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

CHAVAROT.

Quel vous en a pé ?

LE DOMESTIQUE.

La domestique de cette dame.

CHAVAROT.

Quelle domestique de quelle dame ?

LE DOMESTIQUE.

La femme de chambre de madame Desperriers, mademoiselle Nanon.

CHAVAROT.

Nanon !

LE DOMESTIQUE, tendant la main.

J'espère que monsieur...

CHAVAROT.

Animé ! Livrer à des étrangers un portefeuille qui contient ma fortune !

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, j'ai cru bien faire.

CHAVAROT.

Moi, je vous ferai payer tout ce que j'aurai perdu.

LE DOMESTIQUE.

Voilà de beaux profits ! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

CHAVAROT, seul.

Mes papiers entre les mains de Nanon ! Je n'ai pas un instant à perdre. (Il s'élance vers la porte du fond.)

SCÈNE V.

CHAVAROT, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS, barrant le passage à Chavarot.

Pardou, monsieur.

CHAVAROT, se dirigeant vers la porte de droite.

Pardou, mademoiselle.

ATHÉNAIS.

Restez ou je vous suis.

CHAVAROT, à part.

Diable !

ATHÉNAIS.

Il faut absolument que je vous parle.

CHAVAROT.

Plus tard, si vous le voulez bien.

ATHÉNAIS.

A l'instant.

CHAVAROT.

Je ne vous demande qu'une heure.

ATHÉNAIS.

Pas une minute. Je sais tout.

CHAVAROT.

C'est ce qu'on dit quand on ne sait rien et qu'on veut savoir quelque chose.

ATHÉNAIS.

Je sais que vous devez partir.

CHAVAROT, voulant s'en aller.

Vous devez comprendre alors que je suis pressé.

ATHÉNAIS, le retenant.

Je sais que vous voulez vous marier.

CHAVAROT.

C'est un désir si naturel !

ATHÉNAIS.

Je sais enfin qu'après m'avoir trompé, vous m'avez compromise.

CHAVAROT.

Vous avez encore autre chose, puisque vous savez tout.

ATHÉNAIS.

Quoi ?

CHAVAROT.

Vous savez que je ne suis pas ruiné, malgré les affirmations de mon agent de change, et c'est à cette découverte, j'imagine, que je dois l'honneur du présent entretien.

ATHÉNAIS.

Non, monsieur. Ce n'est pas une fortune que je viens vous demander, c'est un nom.

CHAVAROT.

Le mien, peut-être ?

ATHÉNAIS.

Quel autre ?

CHAVAROT.

Celui que vous voudrez : avec soixante mille francs, on a du choix.

ATHÉNAIS.

Comment voulez-vous que me marie ?

CHAVAROT.

En chapeau.

ATHÉNAIS.

Prenez garde. Je n'ai plus rien à manger, et je ne vous mangerai pas.

CHAVAROT.

Qu'ai-je à craindre ?

ATHÉNIS.

La vengeance de ma famille et de mes amis.

CHAVAROT.

Je ne crois plus au capitaine Voisin.

ATHÉNIS.

Croyez-vous au docteur Dumège ?

CHAVAROT.

C'est selon.

ATHÉNIS.

Vos doutes ne seront pas longs : c'est à lui que vous aurez d'abord affaire.

CHAVAROT.

Dieu merci ! je me porte bien, et ne redoute les médecins que quand je suis malade.

ATHÉNIS.

Vous n'étiez pas si fier ce matin.

CHAVAROT.

C'est que ce matin j'avais le droit contre moi, et qu'à cette heure je l'ai pour moi.

ATHÉNIS.

Quel droit ?

CHAVAROT.

Le droit écrit : je n'en connais pas d'autres. Et j'ai rattrapé mes lettres.

ATHÉNIS.

Ah ! vous me payerez celle-là, monsieur Chavarot, et vous me la payerez cher.

CHAVAROT.

Vous comptez donc toujours m'épouser ?

ATHÉNIS.

Ou vous détruire.

CHAVAROT.

Lequel préférez-vous ?

ATHÉNIS.

Pen m'importe. De manière ou d'autre je serai vengé.

CHAVAROT.

Moi je le suis.

ATHÉNIS.

Au revoir.

CHAVAROT.

Adieu. *(Athénis sort.)* J'en ai donc fini avec les Atrides !

SCÈNE VI.

CHAVAROT, M^{me} DESPERRIERS.M^{me} DESPERRIERS, venant de la droite.

Ah çà, qu'est-ce que vous me dites donc, Chavarot, de cette voiture qui m'attend à ma porte ?

CHAVAROT.

Vous ne l'avez pas trouvée, madame ?

M^{me} DESPERRIERS.

Je n'ai rien trouvé, ni personne.

CHAVAROT.

Ah ! diable !

M^{me} DESPERRIERS.

Je ne sais même pas, de cette affaire-là, ce qu'est devenue ma petite-fille.

CHAVAROT.

Et mon portefeuille... et N-non !... Il faut que je le rattrape mort ou vif ! *(Il sort précipitamment par la droite.)*

SCÈNE VII.

M^{me} DESPERRIERS, seule.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur Chavarot ? Et que se passe-t-il ? Est-ce que tout le monde aurait perdu la tête ?

SCÈNE VIII.

DUMÈGE, venant du fond, M^{me} DESPERRIERS.M^{me} DESPERRIERS.

Vous n'avez pas vu ma petite-fille, monsieur ?

DUMÈGE.

Non, madame. Avez-vous vu mon fils ?

M^{me} DESPERRIERS.

Votre fils ! j'espère bien ne jamais le revoir.

DUMÈGE.

Qu'a-t-il donc fait, madame, pour encourir votre disgrâce ?

M^{me} DESPERRIERS.

Ce qu'il a fait ? Il a fait danser ma petite-fille malgré elle, et il est entré chez moi malgré moi.

DUMÈGE.

Madame, ce ne sont pas là de grands crimes.

M^{me} DESPERRIERS.

Ce sont au moins de grandes inconvenances.

DUMÈGE.

Où t'es des étourderies seulement. Et les étourderies, excusables quand elles viennent de la jeunesse, prennent quelque chose de respectable et d'attrayant tant qu'elles viennent de l'amour. Elles ne sont plus alors que les « explosions du cœur » qui pourrissent-désolent ?

M^{me} DESPERRIERS.

Veuillez donc m'excuser, mon-dieu, si j'interromps cette intéressante discussion ; mais j'ai à terminer quelques préparatifs de voyage.

DUMÈGE.

Vous partez, madame ?

M^{me} DESPERRIERS.

Dans un instant, pour l'Italie.

DUMÈGE.

Il faut donc m'expliquer sans détour.

M^{me} DESPERRIERS.

Et surtout sans délai.

DUMÈGE.

Des circonstances imprévues, en s'approchant brusquement nos deux familles, viennent de confondre nos plus graves et nos plus chers intérêts.

M^{me} DESPERRIERS.

En quoi et comment ?

DUMÈGE.

Nos enfants s'aiment, madame.

M^{me} DESPERRIERS.

Je connais cette histoire et n'en crois pas une virgule.

DUMÈGE.

Libre à vous, madame, d'interpréter à votre gré les sentiments de votre petite-fille. Quant à mon fils, un mot vous prouvera la sincérité de son affection. Je viens en son nom, madame, vous demander la main de mademoiselle Adèle Desperriers.

M^{me} DESPERRIERS.

Pour couper court à un entretien futile, je n'ai, monsieur, qu'un mot à vous dire. La main de mademoiselle Desperriers est promise.

DUMÈGE.

Mais non donnée, Dieu merci !

M^{me} DESPERRIERS.

Et les engagements pris, les comblez-vous pour rien ?

DUMÈGE.

On ne peut engager que soi-même, madame. Tout engagement contracté pour autrui est une usurpation de sa liberté.

M^{me} DESPERRIERS.

Monsieur, je n'entends rien à la politique.

DUMÈGE.

Madame, je vous parle sérieusement, avec une émotion profonde, un bonnête homme, un père de famille. Il est encore temps de réparer une erreur involontaire. Mais hâtez-vous, madame, ou vous seriez à regretter pour votre petite-fille un mauvais mariage, un mariage indigne d'elle.

M^{me} DESPERRIERS.

Pourquoi mauvais ? pourquoi indigne ?

DUMÈGE.

Parce qu'il consacrerait un trahison.

M^{me} DESPERRIERS.

Quelque peccadille de jeunesse, sans doute ? Le grand-moi ! vous et moi, nous connaissons le monde : il faut bien que les jeunes gens s'amuse.

DUMÈGE.

C'est un étrange amusement, madame, que d'abandonner une jeune fille après l'avoir séduite !

M^{ME} DESPERRIERS.

Pourquoi s'est-elle laissée séduire? la sottise! Tant pis pour elle!

CÉCILE.

Il faut être indulgent, madame, pour une orpheline.

M^{ME} DESPERRIERS.

J'en suis bien fâchée; mais cela ne me regarde pas. Chacun ses affaires dans ce monde. Je n'ai à répondre que de ma petite-fille, et j'ai bien assez à m'occuper de son établissement.

NEMOS.

Eh bien! c'est pour elle, c'est pour vous, pour le bonheur de son avenir, pour le repos de votre vieillesse, que je vous prie, madame, que je vous supplie à mains jointes de renoncer à ce funeste projet. Oui, funeste! car elle aurait à pleurer toute sa vie, la pauvre enfant! retro erreur d'un moment, et vous-même vous en dormiriez plus la nuit, certains de lui voir chaque matin les yeux rouges de larmes. Et je ne vous parle, madame, ni de mon fils ni de moi.

M^{ME} DESPERRIERS.

Eh! qu'en dire?

NEMOS.

De moi, rien; mais de mon fils! Votre petite-fille, madame, est pure, belle et bonne comme un ange, n'est-ce pas? Mariez-les ensemble, et vous aurez un couple bien appareillé.

M^{ME} DESPERRIERS.

Pour la fortune, au moins; ils n'ont le son ni l'un ni l'autre.

NEMOS.

Ils seront assez riches s'ils sont heureux.

M^{ME} DESPERRIERS.

Encore faut-il vivre. Et de quoi?

NEMOS.

De son travail docile, et de ses talents. Croyez-moi, c'est la plus sûre des fortunes, la seule que n'emportent ni les faillites ni les révolutions.

M^{ME} DESPERRIERS.

Et s'il meurt?

NEMOS.

S'il meurt, madame, ce que j'ai fait pour ma femme et mon fils, je le ferai pour ma fille et mes petits-enfants.

M^{ME} DESPERRIERS.

Et si vous mouriez aussi, vous?

CÉCILE.

Et si la fin du monde arrive, madame?

M^{ME} DESPERRIERS.

Vous plaisantez!

NEMOS.

Que répondre à des arguments pareils? Ayons le soin de l'avenir, je le veux bien, mais non pas la main. Pourquoi se préoccuper d'éventualités improbables en face de réalités certaines? Pourquoi gémir à l'avance sur des vœux dont les mariages futurs se portent à merveille et sur des enfants qui ne naîtront peut-être jamais! Ose ne vivre! pas, madame, s'il fallait toujours songer à la mort. Aux vaines l'espérance, l'amour, l'activité, la lutte, la vie! à Dieu le reste.

M^{ME} DESPERRIERS.

Ce qui n'empêchera pas l'argent d'être l'argent, un gendre riche de valoir mieux qu'un pauvre, madame Desperriers d'avoir du bon sens, et sa petite fille d'être heureuse en dépit des envieux et des philosophes.

CÉCILE.

Si le bonheur s'achète, qu'on m'apprenne donc la boutique.

M^{ME} DESPERRIERS, avec une révérence ironique.

Votre servante, monsieur.

NEMOS.

Eh! ce n'est pas à vous que j'en ai, madame; c'est à nous tous, les gens de ce temps-ci. Nous sommes tous les mêmes; le souffre empoisonné de l'aridité a desoché les entrailles paternelles. N'ai-je pas voulu moi-même, et je confesse ma faute en me frappant la poitrine, n'ai-je pas voulu un moment sacrifier à je ne sais quels lâches calculs l'existence à peine commencée de mon fils unique? On croit avoir tout dit quand on a dit — l'argent! — et tout fait quand on a fait fortune. Pour soi ou pour les siens, l'impérieuse. On fait que jeunes gens se hâtent de remédier. Tant pis pour eux s'ils en rêvent un sursis! Vient-ils à parler d'amour, notre raison superbe prend sa pitie

leur folie. Qu'est-ce en effet que l'amour pour nous qui n'aimons plus? Nous savons de bonne part qu'il est mort, le pauvre diable! Ne l'avons-nous pas enterré nous-mêmes, il y a longtemps, sous les ruines de notre jeunesse? — Avez-vous que nous sommes! nous croyons le soleil éteint parce que nous ne le voyons plus. — Que voyez-vous, hélas! que sentons-nous? rien ne vit au fond de nos vieilles poitrines; elles sonnent le metal comme des coffres-forts. Cette génération porte en son sac d'éclat à la place du cœur. Notre vertu n'est qu'hypocrisie, notre sensibilité que grimace. S'agit-il de philanthropie à distance, à l'autre bout du monde? Oh! très-bien! on blâme d'une voix unanime, on proscriit d'enthousiasme, on arrête à coups de canon la traite des nègres, mais l'egoïsme reste à la maison pour y faire, à petit bruit, la traite des blancs. Nous affranchissons nos esclaves et nous vendons nos enfants.

M^{ME} DESPERRIERS.

Quel est-ce qui vend ses enfants?

NEMOS.

Nous, les pères et les mères, nous faisons publiquement trafic de notre chair et de notre sang. L'entendu dira qu'on mène les jeunes filles dans le monde; c'est au marché qu'en les conduits. On les expose, pauvres brebis sans tache, dans les foires matrimoniales, se gâtant de l'œil les acheteurs. On met leur jeunesse à l'encan. — Au plus offrant! Qui la veut? — Moi. — Combien? — Vingt mille francs. — Et vous? — Cent mille. — Adjudgé! — Et voilà une femme livrée pour toujours on ne sait à qui! La voilà forcée d'aimer sans cesse un homme qu'elle ne connaît pas, la plupart du temps la de la vie, quand elle en est impatiente; qui répond à la gaieté par l'enfer, à l'enthousiasme par le scepticisme, à la passion par l'indifférence; qui n'a que des cendres froides pour ce feu qui s'allume; qui fait une lie, comme l'en dit, quand elle commence! Et l'on viendra s'étonner ensuite de voir les mœurs se corrompre et la sainte chasteté décrier le foyer domestique! Est-ce donc ainsi qu'on prépare les jeunes filles à devenir d'honnêtes femmes? Espérait-elles, âmes tendres, elles espèrent, elles attendent l'amour; et l'amour, où le trouver? Exilé des ménages, il erre, comme un vagabond, dans la rue, où on l'a mis. Puis, un beau jour, il entre par la fenêtre, dans ces maisons dont on lui a fermé la porte. On s'est occupé d'accaparer les fortunes, et non d'avoir les destinées. Résultat: la discorde, le malheur et la honte. A qui le faute, si ce n'est à ceux qui ont fait du mariage une affaire de commerce, à ceux qui ont chassé le vrai bien du sanctuaire pour y installer le Ven d'or? Madame, je vous le dis, ce sont là des choses abominables; et nous ne voudrions, ni vous ni moi, charger notre vieillesse d'une responsabilité qui, tôt ou tard, s'écroule en remords.

M^{ME} DESPERRIERS.

Monsieur, les honteuses gens n'ont rien à débrouiller avec les remords. Pour ma part, je ne me mêle ni du Ven d'or, ni du commerce des brebis, ni de la traite des nègres. Je vous prie, en conséquence et pour le dernier fois, de vouloir bien retourner à vos affaires et me laisser en paix.

NEMOS.

En paix! dites-vous, madame?

M^{ME} DESPERRIERS.

En paix!

NEMOS.

Etes-vous donc si tranquille sur le sort de votre fille? Oh sont-ils, nos enfants? Qui vous dit qu'ils ne sont pas allés chercher dans la mort un refuge contre le malheur?

M^{ME} DESPERRIERS.

Oh! mon Dieu! C'est affreux, monsieur, ce que vous me racontez là.

NEMOS.

Je vous raconte, hélas! une histoire de tous les jours. Les passions contrariées fournissent chaque matin à la presse le récit de quelque nouveau suicide. De pauvres amoureux de vingt ans sont morts parce qu'on les empêchait de vivre à leur guise; et les parents en deuil quittaient leurs maisons vides pour suivre des cercueils qu'ils ont remplis. — Ah! si nous avions aimé — disaient-ils en pleurant. Et l'éternité leur répond: — Vous ne pouvez plus!

SCENE IX.

DUMÈGE, M^{ME} DESPERRIERS, NEMOS, CHAVAROT.

CHAVAROT, entrant à droite.

Ah! malheureux que je suis! Ma voiture, mes effets, ma future et mon argent, j'ai tout perdu.

NEMOS, entrant par la porte du fond.

J'ai trouvé!

Quoi? TOUS LES AUTRES, ensemble.

Tout. NANON.

Les enfants? DUMÈGE.

Ma petite-fille? M^{me} DESPERRIERS.

Mon portefeuille? CHAVAROT.

La voilà, monsieur, avec tous vos billets de banque. (Elle remet à Chavarot un portefeuille qu'il examine en détail avec le plus grand soin.)

La voilà, monsieur, avec tous vos billets de banque. (Elle remet à Chavarot un portefeuille qu'il examine en détail avec le plus grand soin.)

Mais les enfants, Nanon! les enfants? NANON.

Les enfants, monsieur? je les ai enlevés. M^{me} DESPERRIERS.

Ensemble? NANON.

Autrement, madame, où serait le plaisir? M^{me} DESPERRIERS.

Et qu'en avez-vous fait, coquine? NANON.

Je les ai cachés, madame. M^{me} DESPERRIERS.

Où? NANON.

Vous le savez, madame, quand vous auriez consenti à leur mariage.

Après un tel éclat, madame, il n'y a plus de refus possible. M^{me} DESPERRIERS.

Eh! si j'y consentais, ils n'auraient seulement pas de quoi vivre.

Si ce n'est que ça qui vous embarrasse? CHAVAROT, à Nanon.

Mes lettres? où sont mes lettres? NANON, tirant une lettre de sa poche.

En voilà une. La reconnaissez-vous? CHAVAROT.

Ma lettre de Bourbon? NANON.

Oui, cette fameuse lettre d'outre-mer, qui m'avait dit quelque chose, et qui ne mentait pas.

CHAVAROT, tendant la main.

Rends-le-moi. NANON, retirant la lettre.

Pardon : c'est à madame que je dois la remettre, puisqu'elle contient la dot de mademoiselle.

Une dot! M^{me} DESPERRIERS.

NANON.

Oui, madame, une dot de six cent mille francs, que je lui ai trouvée. (Elle remet la lettre à madame Desperriers, qui s'empresse de la lire.)

CHAVAROT.

Et les autres? NANON, tirant de sa poche un paquet de lettres.

Vos lettres d'amour? (Elle tend le paquet à Chavarot.)

DUMÈGE, s'en emparant brusquement.

Cela me regarde, et je m'en charge.

CHAVAROT, avec une fureur désespérée.

Sorciers de Nanon!

NANON.

Vous vous trompez, monsieur : ce n'est pas Nanon-la-Sorcière qu'il faut dire ; c'est Nanon-la-Trouvée, pour vous servir. (Elle lui fait la révérence.)

M^{me} DESPERRIERS, après avoir lu la lettre que Nanon lui a remise.

Maître Chavarot, je vous félicite de votre désintéressement.

DUMÈGE, à M^{me} Desperriers.

Vous voilà rassurée, madame : laissez-vous attendre.

M^{me} DESPERRIERS.

Je ne paierai pas avec des rebolles. (Adèle et Henri, qui tiennent d'entrer ensemble par la porte du fond, entendent les dernières paroles de madame Desperriers.)

SCÈNE DERNIÈRE.

ADÈLE, DUMÈGE, M^{me} DESPERRIERS, HENRI, NANON, CHAVAROT.

ADÈLE, se jetant dans les bras de Dumège.

O mon père! obtenez-moi mon pardon.

HENRI, s'inclinant devant M^{me} Desperriers.

Madame, vos enfants viennent avec respect vous demander votre bénédiction.

DUMÈGE, à M^{me} Desperriers.

Vous le voyez, madame : ils se sont soumis d'eux-mêmes.

M^{me} DESPERRIERS.

Je suis prise.

DUMÈGE.

Et désarmée. (Il pousse Adèle dans les bras de madame Desperriers, que Henri presse vivement de son côté.)

M^{me} DESPERRIERS, cherchant à se dégager.

Avec une paille de fer, cependant, ma petite-fille aurait un beau mariage.

ADÈLE.

Ah! grand'maman, si les plus beaux sont les plus heureux.

NANON, continuant.

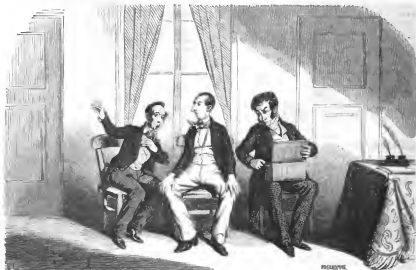
Je vous réponds, madame, qu'elle sera millionnaire.

76649

FIN

N.º d'Invent :

14 77



UN UT DE POITRINE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. LABICHE ET LEFRANC

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL, LE 2 MAI 1855.

Distribution de la pièce.

ROUSSIN, badigeonneur.	MM. MYCISTÈRE.	VERJUS, domestique de la société.	NICHEL.
FRIDOLIN, entrepreneur de ténors.	GRASSOT.	MADAME FRIDOLIN.	Mmes JULIETTE.
PANICHOT, associé et bailleur de fonds de Fridolin.	ANANT.	BOBINETTE, blanchisseuse.	ALBERT.
	LIBERTINE.		

La scène se passe à Paris chez Fridolin.

Le théâtre représente un salon modeste. — Au fond, tenant le milieu, une fenêtre; au-dessus on voit flotter une corde à sautoir de badigeonneur. — À droite et à gauche de cette fenêtre, deux portes à battants. — Celle de droite sert d'entrée principale. — Petites portes latérales. — À droite, sur le devant de la scène, une table garnie. — Sur cette table, une serviette. — Chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERJUS, puis BOBINETTE.

VERJUS, seul, assis près de la table et lisant.

« Les voix sont distribuées en France par cantons. La Picardie fournit des basses, la Franche-Comté des baritons et le Languedoc des ténors. » (Parlé.) En voilà une bêtise! (Bobinette entre par le fond à droite avec son panier de linge.) Le Languedoc des ténors!... mais je suis de Montmartre, moi, et pourtant!... (Il file un son discordant.)

BOBINETTE, agacée.

Aïe! voulez-vous vous taire!

VERJUS.

Bobinette! la blanchisseuse!...

BOBINETTE.

Ah! çà, vous n'en finirez donc pas d'imiter le cri du paon...

VERJUS.

Que voulez-vous? quand l'oiseau cherche une épouse... il chante!... Voyez la caillie au printemps, elle dit : paic tes dettes!

BOBINETTE.

Tiens! ça me fait penser que vous me devez huit sous pour votre dernier blanchissage...

VERJUS.

Ne parlons pas de ça!... Bobinette, c'est aujourd'hui mercredi, je vous renouvelle ma proposition de mercredi dernier...

BOBINETTE.

Laquelle?

VERJUS.

L'offre de ma main!

BOBINETTE.

Encore! vous m'ennuyez!

VERJUS.

Tiens-bien... nous en reparlerons mercredi prochain.

BOHINETTE.
Vous savez bien que j'ai un sentiment... pour un brave garçon... un badigeonneur, mon père aime cet état-là.

VERJUS.
Le badigeonneur Bohinette... Dites à votre famille que je badigeonnerai !

BOHINETTE.
Non, voyez-vous... vous avez une chose agaçante...
VERJUS.

Quoi ?

BOHINETTE.
C'est votre voix... quand je vous entends c'est comme si je mordais dans vos pommes vertes...
VERJUS.

Oh ! Bohinette !

BOHINETTE.
J'ai pas le temps... oh est le lings ?
VERJUS.

Là... à côté... mais, Bobinette, prêtez l'oreille à mes accents...

BOHINETTE.
Non ! j'en ai assez de vos accents ! *(Elle sort vivement à droite, premier plan.)*

VERJUS.
Je la repincerai mercredi prochain. *(Tendant entrer madame Fridolin et Fridolin, il sort à droite, premier plan.)*

SCÈNE II.

MADAME FRIDOLIN, FRIDOLIN, puis PANICHOT.

MADAME FRIDOLIN, entrant par la gauche.
Non, Monsieur, non, c'est comme si vous chantiez !
FRIDOLIN, qui la suit, tenant à la main un chapeau bleu tris-fant.
Madame, je vous enjoin de mettre ce chapeau bleu !

MADAME FRIDOLIN.
J'en suis fâchée, Monsieur, mais j'ai mon chapeau rose et je le garde.

PANICHOT, venant aussi de la gauche.
Encore une dispute !

MADAME FRIDOLIN.
Voyons, qu'est-ce qu'il vous a fait, mon chapeau rose ?...
FRIDOLIN.

Ce qu'il m'a fait... d'abord, il vous donne un petit air turleurette... qui n'est pas convenable pour une maîtresse de piano.

MADAME FRIDOLIN.
Qu'appellez-vous un air turleurette ?
FRIDOLIN.

Et puis toutes les fois que vous le mettez, vous renfrez à midi, au lieu de rentrer à onze heures.

PANICHOT, à part.
Le fait est que son chapeau rose... retarde.

MADAME FRIDOLIN.
Taisez... la jalousie vous rend idiot !
FRIDOLIN.

Madame.

PANICHOT, s'interposant.
Voyons, Fridolin, mon ami !

FRIDOLIN.
Une petite fille que j'ai été prendre sur les bancs du Conservatoire... classe de piano...

MADAME FRIDOLIN.
Je vous conseille de vous plaindre... un mauvais ténor de province qui avait perdu son ut.

FRIDOLIN.
Eh ! Madame, un ut va et vient... un ot peut se retrouver...

AIR : Un homme pour faire un tableau.

Si je l'ai perdu, c'est un tort,
J'ai d'autres notes dans ma gamme ;
Avec moi vous serez d'accord
En balisant votre ton. Madame,
Vous devez comprendre cela !
L'hymen est un duo... je tremble
Que grâce à vous ce duo-là
Ne devienne un morceau d'ensemble.

MADAME FRIDOLIN.

Monsieur !...

FRIDOLIN.

Voulez-vous mettre votre chapeau bleu, oui ou non ?

MADAME FRIDOLIN.

Non ! non ! non !... Je vais donner une leçon rue du Bac, et je ne veux pas qu'on me prenne pour une diseuse de bonne aventure.

FRIDOLIN.

Rue du Bac... je vais vous faire votre compte... sept minutes pour aller... sept minutes pour revenir... une heure de leçon...

MADAME FRIDOLIN.

Ça fait une heure qu'on t'attend...

FRIDOLIN.

Je vous donne une heure !

MADAME FRIDOLIN, ironiquement.

Vous êtes bien bon.

PANICHOT, à part.
Voilà un mari embêtant !

MADAME FRIDOLIN.

Monsieur, je vous préviens que j'irai au petit pas, que je reviendrai de même, que je m'arrêterai devant les boutiques, que je mettrai deux heures, trois heures, si cela me convient...

FRIDOLIN.

Madame !

MADAME FRIDOLIN.

Quant à vos soupçons, je m'en ris, je m'en moque !...

PANICHOT, à part.

Bien tapé !

AIR : Finale de Paris qui dort (Nargost).

PANICHOT, MADAME FRIDOLIN, VERJUS.

FRIDOLIN.

Vraiment c'est incroyable !

Vraiment c'est incroyable !

Un pareil écart de loi !

Un écart toujours dail !

Tout un temps raisonnable

Se montrer impuissant

Me montre du doigt.

A défendre son droit.

(Madame Fridolin sort par le fond à droite.)

SCÈNE III.

FRIDOLIN, PANICHOT, puis VERJUS.

FRIDOLIN, appelant.

Verjus !

VERJUS, venant de la droite, premier plan.

Monsieur ?

FRIDOLIN.

Descends derrière ma femme, et regarde bien si elle tourne à droite ou à gauche.

VERJUS.

Oui, Monsieur. *(Il sort par le fond.)*

FRIDOLIN.

Comme la rue du Bac est à gauche, je ne suis pas fâché de savoir...

PANICHOT.

Ah ! ça, Fridolin, tu es donc incorrigible...

FRIDOLIN.

Que veux-tu ? c'est plus fort que moi, l'idée seule que ma femme...

PANICHOT.

Ta femme ! ta femme... que diable, mon cher, les affaires avant tout ! nous ne sommes pas associés pour savoir si madame tourne à gauche ou à droite... ce n'est pas un commerce, ça...

FRIDOLIN.

Cependant il m'importe...

PANICHOT.

Moi, il m'importe de gagner de l'argent ! Je sois ton commanditaire, ton bailleur... Voilà six mois que je baille... et je ne reçois rien... Je finirai par croire que tu veux m'endormir...

FRIDOLIN.

Ah ! Panichot !

PANICHOT.

Écoute donc, je n'ai pas été te chercher, moi...

FRIDOLIN.

Est-ce que tu la regretterais ?

Non, j'ai foi dans l'opération, les théâtres tyriques manquent de chanteurs...

FRIDOLIN.

L'Opéra commence à les remplacer par de grands tubes en cuivre.

PANICHOT.

C'est vrai... et nous avons entrepris de combler cette lacune...

FRIDOLIN.

Je parcours les campagnes, les cabarets, les ateliers... et dès qu'une voix paraît... crac! je mets la main dessus...

PANICHOT.

Moi, je fournis la fonde...

FRIDOLIN.

Enfin, nous prenons le trésor à l'état brut, nous le taillons, nous le polissons...

PANICHOT.

Et quand il est mûr nous l'expédition...

FRIDOLIN.

En nous réservant la moitié de ses appointements pendant cinq ans.

PANICHOT.

C'est une grande idée!

FRIDOLIN.

Malheureusement les sujets manquent!

PANICHOT.

Hélas! nous en avons un il y a huit jours... un Potouais! un Potouais... suave!

FRIDOLIN.

Le polissant!

PANICHOT.

Oui, mais quel timbre, quel registre, c'était presque un soprano... et dame on n'en fait plus... c'était notre fortune... et parce que tu le surprends qui embrassait vaguement la femme...

FRIDOLIN.

Comment, vaguement! il l'embrassait positivement.

PANICHOT.

Eh bien! après? il faut faire la part de l'exaltation musicale!

FRIDOLIN.

J'avoue que j'ai été un peu vil... mais je ne pouvais pas prévoir qu'un petit soufflet.

PANICHOT.

Un petit soufflet! c'était bien un affreux coup de poing! et sur l'oreille encore!... quelle maladresse!... aussitôt une lésion s'est déclarée dans la région du tympan, et au bout de trois minutes... nous avions toujours un rossignol... mais un rossignol sourd! impossible de le faire marcher avec l'orchestre... il partait toujours avant ou après... il paraît que c'est contraire aux lois de l'harmonie... Alors, nous l'avons flanqué à la porte... c'est une perte sèche... Je l'ai passé aux profits et pertes.

FRIDOLIN.

Hélas!

PANICHOT.

Que diable, aussi! quand on boxe avec un chanteur on choisit la place!

Air : Du Vainc.

Au lieu de porter sans pitié
Sur sa langue une main brutale,
Pourquoi ne pas avec le pied
Frapper la région dorsale?
Tu venais l'honneur du mari
Sans nous fourrer dans des impasses,
Car tu ne t'exposais ainsi
Qu'à lui faire... des cordes sautes.

FRIDOLIN.

C'est vrai... et je te le promets qu'à l'avenir...

PANICHOT.

Il est bien temps!... qu'est-ce que nous allons répondre au directeur de Berlin, auquel nous avons promis un ut de poitrine bien conditionné!

FRIDOLIN.

Nous avons trois mois!

PANICHOT.

Les ut de poitrine ne poussent pas comme des champignons!

quand je pense que nous lui avons expédié un traité signé, avec un dédit de dix mille francs en cas de non livraison.

FRIDOLIN.

Qui sait!... il n'acceptera peut-être pas... nos conditions étaient si dures.

PANICHOT.

Que le ciel l'entende!... dix mille francs!... pour un coup de poing! brutal!...

SCÈNE IV.

VERJUS, FRIDOLIN, PANICHOT.

VERJUS, entrant, à Fridolin.

Monsieur!

PANICHOT.

Eh bien?

VERJUS.

Madame s'est tournée à droite...

FRIDOLIN.

A droite! et la rue du Bac est à gauche! sapristi!

PANICHOT.

Allons! est-ce que tu vas recommencer?

FRIDOLIN.

Pourquoi à droite?... que va-t-elle faire à droite?...

VERJUS.

Ah! j'oubliais... une lettre pour vous... dix-huit sous de port...

PANICHOT.

Dix-huit sous!

FRIDOLIN, prenant la lettre.

Juste! de Berlin! (Lisant.) « Monsieur, vos conditions sont inacceptables. »

PANICHOT.

Quel espoir!

FRIDOLIN, lisant.

« Cependant je les accepte... »

PANICHOT.

Va te promener!

FRIDOLIN, lisant.

« Mais si votre virtuosité n'est pas rendue à son poste le 15 septembre, à midi, je vous appliquerai la clause du dédit dans toute sa rigueur. »

PANICHOT.

Les dix mille francs! à vous voilà gentils!

FRIDOLIN.

Où diable trouver un trésor... où se cachent-ils, ces animaux-là?...

VERJUS.

Ah! Monsieur, on va quelquefois en chercher bien loin...

FRIDOLIN.

Tu en connais un?

VERJUS.

Peut-être.

PANICHOT.

Où ça?... (Verjus file un son.)

FRIDOLIN.

Veux-tu te taire, affreux cri-cri!... (Il lui donne un coup de pied.)

VERJUS, avec résignation.

Comme monsieur voudra.

PANICHOT, même jeu.

Va-t'en! tu me rendrais enragé!

VERJUS.

Comme monsieur voudra. (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

PANICHOT, FRIDOLIN, une voix sous la fenêtre.

PANICHOT.

Que faire? que devenir?...

FRIDOLIN.

Puis-je que de donner dix mille francs, je serais capable...

PANICHOT.

De quoi?...

FRIDOLIN.

De m'expédier moi-même pour Berlin.

PANICHOT.

Toi?

FAIDOLIN.
Pourquoi pas?... j'ai joué les Duprez à Maubeuge !

PANICHOT.
Tu serais sifflé... il y a des juges à Berlin.

FRIDOLIN.
Oh ! si ce n'est que cela !

PANICHOT.
Et puis notre maison serait compromise à l'étranger... on nous demande du volours, nous ne pouvons pas expédier du calicot...

FRIDOLIN, offensé.
Comment ! du calicot ! *(On entend chanter une voix sous la fenêtre.)*

ROMANCE du premier acte de la Jalousie.

LA VOIX.

- Loin de son amie
- Vivre sans plaisir !
- Ne compter la vie
- Que par des soupirs.

FRIDOLIN, parlé.

Hein !...

Clut !...

PANICHOT, de même.

LA VOIX.

- Voilà de l'absence
- Quelle est la souffrance.
- Mais voici le jour,
- O malheure chérie,
- Oh, voici le jour
- Le jour du retour.

FRIDOLIN.

C'est délicieux !

PANICHOT.

C'est ravissant !...

FRIDOLIN.

Encore plus suave que le Polonais !

LA VOIX reprend de la rentrée.

- Ouf, voilà le jour,
- O malheure chérie, etc. »

FRIDOLIN.

C'est une voix d'archange !

PANICHOT.

Offrons-lui la table et le logement.

FRIDOLIN, il court à la fenêtre.

Personne dans la rue... Oh !

PANICHOT.

Quoi ?...

FRIDOLIN.

Un hadigeenneur ! suspendu à une corde...

PANICHOT.

C'est lui ! ça ne peut être que lui, prie-je de monter !...

FRIDOLIN, appelant.

Eh ! Monsieur ! Monsieur !...

VOIX DE ROUSSIN, en dehors.

De quoi ?

FRIDOLIN.

Veuillez-vous vous donner la peine de monter ?

VOIX DE ROUSSIN.

A cause ?

FRIDOLIN.

Nous aurions une petite communication à vous faire.

VOIX DE ROUSSIN.

Tenez bien ma corde, alors... je vas grimper...

FRIDOLIN, avec joie.

Il monte... Panichot... il mente...

PANICHOT, de même.

Le voilà, le voilà...

SCÈNE VI.

FRIDOLIN, ROUSSIN, PANICHOT.

ROUSSIN, paraissant sur le balcon, il est en tenue de hadigeenneur, porte une boîte en fer-blanc suspendue à un bouton et tient une miehe de pain sous son bras.

Votre serviteur et la compagnie !...

PANICHOT.

Entrez !... entrez donc !...

ROUSSIN.

C'est que je suis un peu mouchehé...

FRIDOLIN.

Ça ne fait rien...

PANICHOT, à part.

Un émeur !

FRIDOLIN.

Ah ! mon ami ! vous nous voyez émus, transportés !...

ROUSSIN.

A cause ?...

FRIDOLIN.

Quelle étendue ! quelle souplesse... quelle...

PANICHOT, à part.

Il va lui donner des prétentions.

FRIDOLIN.

Combien gagnez-vous par jour ?...

ROUSSIN.

Quatre francs net... et la miehe... *(Il montre son pain.)*
Voilà...

PANICHOT.

Ce n'est pas assez...

FRIDOLIN.

Nous avons mieux que cela à vous proposer.

ROUSSIN, à part.

C'est des embaucheurs ! *(Haut.)* Allez !...

PANICHOT.

Pendant les trois premiers mois, cent sous par jour.

FRIDOLIN.

Non dix francs !...

PANICHOT, à part.

Il va trop vite...

FRIDOLIN.

Vous serez chauffé, éclairé, nourri, habillé.

ROUSSIN.

Par qui ?...

PANICHOT.

Par nous.

ROUSSIN.

J'aurai-t-y des bottes ?...

FRIDOLIN.

Vernies !... et après vous gagnerez 30,000 francs par an.

ROUSSIN.

Crédité !

PANICHOT.

Que nous partagerons.

ROUSSIN.

Ah !... ça ne fait plus que quinze !... Comme ça, on est forcé de partager !...

PANICHOT.

Parbleu ! sans ça !...

ROUSSIN.

Très-bien... qu'est-ce que j'aurai à faire ?

FRIDOLIN.

Presque rien... le lundi vous irez à l'Opéra.

ROUSSIN.

Bon !...

PANICHOT.

Le mardi aux Italiens.

ROUSSIN.

Bon !...

FRIDOLIN.

Le mercredi à l'Opéra.

ROUSSIN.

Bon !...

PANICHOT.

Le jeudi aux Italiens.

ROUSSIN.

Jamais à l'Ambigu ?

FRIDOLIN.

Fi donc, l'Ambigu ?

ROUSSIN.

J'y ai été une fois : on représentait l'*Hélène* et l'*Athalie*...
J'ai crevé de rire, pour mes douze sous...

PAÑICROT.
Nous ne vous mènerons qu'aux premières loges... avec des gants jaunes.

A cause ?...

FRIDOLIN.
Et plus tard vous verrez le roi de Prusse,

Le grand Frédéric ?

FRIDOLIN.
Non ! il est mort... son successeur.

PAÑICROT.
Il vous couvrira de crachats.

A cause ?

FRIDOLIN.
De tabatières...

Je ne prise pas.

Enrichies de diamants.

Je priserais !

Vous acceptez ?

J'accepte.

FRIDOLIN.
Je vais rédiger notre petit traité... (Il passe à droite près de la table; Roussin le suit.)

Un instant ! voyons les dix francs....

FRIDOLIN, indigné Panichot.

Adressez-vous à monsieur...

PAÑICROT, se frottant.
Oui, c'est moi qui fournis les fonds. (Il lui donne l'argent.)

Vous ne payez pas la semaine ?

Plait-il ?...

FRIDOLIN.
C'est aujourd'hui samedi, et dans le bâtiment on paie la semaine.

FRIDOLIN.
Ici, ce n'est pas l'usage.

Bien ! bien... (A part.) Y sont chiés !

FRIDOLIN, ochant d'écrire.
Voilà qui est fait, sauf les noms, comment t'appelles-tu ?...

FRIDOLIN.
Moi... Rose, Nicolas Roussin.

FRIDOLIN ET PAÑICROT.
Roussin !

FRIDOLIN.
Vous ne le trouvez pas joli ?...

FRIDOLIN.
Il n'est pas mal... mais sur une affiche... Roussin...

FRIDOLIN.
Bah ! nous mettrons un é à la fin... Roussin !

FRIDOLIN.
Tiens, ça ressemble à Roussin !... Ça fera très-bien... (A Roussin.) C'est convenu, tu porteras un é à la fin.

FRIDOLIN.
Y me font porter des nids... Qué drôle d'état !

FRIDOLIN.
Maintenant, signe.

FRIDOLIN, prenant le papier, hésitant.
C'est que...

FRIDOLIN, à Fridolin.
Il hésite !

FRIDOLIN.
Y a pas de politique là dedans ?

FRIDOLIN ET FRIDOLIN.
Par exemple !

FRIDOLIN.
Je dénonce tout, d'abord ! (Il dépose sur la table sa boîte de fer-blanc, son pain, et signe les papiers.)

FRIDOLIN, à Panichot.
Nous le tenons !... jo cours chez le tailleur.

FRIDOLIN.
Pourquoi faire ?

FRIDOLIN.
Pour qu'il vienne lui prendre mesure.

FRIDOLIN.
C'est inutile !... Tu pousseras toujours à la dépense, toi !... Nous avons les habits du Polonais.

FRIDOLIN.
Il n'y entrera pas.

FRIDOLIN.
Un ténor entre partout.

FRIDOLIN.
Au fait. (Appelant.) Verjus.

FRIDOLIN.
Monsieur ?

SCÈNE VII.

PAÑICROT, VERJUS, FRIDOLIN, ROUSSIN.

FRIDOLIN, à Verjus, désignant Roussin.
Tu passes au service de Monsieur.

VERJUS.
Ah ! bah !

FRIDOLIN, à part.
J'ai un négrel Mafions-nous. (Il remet à Fridolin un traité, signe et garde l'autre.)

FRIDOLIN, à Verjus.
Un ténor de la plus belle expérience.

FRIDOLIN.
Tu vas lui préparer un bain.

FRIDOLIN.
Un bain !

FRIDOLIN, à Verjus.
Et lui chauffer un gilet de flanelle...

FRIDOLIN.
Portez-vous de la flanelle ?

FRIDOLIN, à part.
Ne nous compromettons pas. (Haut.) Mais, ça dépend des jours... j'en porte sans en porter, et même... enfin, je marche toujours avec la majorité. (A part.) Comme ça je ne prends pas d'engagements.

FRIDOLIN.
Ah ! Monsieur, on va quelquefois en chercher bien loin...

FRIDOLIN.
Quoi ?

FRIDOLIN.
Des ténors. (Il file un son.)

FRIDOLIN, lui donnant un coup de pied.
Veux-tu te taire, animal ? (A Roussin.) Je vais chercher les habits du Polonais.

FRIDOLIN, avec défiance.
Un Polonais !

FRIDOLIN.
Moi, je vais convoquer nos amis... Le rédacteur de la *Gazette impartiale*... Nous lui ferons entendre notre délicate sauterie... Il faut la faire mousser.

AIR : *Plaidoir, rager* (Rei des Frontins.— Doche fils.)

FRIDOLIN ET FRIDOLIN

Bien sûr sa voix

Va faire honneur à notre choix,

Et doit, je crois,

Nous enrichir

Dans l'avenir.

FRIDOLIN.

Je suis tout fier

Tombé chez d'excellents bourgeois,

Par eux, je crois,

J'peux m'enrichir

Dans l'avenir.

FRIDOLIN.

Ne fais pas honneur à leur choix,

J'peux seul, je crois,

Les enrichir

Dans l'avenir.

Fridolin sort par la gauche; Panichot par le fond, à droite. Verjus par la droite, premier plan.)

SCÈNE VIII.

ROUSSIN, puis BOBINETTE.

ROUSSIN.

C'est égal... je voudrais savoir ce qu'ils me veulent... Ils me parlent du roi de Prusse... (Avec défiance.) des Polonais! Est-ce que je me serais emmarché dans un complet! Oh! mais je n'en suis plus.

BOBINETTE, entrant par la droite, avec son panier.

LÀ, voilà qui est fait.

ROUSSIN.

Bobinette!

BOBINETTE.

ROUSSIN!... (Elle dépose son panier sur la table à droite.) Qu'est-ce que tu fais ici?

ROUSSIN, très-mystérieusement.

Chut!... Je n'en sais rien!

BOBINETTE.

Comment!

ROUSSIN.

Bobinette... qu'est-ce que tu m'as dit dimanche dernier à l'enseigne du Chat qui fricote?

BOBINETTE.

Je t'ai dit qu'il ne fallait pas manger de lapin sans voir les oses.

ROUSSIN.

Mais non!... Tu m'as dit, Roussin, nous nous marierons quand tu gagneras cent sous par jour.

BOBINETTE.

J'm'en dédis pas!

ROUSSIN.

Alors, nous nous marierons deux fois.

BOBINETTE.

Pourquoi?

ROUSSIN.

Je gagne dix francs!

BOBINETTE.

Ah! bah!... à quoi faire?

ROUSSIN, très-mystérieusement.

Chut!... Je n'en sais rien... mais ça n'a pas l'air fuyant... pourtant, je me méfie.

BOBINETTE.

De quoi?

ROUSSIN, avec méfiance.

Connais-tu bien ces gens-là?

BOBINETTE.

M. Fridolin? Je le blanchis... voici sa note.

ROUSSIN.

Voyons la note. (Lisant.) Trois mouchoirs de couleur. (Parlé.) De quelle couleur? (Lisant.) Cinq bonnets de coton. (Parlé.) Ça rentre dans ma manière de voir... d'ailleurs, j'aurai l'œil ouvert.

BOBINETTE.

Puisque tu as les dix francs!

ROUSSIN.

C'est juste... Bobinette, tu peux faire publier nos bans!

Aie : Serves donc, flatte donc (barcarolle, Auber).

J'gagn' dix francs, (bis)

J'peux m'offrir à mes penchants,

J'gagn' dix francs, (bis)

J'ai d'quoi l'acheter des rubans.

BOBINETTE.

De mon cœur, même sans richesses

Tu serais le favori.

Mais ça flûte un' jeunesse

D'pouvoir dir' que son mari...

Gagn' dix francs,

D'quoi payer bien des rubans,

(Gagn' dix francs (bis)

Et j'courrons' les sottiseries.

ROUSSIN.

S' marier sans l' sou, c'est trop bête!

On dit qu' surtout les enfants

Ça vous cède les yeux d' la tête,

Mais, bah!... nous n'a'rons pas r'garder!

ENSEMBLE.

J'gagn' dix francs, etc.

BOBINETTE.

Gagn' dix francs, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRIDOLIN.

FRIDOLIN, venant de la gauche avec des habits.

Mon ami! (Apercevant Bobinette.) Tiens, la blanchisseuse... Dites donc, la dernière fois vous ne m'avez pas rapporté mes gants de coton.

BOBINETTE.

Vos gants? Je les ai remis moi-même à Madame.

FRIDOLIN.

Alors, entendez-vous avec elle... elle va rentrer... allez l'attendre à l'office... (Il désigne le fond à gauche.)

BOBINETTE.

Ça suffit. (Elle va reprendre son panier sur la table à droite.)

FRIDOLIN, à Roussin.

Mon ami... voici vos habits... ça vous collera.

ROUSSIN, à part.

Il veut me coller! Remêlons-nous.

FRIDOLIN.

Maintenant... (Indiquant la droite.) Allez rejoindre Verjus... Votre bain doit vous attendre.

ROUSSIN.

Voilà, bourgeois, voilà.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ROUSSIN.

J'gagn' dix francs, etc.

BOBINETTE.

Gagn' dix francs, etc.

FRIDOLIN.

Quelques francs (bis)

Nous gagnons ces ardoises,

Quelques francs (bis)

Les rendent plus complaisants.

(Bobinette sort à gauche au fond. — Roussin à droite, premier plan.)

SCÈNE X.

FRIDOLIN, puis MADAME FRIDOLIN

FRIDOLIN, seul.

Enfin nous en tenons un!... Je l'aurais désiré un peu plus sveltes! Mais, bah! ils ont tous du ventre les ténors légers... c'est à ça qu'on les reconnaît; et puis, il vaut mieux qu'il soit laid, à cause de madame Fridolin... Mais pourquoi a-t-elle tourné à droite? La voici, modérons-nous.

MADAME FRIDOLIN.

Mon ami, il est onze heures treize; vous devez être assis.

FRIDOLIN.

Madame, pourriez-vous me dire de quel côté est la rue du Bac?

MADAME FRIDOLIN.

La rue du Bac?... à gauche.

FRIDOLIN.

Ah!... Madame, pourriez-vous me dire pourquoi vous avez tourné à droite?

MADAME FRIDOLIN.

Vous m'avez fait suivre? c'est très-délicat... Monsieur, j'ai tourné à droite, uniquement pour vous être agréable.

FRIDOLIN.

Comment!

MADAME FRIDOLIN.

Vous détestez les chapeaux roses... je suis entrée chez une marchande de modes pour en commander deux autres, un bleu et un jaune...

FRIDOLIN.

Un jaune!

MADAME FRIDOLIN.

Soyez tranquille, on vous apportera la note.

FRIDOLIN, à part.

Je suis pincé!

SCÈNE XI.

FRIDOLIN, PANICHOT, MADAME FRIDOLIN.

PANICHOT, entrant par le fond à droite.

Ouf! je n'en puis plus!

Eh bien ?

FRIDOLIN.

C'est fait... tous vos amis viendront... j'ai vu le rédacteur de la *Gazette impériale*... C'est un charmant garçon, il m'a fait prendre trois abonnements.

FRIDOLIN.

Diable !

PANICHOT.

Mais j'en ai immédiatement repassé deux à un marchand de bous qui joue de la clarinette ; c'est lui qui m'a appris que Meyerbeer était à Paris.

FRIDOLIN.

Ah ! bah !

PANICHOT.

Alors, je me suis fait cirer...

FRIDOLIN.

Tu as osé te présenter ?

PANICHOT.

Parfaitement... mais comme il déjeunait... Il m'a fait répondre qu'il était en Autriche... Je crois que nous ne l'aurons pas.

MADAME FRIDOLIN.

Maia je ne comprends pas.

PANICHOT.

Comment ! tu n'as donc pas dit... Nous en avons trouvé un.

MADAME FRIDOLIN.

Un quoi ?

PANICHOT.

Un ténor ! au bout d'une corde ! Vous allez le voir ! un homme superbe !

MADAME FRIDOLIN.

Ah ! (Prolongé.)

FRIDOLIN.

Pourquoi dites-vous : Ah !

MADAME FRIDOLIN.

Préférez-vous que je dise : Oh ! (De même.)

FRIDOLIN.

Ni l'un, ni l'autre ! je n'aime pas les Interjections !... Nous venons de prendre un nouveau pensionnaire, Madame, et j'ose espérer que vous apporterez cette fois plus de sévérité dans vos relations... Souvenez-vous du Polonais, et n'oubliez pas qu'une réserve bien entendue... est le premier apavage... est le seul apavage... (Madame Fridolin bâille.)

PANICHOT, à part.

Il n'en sortira pas !

FRIDOLIN.

Est le plus bel apavage... Demandez à Panichot.

PANICHOT.

Hein ? moi ! Certainement... le plus bel apavage, c'est le réservoir bien entretenu d'une femme dont la vertu... s'exalte au sentiment du devoir... (A part.) Il m'ennuie !

FRIDOLIN.

Écoutez-le, Madame... inspirez-vous de ses mâles conseils ; moi, je vais retrouver Roussin. (Près de la porte.) Continue, Panichot, continue. (Il entre à droite.)

FRIDOLIN.

SCÈNE XII

PANICHOT, MADAME FRIDOLIN.

PANICHOT.

Certainement... (Reprenant sa phrase.) Dont la vertu s'exalte au sentiment du devoir qu... (Remontant.) Tenez ! il n'est plus là !

MADAME FRIDOLIN.

Qu'importe ! Continuez, Monsieur, continuez...

PANICHOT.

Permettez... (Il va, à la porte de droite, s'assurer que personne ne peut l'entendre, revient.) Voulez-vous que je vous dise ? votre mari est stupide !

MADAME FRIDOLIN.

Je ne dis pas le contraire. — Quant à ce jeune chanteur, soyez tranquille, dès qu'il paraîtra, je lui tournerai le dos.

PANICHOT.

Mais non ! mais non ! lui tourner le dos ! pour qu'il prenne la maison en grippe... que diable ! j'ai des fonds dans l'entreprise.

MADAME FRIDOLIN.

Alors, que voulez-vous ?

PANICHOT, hésitant.

Mais dame ! je voudrais... certainement, je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs... Oh ! grand Dieu !... mais enfin, ce pauvre garçon... si vous le connaissez...

AIN : De ma Celine aiment modestes.

Vous verriez que ce n'est encore
Qu'un pile espoir, un fruit vert, un projet.
C'est un soleil à son aurore,
C'est un album à son premier feuillet.
C'est un concert qui réclame
La hederle... et chacun vous dira
Que la mission de la femme
Est de broder ces chaus-là.

MADAME FRIDOLIN.

Comment, Monsieur !

PANICHOT, vivement.

Je ne veux pas vous faire manquer à vos devoirs... oh ! grand Dieu ! mais... il y a des nuances dans la coquetterie... énormément de nuances, et sans aller... jusqu'en Pologne...

MADAME FRIDOLIN.

Plein-il ?

PANICHOT.

On peut se promener sur la frontière... Enfin tâchez d'être gracieuse... aimable... et même un peu... tendre.

MADAME FRIDOLIN.

Tendre ?

PANICHOT, vivement.

Sans sortir de la frontière?... Qu'est-ce que je demande, moi, qu'il se plaise ici, ce cher ami.

MADAME FRIDOLIN.

Ah ! monsieur Panichot, je n'aurais jamais cru...

PANICHOT.

Écoutez donc ! j'ai des fonds dans l'entreprise !

MADAME FRIDOLIN.

Silence ! mon mari !

PANICHOT.

Bigre ! (Reprenant vivement sa phrase.) Est le plus bel apavage d'une femme dont la vertu s'exalte au sentiment du devoir qui...

SCÈNE XIII.

MADAME FRIDOLIN, PANICHOT, FRIDOLIN, puis ROUSSIN.

FRIDOLIN, entrant.

Merci ! Panichot, merci... voilà un ami ! (A Roussin qui est dans la coulisse.) Eh bien, venez-vous ? (Roussin parait. — Il porte un habit très-juste, un pantalon de castor orange très-éclatant et une cravate blanche très-haute.)

ROUSSIN.

Voilà ! voilà... je reprends les dix francs qui étaient restés dans ma veste. (A part.) Créé ! en v'la une qui me gêne.

FRIDOLIN, à Panichot.

Je te le disais bien... c'est trop étroit.

PANICHOT, à Fridolin.

Il n'y a pas de mal ! ça le tasse.

FRIDOLIN, à Roussin.

Mon ami, permettez-moi de vous présenter à madame Fridolin, ma femme...

ROUSSIN.

Ah ! c'est la bourgeoise. (Sonnant.) Madame, votre serviteur et la compagnie !...

MADAME FRIDOLIN, riante à part.

Ah ! ah ! la drôle de figure !

ROUSSIN, à part.

Mâtin ! c'est une fière brune !

PANICHOT.

C'est madame qui vous accompagnera.

ROUSSIN.

Où ça ?

FRIDOLIN.

Sur le piano !

ROUSSIN.

Le piano !... ah ! oui, je sais ce que c'est... j'en ai vu un à Limoges... chez un brasseur... il avait été la manivelle... pour y mettre des lapins. — Bonnôte homme du reste !...

MADAME FRIDOLIN.

L'espère, Monsieur, vous faire envisager cet instrument sous un autre point de vue...

ROUSSIN, avec galanterie.
Le point de vue sera pour moi, Madame.
MADAME FRIDOLIN.

Ah ! vous êtes galant...
FRIDOLIN, bas à sa femme :
Amanda, pas d'agaceries !

ROUSSIN, à part.
J'aime mieux Bobinette... mais c'est une fière brune !
MADAME FRIDOLIN, à ROUSSIN.
Savez-vous sortir ?

ROUSSIN.
Sot... quoi ?
PANICHOT.
Madame vous demsude si vous savez sortir ?
ROUSSIN, à Panichot.

PANICHOT.
Moi... non ?
ROUSSIN, à madame Fridolin.
Je siffle exactement comme monsieur.

MADAME FRIDOLIN.
Je vous apprendrai !... C'est l'affaire de quelques séances...
ROUSSIN, avec galanterie.

Ah ! Madame !... la séance sera pour moi !...
MADAME FRIDOLIN, gracieuse.
Encore ! Ah ! monsieur Roussin !

FRIDOLIN, bas.
Amanda ! pas d'agaceries !...
MADAME FRIDOLIN, avec humeur.

Eh, Monsieur !
PANICHOT, bas à Fridolin.
Tu n'as rien à dire... ça ne passe pas la frontière.
FRIDOLIN, à ROUSSIN.
Madame vous prie de l'excuser... elle désire rentrer.
ROUSSIN, offrant son bras à madame Fridolin.
Moi aussi... Rentrons !

FRIDOLIN, s'interposant.
Non !... pas vous... Madame.
ROUSSIN.
Ah !... pas moi !... (A part.) Il m'embête ce vieux-là !

ENSEMBLE.

AIR : *Complex sur mes consentement* (Polka d'Hervé, faucon).

ROUSSIN.
Pourtant à cette maison-ci
Sans trop d'ennui
Je pourrai me faire,
J'espère,
Car vraiment ce local me plaît,
Et sans regret,
Je veux m'y fixer tout à fait.
FRIDOLIN, MADAME FRIDOLIN, PANICHOT.
Bientôt à cette maison-ci
Sans trop d'ennui
Il pourra se faire,
J'espère,
Car vraiment ce local lui plaît,
Et sans regret,
Il peut s'y fixer tout à fait.
(Madame Fridolin sort à gauche.)

SCÈNE XIV.

FRIDOLIN, ROUSSIN, PANICHOT, puis VERJUS.

ROUSSIN, à part.
C'est égal... pour une fière brune... c'est une fière brune...
(Haut.) Bah ! je vas casser une croûte... justement j'ai là ma boîte. (Il va la prendre sur la table et l'ouvre.)

PANICHOT.
Qu'est-ce que c'est que ça ?

ROUSSIN.
Des radis noirs en salade.

FRIDOLIN.
Des radis ! du vinaigre ! impossible.

ROUSSIN.
A cause ?

PANICHOT.
Voulez-vous gagner 30,000 francs ?

ROUSSIN.
Oui.

PANICHOT.
Alors, jamais de radis ! (Il lui dit sa boîte qu'il remet sur la table.)

ROUSSIN.
C'est une mauveuse légume ?

PANICHOT.
Oui !... on va vous servir à déjeuner.

FRIDOLIN, à la cantonade.
Verjus ! serves le déjeuner de monsieur !

ROUSSIN, tirant sa pipe.
En attendant, je vas en fumer une...

FRIDOLIN.
Oh ! par exemple !... le tabac !... impossible !... (Il lui dit sa pipe.)

ROUSSIN.
C'est encore une mauveuse légume ?

PANICHOT.
Voulez-vous gagner 30,000 francs ?

ROUSSIN.
Toujours !

PANICHOT.
Jamais de tabac.

ROUSSIN, à part.
Ah ! mais !... ah ! mais !... Après ça, j'ai reçu dix francs... et pourvu que je déjeune... (Verjus entrant avec un œuf dans un coquetier sur une assiette.)

VERJUS.
Voilà, Monsieur.
ROUSSIN, qui a prié l'assiette, à Panichot.
Qu'est-ce que c'est que ça ?

PANICHOT.
C'est un œuf.

ROUSSIN.
Dur ?

FRIDOLIN.
Oh ! non !... cru !...

ROUSSIN.
Cru !...

FRIDOLIN.
Avez ! avalez !... vous verrez l'effet.

ROUSSIN, à part.
Quel drôle d'œuf ! (Il avale l'œuf.) Je les préfère sur le plat.
VERJUS, qui a été chercher une autre assiette avec un autre œuf et venant à droite de Roussin.
Voilà, Monsieur !

ROUSSIN.
Encore un !

PANICHOT.
La recette de Rubini.

ROUSSIN.
Rubini !...

PANICHOT.
Il avait un poulailler à côté de son piano... et dès qu'une poule pondait... houp !... c'est comme ça qu'il est devenu le favori du czar.

ROUSSIN.
Et jamais sur le plat ?

FRIDOLIN.
Jamais !

ROUSSIN, à part.
Crist !... la cuisine sera monotone ici...
VERJUS, qui présente toujours son œuf.
Monsieur est servi...

ROUSSIN.
Merci... j'ai plus faim ?

VERJUS, à part, avec mépris.
Ça, un ténor !... il rechigne à l'œuf !... (Avant l'œuf en sortant.) Voilà le ténor.
(Il sort à droite.)

SCÈNE XV.

FRIDOLIN, ROUSSIN, PANICHOT, puis VERJUS.

FRIDOLIN, à Roussin.
Maintenant, si vous voulez, nous allons travailler un peu.

ROUSSIN.
Avec plaisir... (A part.) Enfin, je vais savoir ce que j'ai à faire.

FRIDOLIN.
Jusqu'où montez-vous ?

ROUSSIN.

Des fois jusqu'au sixième.

PANICHOT.

Ah !... farceur... Il est très-gai !... (Il va prendre la serinette sur la table à droite.)

ROUSSIN, à part.

Je ne sais pas ce qu'ils m'ont fichu sur la peau, mais ça me démange !... (Il va se frotter le dos contre un portant à gauche.)

FRIDOLIN, allant chercher une chaise au fond.

Je vais vous faire faire des gammes...

ROUSSIN, se frottant contre le décor.

Des gammes !

FRIDOLIN, du fond.

La gamme c'est l'échelle des notes.

ROUSSIN.

Ah ! bon. (A part.) Ils vont me faire monter à l'échelle.

FRIDOLIN, rapportant la chaise, et voyant Roussin qui se frotte le dos.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

ROUSSIN.

Je me rabotte... Crê gilet !

FRIDOLIN.

Tiens, assieds-toi là... entre nous deux...

PANICHOT.

Là ! très-bien !

ROUSSIN.

Dites donc... laissez-moi ôter le gilet... je rends cent sous.

FRIDOLIN.

Impossible !

PANICHOT.

Voyons... travaillons, travaillons...

ROUSSIN, regardant la serinette.

Qu'est-ce que vous tenez là ? une chaudière ?

PANICHOT.

Non... c'est une serinette... pour te commencer.

ROUSSIN.

Vous allez me commencer ?

PANICHOT.

Oui, nous prendrons d'abord un motif bien facile... je tournerai...

FRIDOLIN.

Et moi, je chanterai... pour te donner le ton. Par exemple...

« Ah ! vous dirai-je, maman. » Cela te va-t-il ?

ROUSSIN.

Ça me va. (A part.) Quel drôle d'ent !

PANICHOT.

Y sommes-nous ?

FRIDOLIN.

Allons !... (Panichot tourne la serinette.) — Chantant.

« Ah ! vous dirai-je maman, — Ce qui cause mon tourment ?... »

ROUSSIN, l'interrompant.

Tiens ! c'est gentil, ça !

PANICHOT.

Il a le sentiment musical.

ROUSSIN, à Panichot, montrant la serinette.

Il y a une bête là dedans ?

FRIDOLIN.

Non, c'est un mécanisme.

ROUSSIN.

Ah !

PANICHOT.

Voyons... à ton tour. (Il tourne la serinette.) Eh ! bien ! va donc !

ROUSSIN.

Quoi ?

FRIDOLIN.

Chante.

ROUSSIN.

A cause ?

PANICHOT.

Comment à cause ?

FRIDOLIN.

Tenez, faites comme moi.

PANICHOT.

Ecoute sa voix suave.

FRIDOLIN, chantant

« Ah ! vous dirai-je, maman... »

ROUSSIN, à Fridolin.

Pas vous... j'aime mieux l'autre bête.

FRIDOLIN.

Voyons, ne plaisantez pas... nous sommes ici pour une audition...

ROUSSIN.

Une audition... mais je ne demande pas mieux, et certainement... (A Fridolin.) Grattez-moi.

FRIDOLIN.

Plait-il ?

PANICHOT, à part.

Ah ! mais, il est insupportable !

ROUSSIN, à Fridolin.

Dans le dos... ferme ! (A Panichot.) Vous, tournez toujours.

PANICHOT.

Ah ! il faut que... pendant que... (Il tourne la serinette, pendant que Fridolin gratte Roussin.)

FRIDOLIN.

Quelle drôle de manie !... c'est comme les perroquets.

VERJUS, entrant.

Monsieur !

PANICHOT.

Qu'est-ce que c'est ?... je n'aime pas qu'on nous dérange quand nous travaillons !

FRIDOLIN, continuant à gratter.

Oui !... nous travaillons !

ROUSSIN.

Nous travaillons.

VERJUS.

C'est que... tous vos amis sont là

PANICHOT.

Le rédacteur de la *Guitare impériale* !

FRIDOLIN.

Courons le recevoir.

PANICHOT, à Verjus.

Toi, tu vas nous remplacer... continue-le... tu tourneras.

FRIDOLIN, à Roussin.

Et toi tu chanteras.

ENSEMBLE.

AIR !

PANICHOT, FRIDOLIN.

ROUSSIN.

Soyez toujours d'humeur docile ;

Oui, montrons-nous d'humeur docile ;

C'est utile.

C'est utile.

Et nous vous ferons, cher pupille.

A ce prix-là, moi, leur pupille,

C'est facile.

C'est facile.

Oui, bien sûr.

J'ai bien sûr.

Monter très-haut.

Monter très-haut.

(Panichot et Fridolin sortent à droite, deuxième plan.)

SCÈNE XVI.

ROUSSIN, VERJUS.

ROUSSIN.

Avec tout ça, je ne sais pas encore...

VERJUS, tournant la serinette.

Eh bien ! y êtes-vous ?

ROUSSIN.

Au fait, par mon nègre... je pourrai peut-être... je vais le faire causer finement. (Haut.) Dis donc, veut, laisse-là ta manivelle et caissons.

VERJUS, à part.

Qu'est-ce qu'il me veut ?

ROUSSIN.

Et d'abord... je voudrais savoir... (S'interrompant.) Crédié ! que ça me démange ! Qu'est-ce que tu m'as posé sur la peau ?...

VERJUS.

C'est de la flanelle.

ROUSSIN.

De la flanelle... C'est fait avec du coton, ça ?

VERJUS, à part.

Est-y bête !... est-y bête !...

ROUSSIN.

Dis-moi un peu, toi qui es de la maison... qu'est-ce que j'ai à faire ici ?

VERJUS.

Comment ! vous ne savez pas ?

ROUSSIN.

Je le sais peut-être... mais des toujours.

Eh bien ! vous avez à faire tout ce que faisait le Polonois.

Ah !... et qu'est-ce qu'il faisait le Polonois ?

Dame !... il faisait des gomme...

Je sors d'en prendre.

Il avalait des œufs...

C'est fait... après ?

Après... il embrassait madame !

La bourgeoise ?

Un peu !... (Il sort par la gauche.)

Ah ! il faut... V'la le chéri ! et Bobinette... tant pis ! les affaires avant tout ! J'ai avalé les œufs... j'ai fait des gomme... Maintenant, je vas embrasser la bourgeoise... Quel drôle d'état... Mais où la trouver... (Apercevant madame Fridolin qui entre.) Ah ! justement... là, voici... attention...

SCÈNE XVII.

MADAME FRIDOLIN, ROUSSIN.

Tiens... vous êtes seul ?

Allois, allois, faut de l'emballage. (Haut, d'un ton gais.) Mais, ça ne me déplaît pas d'être seul... quand vous êtes là...

Eh bien ! comment vous trouvez-vous ici ?

A la douce, Madame, comme les marchands de cerise... à la douce... pourtant je les aimerais mieux cuits.

Quoi ?...

Les œufs...

Les œufs !

Mais il ne s'agit pas de ça... voulez-vous que nous commençons ?...

Quoi ?

A gagner mes appointements ?

Plus tard... lundi !

Non ! tout de suite !...

Impossible... j'attends l'accordeur...

Ah ! ben... j'ai pas besoin d'accordeur, moi...

Mais quel zèle.

Je suis comme ça...

PREMIER COUPLET.

AIR : Un p'tit balzer n'fait pas d'prince.

Pas d'pares, pas d'indolence,

Moi, d'abord, j'suis pas fainéant.

(A lui-même.)

Allons, y'll, vas-y gâlement

Pourque tu t'a payé d'avance...

Et avant !

(Il veut embrasser madame Fridolin.)

MADAME FRIDOLIN, se reculant.

Insolent !

ROUSSIN, à part.

Faut faire les choses en conscience

Quand on n'a pas rendu l'argent.

Où, vraiment,

J'ai gardé l'argent.

DEUXIÈME COUPLET.

(A madame Fridolin, jouant l'amabilité.)

D'puis longtemps j'vis d'abstinence,

Permettez, qu'en ce moment,

Madam', sur ce cou charmant,

Je cherche ma substance,

En avant.

MADAME FRIDOLIN, reculant.

Insolent !

ROUSSIN, à part.

Faut faire les choses en conscience

Quand on n'a pas rendu l'argent.

Où, vraiment,

J'ai gardé l'argent.

(Poursuivant madame Fridolin.)

Y a pas ! y a pas ! faut que ça marche. (Il l'embrasse.)

SCÈNE XVIII.

ROUSSIN, MADAME FRIDOLIN, FRIDOLIN, PANICROT, BOBINETTE, VERJUS.

FRIDOLIN, entrant par la droite.

Oh !

BOBINETTE, par le fond, à gauche.

Oh !

PANICROT, par le fond, à droite.

Oh !

VERJUS, entrant par la gauche.

Oh !

(Ces quatre exclamations doivent être jetées simultanément.)

MADAME FRIDOLIN.

Ciel !

ROUSSIN.

Quoi ?

FRIDOLIN, s'avançant furieux sur Roussin.

Monsieur ! Monsieur !...

PANICROT, le retenant.

Pas sur l'oreille ! pas sur l'oreille !...

FRIDOLIN.

Vaurien ! chenapan !...

BOBINETTE.

Libertin ! pas grand chose !

ROUSSIN, criant.

Quoi ? qu'est-ce que vous voulez ? vous m'ennuyez... votre

faiblesse aussi...

PANICROT, vivement.

Ne le fais pas crier... tu vas lui casser son ut !...

FRIDOLIN, criant.

Je me moque pas mal de son ut !... embrasser ma femme !...

ROUSSIN.

Ah ! c'est pour ça... alors, calmez-vous, brave homme... car

jamais, au grand jamais... puisque j'aime Bobinette, puisque

c'est mon amour...

PANICROT, le faisant vivement passer à sa gauche.

Une smonreuse ! jamais !...

FRIDOLIN.

Il ne manquerait plus que ça... une amoureuse... (Le faisant

vivement passer à sa gauche.)

ROUSSIN.

C'est encore une mauvaise légume !...

FRIDOLIN.

Un ténor doit s'imposer des privations ! (Ici Fridolin s'aper-

çoit qu'il a, par le précédent jeu de scène, placé Roussin près

de sa femme, il le fait vivement repasser à sa droite.)

ROUSSIN.

Encore des privations !... Ah ! mais non... je n'en veux plus...

pas de Bobinette !... laissez-moi partir !...

PANICROT ET FRIDOLIN, lui barrant le passage.

Jamais !

ROUSSIN.

Tenez ! je rends l'argent ! je rends le gilet, je romps le traité.

(Déchirant un papier.) Le v'la, votre papier !...

FRIDOLIN.

Où, mais le nôtre nous reste...

PANICROT.

Et à moins de nous payer le dedit...

ROUSSIN.

Combien ?

Cinquante mille francs !...
FRIDOLIN.
ROUSSEIN.

Attendez-moi... (*Prenant le bras de Bobinette.*) Viens les chercher, Bobinette. (*Il remonte.*)

PANICHOT et FRIDOLIN, remuant aussi pour s'interposer.
On ne passe pas !

Ah ! mais...
ROUSSEIN.

LA VOIX, en dehors.
« Oul, voilé le jour
« O maîtresse chérie... »

Hein ?
PANICHOT.

Chut ! écoutez...
FRIDOLIN.

LA VOIX, reprenant.
« Oul, voilé le jour
« Le jour du retour. »

Cette voix... mais c'est celle que nous avons entendue...
FRIDOLIN, à Roussein.
Ce n'était donc pas toi ?

Mais non... c'est le Polonais... qui a loué le second.
VERJUS.
FRIDOLIN, à Roussein.

Animal !...
PANICHOT.

Brute !
VERJUS.

Filou !...
ROUSSEIN.

Quoi ?
FRIDOLIN, déchirant un papier.
Je romps le traité !

Bravo... ah ! Bobinette... (*Il va à elle et l'embrasse.*)
PANICHOT, à Fridolin.

Et le directeur de Berlin qui compte sur un ténor.

VERJUS, s'avançant entre Panichot et Fridolin.

Ah ! Monsieur... ou va quelquefois en chercher bien loin des ténors... (*Il file un son.*)

FRIDOLIN.
Pas mal... pas mal... dis donc, Panichot, en te faisant travailler...

PANICHOT.
Les Prussiens le siffleront.

FRIDOLIN.
Ça m'est bien égal.

PANICHOT.
Et à moi, donc !

FRIDOLIN.
Verjus ! à partir de ce jour tu n'es plus domestique... tu passes ténor !...

VERJUS.
Enfin !...

MADAME FRIDOLIN.
C'est une jolie acquisition...

FRIDOLIN.
Amanda ! pas d'agaceries...

ROUSSEIN.
C'est égal... pas de radis noir, pas de tabac, pas de Bobinette... pour cent mille francs je ne voudrais pas être dans sa peau !

CHOEUR.

Faute aujourd'hui de voix qui chante
On fait chanter les instruments,
Avec le public dilettante
Il est des accommodés : etc.

FRIDOLIN, en public.

AIR :

En dépit d'us, ré, mi, fa, sol,
Du public le suffrage aimable
Puis transformer en rougissol
Le cri-cri le plus diabolique.
Notre idole peut donc, je crois,
Faire son chemin comme un autre...
Il se lui manque qu'une voix...
Ah ! Monsieur, donnez-lui la vôtre.

N.º d' invent.

1478